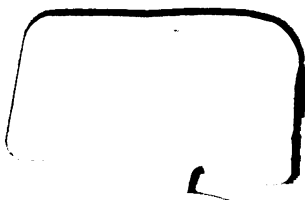

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07592922 8





LE NOUVEAU

SAVOIR-VIVRE UNIVERSEL

IIe TOME

LA SCIENCE DU MONDE

2/-

AVIS IMPORTANT

Extrait de la GAZETTE DES TRIBUNAUX, *du* 28 *mars* 1881 :

2e CHAMBRE DU TRIBUNAL CIVIL DE LA SEINE. — PRÉSIDENCE DE M. CAZENAVE. — *Jugement du* 24 *juillet* 1880 :

Attendu ... le Tribunal déclare que la dame Louise d'Alq re prendra la libre disposition de ses ouvrages, sans que F. Ebhardt, son ancien éditeur, avec lequel ses traités se trouvent résiliés, puisse en faire usage ni en tirer profit, etc., etc.

1re CHAMBRE DE LA COUR D'APPEL DE PARIS. — PRÉSIDENCE DE M. LAROMBIÈRE. — *Arrêt du* 22 *mars* 1881 :

Après avoir entendu les plaidoiries de Me Georges Lachaud pour Mme Louise d'Alq, Me Beaupré pour M. Ebhardt ; la Cour, considérant et adoptant les motifs des premiers juges, etc., etc. ; confirme le jugement et *notamment en ce qui concerne l'interdiction faite à Ebhardt de vendre aucun exemplaire des Œuvres de la dame Louise d'Alq, du jour du présent Arrêt.*

CHAMBRE DES RÉFÉRÉS. — *Ordonnance du* 30 *juin* 1881 :

Attendu que M. Rozez, de Bruxelles, a fait déposer pour être vendus chez un intermédiaire, à Paris, des milliers de volumes achetés à Ebhardt depuis l'arrêt ; attendu que Mme Louise d'Alq les a fait saisir; sur la demande en référé du sieur Rozez, prétendant qu'ils sont sa propriété, M. le président Vannier, après avoir entendu Me Martin du Gard, avoué de Mme d'Alq, a rendu *ordonnance qu'il n'y avait pas lieu à lever la saisie*, et que les parties devront se pourvoir au fond, etc.

De ces divers jugements, arrêts et référés, il s'ensuit que Mme L. d'Alq a seule le droit d'éditer ses œuvres, et peut poursuivre tout détenteur des éditions interdites ci-dessus. En conséquence, elle fait paraître une *nouvelle édition* de ses œuvres, *corrigée*, *remaniée* et *augmentée*, que le public a tout intérêt à se procurer en place des anciens volumes.

Le public est donc prévenu, afin qu'on ne puisse l'induire en erreur, que tout volume de Mme L. d'Alq, *non revêtu* de la *signature autographe* de l'auteur, fait partie des éditions *belges*, *incomplètes* et *surannées*, dont la vente a été interdite par l'arrêt de la Cour d'appel du 22 mars, prononcé en faveur de Mme L. d'Alq contre son ancien éditeur. Il est facile de vérifier le lieu de l'impression à la fin des volumes.

Le public est en droit d'*exiger la signature autographe* de l'auteur et de refuser tout autre exemplaire qui lui serait présenté.

LA SCIENCE

DU

MONDE

PAR

MADAME

Louise d'Alq

> Il vaut mieux recevoir un coup d'escarpin qu'un coup de sabot.
> *La Rochefoucauld.*

NOUVELLE ÉDITION

CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

LA SEULE AUTORISÉE PAR L'AUTEUR

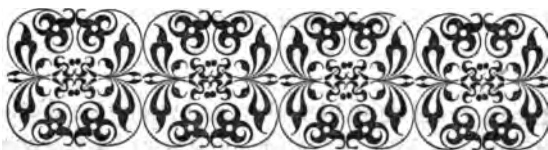
PARIS

BUREAUX DES *CAUSERIES FAMILIÈRES*

4, RUE LORD-BYRON, 4

1884


ASTOR LIBRARY
MAY
12
NEW YORK



De la Science du Monde.

La connaissance humaine n'a pas de bornes ; il n'a pas encore été dit à l'intelligence et au savoir : Arrête-toi ! tu n'iras pas plus loin. La science du monde est une des plus vastes, des moins approfondies et cependant des plus utiles à être scrutées.

Elle tient de près à la *science de la vie* et pourrait s'appeler la quintessence du *savoir-vivre*. Il est même excessivement difficile de tracer entre elles une ligne bien déterminée et de ne pas empiéter un peu sur l'une ou sur l'autre, tellement leurs préceptes se côtoient. La science de la vie traite moins des choses extérieures que la science du monde ; la première s'occupe des caractères, du cœur, de l'éducation, des qualités et des défauts ; la seconde ne s'adresse ni au cœur ni à l'âme, elle est comme le cérémonial de l'exis-

tence, et est dans bien des cas synonyme d'étiquette, de bienséance, de politesse. La science du monde se compose de beaucoup plus de minuties ; il n'est plus ici question de règle, mais de sentiment ; c'est le talent de vivre dans le monde, avec le monde, en société. Dans les articles qui vont suivre, j'aurai occasion de fournir maints renseignements sur certaines circonstances dont l'absence dans mon livre du « SAVOIR-VIVRE » *dans toutes les circoustances de la vie* peut être regardée comme une omission, tandis que j'ai dû les en écarter comme s'éloignant trop du sujet indiqué par le titre du livre.

Je le répète, ce sont de ces sujets sur lesquels il y a toujours à dire, à apprendre, à découvrir, et dont, à mesure qu'on les creuse, on aperçoit de moins en moins le fond.

J'ai reçu beaucoup de lettres au sujet du premier tome cité ci-dessus, lettres de félicitations tellement flatteuses que j'en suis confuse. Mais dans ces mêmes lettres où l'on remercie avec sympathie l'auteur d'avoir soulevé un coin du voile, se trouvent des questions toutes confidentielles m'indiquant que ce voile mérite d'être soulevé encore davantage ; que bien des

hésitations n'ont pas été calmées, bien des doutes pas satisfaits, et qu'en sondant plus profondément, il y a encore matière à intéresser et à être utile.

Je me propose donc d'aller un peu çà et là sans adopter de plan suivi, répondant parfois à une question qui m'aura été posée, ou suivant l'impulsion des circonstances qui se présenteront à mes côtés.

Bien des fois même, le titre d'un chapitre ne pourra résumer les divers sujets qui y seront traités, tellement il est difficile, dans une matière aussi vaste, de ne point dévier de la ligne tracée ou de ne pas empiéter sur des sujets qui lui semblent étrangers. Notre plan embrasse et relie entre eux tous les actes de la vie, même les plus minutieux, et le lecteur trouvera souvent, sans s'y attendre, la réponse à bien des questions qu'il s'est posées et des renseignements précieux qui lui seront d'une grande utilité.





CHAPITRE PREMIER

L'ENTRÉE DANS LE MONDE.

Il ne faut pas confondre la *venue au monde* avec l'*entrée dans le monde.* Cette dernière expression a été consacrée par l'usage pour exprimer le moment où une jeune fille va commencer à assister à toutes les fêtes dont sa mère avait seule le privilège jusqu'alors.

L'âge où a lieu cette entrée dans le monde n'est pas absolument déterminé ; il varie de seize à vingt ans, selon l'apparence plus ou moins développée de la jeune personne, et aussi selon certaines considérations relatives à sa maman et à ses sœurs aînées ; l'entrée dans le monde n'implique pas que la jeune fille ait été jusqu'alors tenue complètement renfermée et en dehors de toute société ; elle a fait des apparitions au salon lorsqu'elle y a été appelée ; elle a assisté à un

assez grand nombre de concerts et à une quantité considérable de matinées et de sauteries d'enfants, mais lorsqu'elle a accompagné madame sa mère dans ses visites, elle est allée aussitôt rejoindre les jeunes filles de la maison à leurs salons d'étude. En résumé, on l'a considérée jusqu'ici comme une enfant. Enfin, le moment est venu de la produire, car l'âge dont il est urgent de profiter pour lui faire faire un mariage avantageux est arrivé. On va donc la jeter dans le tourbillon du monde et des fêtes officielles, semi-mondaines et intimes. Désormais, elle assistera à presque toutes les pièces de théâtre; elle sera de tous les dîners, de tous les raoûts, de tous les bals; elle accompagnera sa mère dans toutes ses visites et elle l'aidera à recevoir chez elle.

Rien n'est plus charmant à observer, en général, qu'une jeune fille qui fait son entrée dans le monde, surtout si elle est très jeune.

Elle est enchantée, ravie de ce qu'elle voit, et elle enchante, ravit tous ceux qui la voient.

Pour un premier bal, on adopte, d'ordinaire, une toilette toule blanche bien vaporeuse et bien simple. A peine si l'on ose hasarder une fleur, un bouton de rose ou une marguerite dans les

cheveux, un ruban bleu ou rose autour de la taille. Pas de bijoux, tout au plus un rang de perles blanches. Pas de coiffure recherchée, dressée en édifice, mais des nattes ou des boucles naturelles, et surtout absence complète de postiches ! Le corsage à la vierge est modestement rehaussé d'une demi-guimpe en tulle.

Si la belle enfant a un père, celui-ci se fait un honneur de lui donner le bras pour l'introduire dans les salons ; et c'est lui qui la présente aux vieux amis ; c'est à lui que les danseurs empressés se font présenter. Il est rare qu'on n'ait pas du succès le soir de son entrée dans le monde, si l'on est bien dans l'esprit de son rôle, c'est-à-dire si l'on possède vraiment la candeur et la fraîcheur de la jeunesse.

Une jeune fille qui ferait son entrée dans le monde en robe rose couverte de fleurs et de rubans, les bras et le cou chargés d'or, la tête levée, le regard hardi, serait une anomalie.

Pour les visites du jour, la tradition exige le costume court foncé, la confection dégageant la taille, un petit chapeau fermé ; pour recevoir chez soi, le gris perle est assez adopté.

Il est à désirer, et c'est dans les habitudes de la société française, qu'une jeune fille se marie dans

le courant de l'année qu'elle a fait son entrée dans le monde; tout au plus, si elle est très jeune, peut-elle sortir deux hivers; mais si elle arrive au troisième sans avoir trouvé épouseur, on ne s'occupera plus guère d'elle, et elle devra avoir recours aux subterfuges de la coquetterie pour être remarquée.

Du moment qu'une jeune fille a fait son entrée dans le monde, on dépose une carte de visite pour elle à côté de celle qu'on laisse pour sa mère; on la nomme sur les lettres d'invitation ; on la comprend dans les invitations à dîner.

Les jeunes filles de la haute société font leur entrée dans le monde, à la cour ou dans le plus haut salon officiel, et par leur présentation aux têtes couronnées. Au reste, toutes les règles que je viens d'énoncer concernent plus particulièrement les positions élevées que celles qui ne sont que médiocres. Dans celles-ci, on est moins formaliste, sans en être moins estimable, ni plus à plaindre. La jeune fille se sépare moins de sa mère, qui consent à se gêner un peu pour elle, et, par conséquent, son entrée dans le monde se fait insensiblement ; néanmoins, le premier bal est toujours une solennité et

laisse une impression dans les jeunes têtes.

On ne parle pas de l'entrée dans le monde des jeunes gens ; pourquoi ? Cependant, pour eux, la transition est encore plus brusque. Ils s'échappent des bancs du collège ; ils viennent de passer leur baccalauréat, et se trouvent tout d'un coup lancés dans le monde. Il ne s'agit plus pour eux seulement d'un bal et d'une visite, d'un seul monde, mais de la foule de mondes qui remplissent la terre : monde de plaisir, monde d'affaires, monde officiel, demi-monde, quart de monde, en somme c'est le monde entier qui s'ouvre devant eux.

Et qui oserait avancer qu'ils ne ressentent pas une aussi grande émotion que les jeunes filles, qu'ils ne courent pas autant de risques, qu'ils n'aient autant besoin de conseils qu'elles ?

Il est vrai que les jeunes gens n'ont pas le programme d'une toilette à suivre. Cependant le traditionnel habit noir n'est pas endossé pour la première fois par le moins mondain des jeunes gens sans qu'il en éprouve tout autant d'émotion qu'une jeune fille à la vue de sa première robe de bal.

On peut dire que l'entrée d'un jeune homme dans le monde date de son premier habit noir ;

effectivement, il quitte la tunique de collégien ou la veste anglaise, pour passer ses examens de bachelier, il a dix-huit ans, et il endosse l'habit et prend le chapeau en tuyau de poêle !

Un jeune homme de cet âge n'oubliera pas qu'il doit chercher à s'effacer complètement, quel que soit son mérite ; il n'est absolument *rien* qu'un auditeur et un danseur. A l'âge où la jeune fille brille et attire l'attention sur elle, l'homme n'est compté pour rien. Eve a mordu à la pomme la première ; c'est pourquoi une femme du même âge qu'un homme est plus avancée que lui.

Un tout jeune homme doit donc, s'il veut aller dans le monde, être un excellent danseur, car c'est le principal emploi auquel il est appelé. Il doit exceller aussi à s'accouder, avec une pose sculpturale, au chambranle d'une porte, et s'étudier à ne manquer à aucune des règles du savoir-vivre dans ses invitations de bal, ni dans les politesses respectueuses qu'il doit aux personnes chez lesquelles il est admis.

Un jeune homme ne saurait trop être convaincu de l'importance des convenances. Il ne faut pas que leur observation lui soit une charge; il doit, au contraire, les considérer comme une

chose faisant partie de sa dignité, et qu'il ne pourrait négliger qu'en dérogeant.

S'il prend cette salutaire habitude dès son entrée dans le monde, il la conservera toujours dans l'avenir.

Plus tard, le tracas des affaires, les soucis de la famille, les occupations impérieuses suscitées par l'ambition ne lui laisseront pas le loisir de songer à ces vaines puérilités, et cependant elles lui serviront d'échelons pour monter à la fortune, aussi bien que pour lui ouvrir la porte des cœurs !

Savoir glisser les pieds sous les traînes des robes, pour ne pas les fouler, dénote le jeune homme habitué à la société élégante ; s'empresser d'aider une dame à mettre sa pelisse, la débarrasser des paquets qu'elle porte, la servir dans les moindres désirs qu'elle peut exprimer, qu'elle soit jeune ou vieille, belle ou laide, pauvre ou riche, sont autant de petites prévenances qui témoignent d'une véritable supériorité d'éducation et de sentiments.

L'entrée dans le monde des affaires et dans la mauvaise compagnie ne présente peut-être pas autant de difficultés à l'imagination, parce qu'on n'a qu'à laisser parler son intérêt personnel

dans le premier cas, et ses mauvais instincts dans le second ; mais, en réalité, c'est là encore que l'urbanité, les bonnes manières, l'observation des règles du savoir-vivre, peuvent, en vous faisant respecter des autres, en vous forçant vous-mêmes à vous renfermer dans de certaines bornes, en vous obligeant à de la déférence pour qui le mérite, peuvent, dis-je, plus que jamais, rendre des services inappréciables.





CHAPITRE II.

LA MANIÈRE DE SE POSER DANS LE MONDE.

ÉTANT donnée la position d'un jeune homme attaché à une administration qui arrive dans une petite ville, ne connaissant personne, comment doit-il agir pour se faire admettre dans la société respectable du pays ? Telle est la question qui m'a été posée.

Premièrement, quoique n'ayant aucune connaissance personnelle, il est introduit, de rigueur, auprès de ses chefs et des autorités. En arrivant, il leur a rendu ses devoirs, il a visité également le curé ou le pasteur, selon le culte auquel il appartient. S'il s'est présenté avec une bonne tenue, si aucun mauvais bruit sur sa réputation ne l'accompagne ou ne le précède, s'il peut surtout s'appuyer sur quelques lettres d'introduction, il ne pourra manquer d'obtenir facilement ses entrées. Les lettres d'introduction

sont indispensables lorsqu'on arrive dans un pays où l'on n'est pas connu; mais une position officielle, aussi médiocre qu'elle soit, en tient lieu, d'abord auprès des chefs, et ensuite auprès des collègues.

On a constaté que certaines personnes, et ici je parle des hommes aussi bien que des femmes, ont le talent de se poser dans la société, tandis que d'autres n'y arrivent jamais. Cette remarque trouve son application, toute proportion gardée, dans chaque position sociale. Je pourrais citer certaine famille étrangère bien connue, arrivée à Paris avec une immense fortune, qui n'a jamais pu, et cela sans aucun motif sérieux, se faire admettre dans la société élégante parisienne; tandis qu'une autre, beaucoup moins riche, et avec moins d'attache naturelle que la précédente, a su gagner ses entrées partout.

Il est bien difficile d'en dire le motif. Cela se sent, c'est instinctif, mais ne peut se définir. La distinction des manières, la supériorité d'esprit, l'instruction, la beauté, y sont pour beaucoup. Le tact y joue encore un rôle plus grand.

S'il n'est pas difficile de prendre pied dans une ville lorsqu'on y arrive escorté de recommandations, de parentés et de connaissances,

il faut un certain talent pour se faire admettre sans ces moyens.

La première condition est d'être, dès le début, très circonspect dans ses relations; il est préférable de rester quelque temps isolé que de se précipiter tête baissée sur les premiers venus; il faut commencer par observer, se rendre compte, afin de savoir à qui l'on doit s'adresser.

Parfois, ce stage est un peu long, mais on sera largement récompensé de son attente par le succès que la patience vous assurera.

Dans les petites villes surtout, les sociétés ne se mélangent guère, et, si l'on a le malheur de frayer avec des personnes appartenant à une coterie autre que celle dans laquelle on désire aller, c'est fini ; on se voit bientôt enlacé et claquemuré là où l'on ne voudrait pas, sans qu'il soit possible d'en sortir. C'est pourquoi il vaut mieux attendre.

Une chose indispensable pour être admis dans une société est d'y apporter l'*esprit* de cette société, c'est-à-dire le genre de ceux qui en font partie, et pour cela il faut savoir se juger soi-même ; ainsi avoir les mêmes goûts, les mêmes allures, les mêmes habitudes, apprécier les mêmes talents, se fournir chez les mêmes

marchands, afin de ne pas faire tache, ne choquer en rien.

Un jeune homme qui désire être admis dans les familles honorables ne doit pas fréquenter les jeunes gens de vie légère, les estaminets, les acteurs et les actrices, qui sont toujours des bêtes noires en province. Une fois présenté dans une famille, il doit s'occuper plutôt des parents, de la mère surtout, du frère, des vieilles tantes, s'il y en a, que des jeunes filles. (Je suppose qu'un jeune homme recherche surtout les familles où il y a des jeunes filles!) S'il parvient à se faire accepter, au moyen du whist, du trictac, que sais-je? dans la societé de vieillards où ne se trouve aucune jeune fille, oh! alors, il est sauvé! il sera bientôt estimé et présenté partout, et les meilleurs partis de la ville ne lui manqueront pas. Mais gare à la jalousie! Pas de préférence, surtout, et encore moins pas de mésalliances en relations! Je reviens sur ce sujet, car je ne saurais trop y insister; une fois mal associé, on est classé, et il n'y a plus à y revenir. Mais il ne faut pas non plus regarder trop haut, sous peine de ne s'y voir que toléré et de s'exposer à bien des mécomptes.

La sévère et stricte observation des règles du

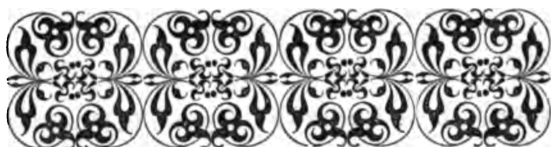
savoir-vivre dans tous les rapports de société est d'un secours impérieux dans le cas qui nous occupe. Ne pas chercher à s'imposer, ne pas précipiter ses visites, c'est se préparer un succès ; montrer de l'importunité, c'est s'exposer à un échec. Il faut savoir en même temps se faire désirer et montrer de l'empressement, ne pas s'avancer, en public surtout, auprès des gens plus haut placés que soi, avant d'être bien sûr du terrain sur lequel on marche, car on ne se relève pas d'un affront ; il vaut mieux se tenir un peu en arrière, se poser en solitaire et en sauvage, que de se compromettre en compagnie d'une coterie au-dessous de soi. « Pour manger à tous les râteliers, me disait un jour un homme illustre, il faut être assez bien posé pour faire loi par soi-même. »

Pour se faire admettre, ainsi qu'on y aspire généralement, dans un milieu plutôt au-dessus qu'au-dessous de celui auquel on appartient, il faut avoir du mérite, de la distinction, du talent; la fortune ne joue ici qu'un rôle très secondaire; savoir se faire aimer d'un personnage influent peut être aussi d'un grand poids.

Lorsque, au lieu d'un jeune homme, il s'agit d'une famille, les procédés sont à peu près les

mêmes. Il ne faut jamais essayer de *forcer* les relations, mais faire désirer qu'elles s'établissent ; si l'on est aimable, si l'on porte des ressources en soi-même pour être agréable en société, on ne peut que se faire aimer et être recherché après un séjour de quelque durée.





CHAPITRE III.

L'ENTRÉE EN MÉNAGE.

L'ENTRÉE dans le monde est, dans la vie de la jeune fille, un événement qui fait battre bien des cœurs, qui amène de l'émotion sur bien des joues; on s'y prépare et on en parle longtemps à l'avance. Elle n'est cependant rien à côté de l'entrée en ménage. On peut dire que c'est une seconde entrée dans le monde, mais par une porte différente.

En effet, les rapports sociaux de la jeune femme et de l'homme marié ne sont plus les mêmes que ceux de la jeune fille et du jeune homme.

Pour l'une, ces rapports étaient entièrement subordonnés à la volonté des parents; pour l'autre, au contraire, ils ne sont soumis à aucune limite, à aucun contrôle.

Il est bien entendu que sous ce titre de

l'*Entrée en ménage*, je ne me propose pas de m'occuper du ménage proprement dit, c'est-à-dire des devoirs d'époux et d'épouse, ou de maître et de maîtresse de maison, mais uniquement des rapports d'un jeune ménage avec le monde.

La jeune fille a donc été demandée en mariage; toutes les informations et tous les renseignements sont pris, les parents ont trouvé sortable le parti proposé; un beau matin, sa mère arrive dans cette chambre, suivant la tradition, blanche et bleue si sa propriétaire est blonde, blanche et rose si elle est brune.

La mère embrasse son enfant avec une effusion inusitée, presque avec attendrissement, et certainement avec émotion.

— Ma fille, ma bien chère fille!.... laisse-moi t'embrasser encore... te serrer dans mes bras..., As-tu bien dormi? te sens-tu bien portante?... Ah! mon enfant j'ai à te parler bien sérieusement, ce matin!

Neuf fois sur dix, devant ce préambule, la jeune fille comprend tout de suite ce dont il s'agit; elle se met à rire pendant que sa mère pleure, elle est d'une gaîté folle avant de savoir pourquoi, tandis que ses parents sont tristes.

Elle apprend alors la décision prise. Parfois, c'est un des danseurs de l'hiver, dont elle a parfaitement remarqué l'assiduité; parfois c'est un inconnu, qu'on va lui présenter et sur lequel elle devra se prononcer immédiatement.

Mais peu importe que le mari qu'on lui destine lui soit connu ou non, ses rapports avec lui et avec sa famille ne vont plus être ou ne seront plus ceux qu'elle a eus déjà ou qu'elle a avec les autres personnes.

Les présentations solennelles, qui sont presque des fiançailles non officielles, ont lieu; et la jeune fille se sent tout intimidée en face de ceux-là mêmes avec lesquels elle était naguère si libre. Est-ce de bonheur ou d'appréhension? Ces deux sentiments sont mélangés.

Une nouvelle vie commence pour elle; elle doit apprendre, pour commencer, non seulement à plaire à son futur mari, mais, ce qui est beaucoup plus difficile, à la famille de celui-ci, puis plus tard à ses amis, et aussi à les aimer.

La période précédant le mariage est assez aisée; en France, nous l'abrégeons autant que possible. La tâche de la jeune fiancée est facilitée par tous. On va au-devant de ses désirs; on écarte de ses pas tous les obstacles; cependant

cela n'empêche pas qu'on la juge, et que chacun fasse ses réserves.

— Ma fiancée est charmante, se dit le futur époux; seulement, elle ne me paraît pas attacher assez d'importance à la table; je lui ferai comprendre plus tard l'influence d'un bon repas dans un ménage.

— Notre jeune bru, dit la future belle-mère à son mari, me paraît aimer démesurément la parure; je la trouve toujours habillée avec la plus grande recherche. J'y mettrai bon ordre, quand le mariage sera terminé. Je lui ferai comprendre combien il est ridicule d'attacher autant d'importance à ces futilités.

— Cette petite ne connaît pas les usages; elle adore son fiancé et est capable de vouloir s'isoler avec lui dès qu'ils seront mariés. Il faudra s'entendre pour leur démontrer la nécessité de recevoir, de donner des bals et des fêtes!

Ce sont les cousins et les cousines qui parlent ainsi.

Et chacun de vouloir dominer, prendre de l'influence, glisser son conseil, amener à suivre ses avis.

Les uns insistent pour qu'on choisisse telle habitation, les autres prônent l'élé-

gance et le confortable de tel ou tel mobilier.

La jeune fille va d'une chose à une autre, incertaine, hésitante, trouvant tout beau et bon, n'osant pas se prononcer; si elle prenait une décision trop ferme, elle se mettrait dix ennemis sur le dos; aussi, la plupart du temps, n'a-t-elle rien de ce qu'elle désire et de ce qui pourrait lui plaire.

Une question sur laquelle elle doit cependant se montrer inflexible, et pour laquelle sa mère doit surtout la soutenir, c'est celle des domestiques. Les parents de son mari ne manqueront pas de lui en proposer de fidèles, de capables, d'exceptionnels, en un mot, de véritables pierres philosophales. Le meilleur moyen pour éviter de froisser qui que ce soit est de faire son choix dès le début, afin de pouvoir répondre à chacun :

— Désolée! j'ai ce qu'il me faut!

Quel luxe inouï de précautions à prendre pour ménager toutes les susceptibilités dans les dîners et les réceptions qui ont lieu à l'occasion du mariage! Les deux familles sont en présence, et les rivalités, les jalousies sont excitées.

Il est évident que la famille de la jeune fille a le pas partout. Pour simplifier les cérémonies,

il est d'usage de ne point inviter d'amis à ces réunions et de rester tout à fait entre parents.

Comme toilette, la jeune fille adopte la plus grande simplicité, tout en choisissant des couleurs claires et seyantes. Les mères cherchent trop souvent à rivaliser entre elles d'élégance et de richesse. De là, bien des inimitiés sourdes.

En tout cas, on ne doit pas oublier que c'est faire honneur aux personnes qu'on reçoit ou qu'on visite d'être toujours en toilette. Mais on s'exposerait à blesser la susceptibilité d'une visiteuse si l'on cherchait à l'éclipser.

Enfin, le jour solennel est arrivé; la jeune femme quitte la maison paternelle, où, pendant sa courte existence de jeune fille, on a pensé pour elle, agi pour elle, où l'on a décidé de son avenir souvent sans la consulter, où elle n'avait que la peine de vivre, — pour entrer dans une maison, celle de son mari, qui sera désormais la sienne, où elle devra tout prévoir, tout diriger. En embrassant sa nouvelle carrière, elle a, il est vrai, juré d'obéir; depuis plusieurs semaines, elle n'a fait que se plier à tous les désirs; maintenant tout doit changer, il va falloir qu'elle se conduise elle-même; car, même dans l'obéissance qu'on doit à son mari, il faut mettre une

certaine volonté. Celui-ci se fatiguerait bientôt s'il fallait qu'il dirigeât sa femme dans la plus petite éventualité, si elle lui obéissait passivement, sans jamais prendre aucune initiative, si enfin il ne pouvait attendre d'elle des décisions pleines de raison et de bon sens.

Ce n'est plus seulement la famille de son mari que la femme doit songer à satisfaire maintenant, ce sont aussi ses amis et connaissances. A tous elle fera un accueil gracieux et empressé ; un nouvel époux est toujours flatté que sa femme gagne les cœurs des gens qu'il lui présente ; il est fier de ses succès. Et cependant elle doit bien se garder de laisser cette famille et ces amis empiéter sur le terrain de sa maison, si nouveau pour elle ; son mari le lui reprocherait plus tard, et elle serait la première à en souffrir cruellement.

Une jeune femme fait ses visites de noces avec son mari. On commence par la famille du mari, mais on les partage de manière à mener de front les deux familles ; pour les amis, on procède de même. Si le mari est très occupé, la jeune femme fait une partie de ses visites avec sa belle-mère, jamais avec sa mère à elle, même chez ses propres amies.

Elle ne prend un jour de réception qu'environ six semaines ou deux mois après son mariage. Si son mari est libre, il reçoit avec elle; sinon, sa belle-mère, la sienne propre ou un chaperon quelconque la secondera pour les premières fois.

Lorsque le mari est forcé de s'absenter peu de temps après son mariage, la jeune femme va résider chez ses beaux-parents. Une jeune femme ne se retirerait dans sa famille que si des motifs très graves, qui heureusement, il faut l'espérer, ne se présentent que très rarement, la forçaient à se séparer de son mari; et encore faudrait-il qu'elle ne pût chercher un refuge dans la maison de ses beaux-parents. Ce sujet sera plus longuement traité au chapitre « DE LA FEMME SEULE ».

En l'absence du mari, la jeune femme s'abstient de visites et de fêtes; elle reçoit à peine la famille et les intimes, et ne se montre nulle part.

Mais si la tâche de la femme est compliquée à l'occasion de cette entrée en ménage, celle de l'homme ne l'est pas moins, quoique chacun de ces messieurs se fasse fort d'en sortir à sa gloire. Ils sont cependant toujours beaucoup

plus empruntés que les femmes, et souvent, alors que la jeune fille va tout naïvement et tout naturellement tendre la main ou le front, eux sont guindés et gauches, malgré tout leur désir d'être galants et agréables.

Il est certain que l'homme, pendant qu'il fait sa cour, est beaucoup plus sur la sellette que la femme. D'abord, il n'a pas tous les oripeaux de la toilette pour l'aider à dissimuler ses défauts physiques. Obligé de se présenter en habit tous les soirs, d'entretenir la conversation avec une jeune fille à qui il est interdit de lui répondre et à qui il doit parler comme un amoureux sans le paraître, sans prononcer le mot d'*amour*, il lui faut une grande liberté d'esprit, une désinvolture bien élégante, pour ne pas être ridicule aux yeux de l'escouade de parents qui l'observent et le dissèquent.

Les hommes se font souvent illusion; ils acceptent tout, ils passent sur tout, avant leur mariage, soutenus par cette arrière-pensée : « Une fois qu'elle sera ma femme, j'en ferai ce que je voudrai. » Mais, le mariage accompli, la jeune femme qui, dans sa famille, a été choyée, gâtée même, se montre rebelle, contrairement à ce qu'on avait cru.

Un nouveau marié ne doit pas chercher à éloigner sa belle-mère, par la crainte qu'elle n'exerce, dans son ménage, une influence qui pourrait contrebalancer la sienne. Cette influence ne serait à redouter que s'il la nourrissait lui-même par les obstacles qu'il susciterait dans le ménage. Il en est de même de toute la famille et des amis.

L'usage qui exige qu'en se mariant on fasse les premières visites à tous ses parents, amis et connaissances, prouve qu'on recommence une vie nouvelle ; on trie les relations qu'on veut continuer, et l'on a le droit de délaisser celles qui ne paraissent plus convenables au nouvel état embrassé.

Mais il est tout à fait contraire aux règles de la bienséance de persister à fréquenter soi-même des personnes qu'on ne juge pas opportun de présenter dans son ménage. C'est le cas de bien des maris, qui seraient très fâchés de recevoir chez eux une foule d'hommes, qu'ils décorent cependant sur les boulevards du titre d'amis. Il est bien entendu que je ne comprends pas dans ce nombre ceux avec lesquels on n'a que des relations d'affaires, et auxquels naturellement la femme doit rester étrangère.

Un mari doit conserver la direction des relations de sa femme. Pour cela, il faut qu'il se donne la peine de l'accompagner, ainsi que de rester auprès d'elle tout le temps dont il peut disposer. Il doit, surtout, se méfier des intimités trop grandes avec ces femmes que le mariage laisse indépendantes et dont la coquetterie et le luxe ne connaissent point de bornes. Elles offrent malheureusement beaucoup d'attrait aux jeunes filles et aux jeunes femmes dont il faut à tout prix les éloigner.





CHAPITRE IV.

LA FEMME SEULE.

J'ai reçu maintes fois des questions sur ce qu'une femme veuve ou seule, sans famille, devait faire en certaines circonstances de la vie. Evidemment, il se présente là un de ces cas embarrassants qu'on ne peut résoudre qu'à l'aide d'un grand tact et d'une connaissance approfondie des usages du monde, ainsi que de l'esprit humain.

Il y a trois positions bien différentes pour la femme seule : celle où elle ne se marie pas, autrement dit où elle reste vieille fille ; celle où la place le veuvage, et celle où elle est séparée de son mari. Pour chacune de ces positions, il y a tout un code spécial de convenances à suivre ; car il n'est pas de position pour laquelle le monde soit aussi sévère que pour celle de la femme n'ayant pas son appui naturel : un mari.

Tandis qu'une veuve, aussi jeune qu'elle soit, et aussi peu de temps qu'elle ait été mariée, peut vivre, aller et venir à son gré, une fille ne doit pas demeurer seule tant qu'elle n'a pas atteint un âge qui la mette au-dessus de la médisance ; cette limite d'âge est difficile à déterminer, car elle dépend beaucoup de l'extérieur de la personne et de la place qu'elle occupe dans la société. Il y a des femmes qui prolongent leur jeunesse et leur beauté jusqu'au delà du sixième lustre ; d'autres, qu'on considère déjà comme vieilles filles à vingt-cinq ans. Ce dernier âge est le minimum pour vivre et sortir seule, à la condition toutefois qu'on n'aura plus ni père ni mère ; car il n'est jamais admissible qu'une fille ayant ses parents ne vive pas avec eux. Après vingt-cinq ans, elle sortira seule, si elle a renoncé à se marier, mais jusqu'à trente ans au moins elle ne recevra pas de visites masculines, ni ne sortira, le soir, pour aller dans le monde, sans être assistée d'un chaperon. Il faut établir une exception pour la jeune fille obligée de gagner sa vie et que ses occupations obligent à sortir seule.

A tout âge et dans toutes les positions, il est toujours très difficile, j'oserai même dire

impossible, pour une femme, d'aller seule, le soir, dans le monde ou au théâtre. C'est pourquoi il est parfaitement admis d'accepter pour cavalier un parent ou un ami, quelquefois même un ami de nos amis.

Ainsi, une femme, se trouvant seule à un bal ou à une réunion, accepte l'offre qui lui est faite par le maître ou la maîtresse de la maison de la faire reconduire par un de leurs amis. Cela ne tire pas à plus de conséquence que d'accepter le bras d'un monsieur pour aller à table, au buffet ou au quadrille.

Eh bien, cette protection masculine, que la veuve, la femme mariée peuvent accepter, la vieille fille doit la repousser; du moins tant qu'elle pose encore pour trouver épouseur, elle est vouée au chaperon féminin. Dans sa conversation, elle est obligée d'observer une grande retenue, et on ne lui accorde jamais la préséance dans les questions d'étiquette.

Une jeune veuve doit passer au moins le temps de son deuil dans la famille de son mari; c'est de rigueur; si elle est très jeune, si les parents du défunt n'ont pas d'autres enfants, elle y prolongera son séjour et ne rentrera dans sa famille que lorsqu'un second mariage viendra à

se décider. Si elle a des enfants, elle peut vivre seule.

Son deuil terminé, lors même qu'elle conserve dans son cœur une véritable tristesse et qu'elle ne désire pas se remarier, une veuve, n'importe à quel âge, peut aller dans le monde, au bal, au théâtre, ainsi que recevoir. Pour ses visites et ses réceptions, elle se conduit en tout comme une femme mariée.

Obligée de s'occuper elle-même de ses affaires, elle se trouve forcément en contact avec des hommes de professions libérales, des notaires, des avocats etc., qu'elle est tenue de recevoir et d'aller visiter ; mais ce sont des relations d'affaires qui ne tirent pas à conséquence. A Paris, on ne s'en occupe même pas ; en province, une jeune veuve agira sagement en se faisant assister, dans ces visites, d'une parente âgée ou de ses enfants.

Une grave question se présente à mon esprit, je *sens* qu'elle se presse sur les lèvres de mes lectrices. Jusqu'à quel âge une veuve, une femme peut-elle être considérée comme jeune ? Tant qu'elle est assez jolie pour plaire, est la réponse la plus sincère ; mais elle est vague et très élastique, car c'est une affaire d'apprécia-

tion différant selon le goût et le bon sens de la personne à laquelle il appartient de juger. Mettons trente ans, comme première ligne de démarcation dans la jeunesse, et, par conséquent, dans l'indépendance d'une femme; et quarante ans, comme dernière limite, tout en rappelant qu'à tout âge une femme doit conserver de la retenue et de la dignité.

Une femme seule n'est pas tenue de rendre un dîner, parce qu'elle a accepté une invitation de ce genre. Cependant, elle ne doit pas se considérer absolument comme *garçon*, et vis-à-vis des personnes avec lesquelles elle n'est pas très intime, il ne faut pas qu'elle oublie qu'elle tient maison et qu'elle doit les recevoir, si elle accepte d'elles une invitation.

Dans les dîners ou soirées qu'elle donne, elle peut parfaitement inviter des jeunes gens et des hommes, qui lui rendront ensuite visite son jour de réception.

Néanmoins, une veuve devra s'abstenir, au moins pendant trois ou quatre ans après la mort de son mari, d'aller dans le monde, et pendant quatre ou cinq ans de recevoir. Il n'y a pas de limite bien arrêtée; cela dépend beaucoup de la position, du milieu dans lequel on

vit, des sentiments que l'on éprouve, et dont je n'ai pas à m'occuper ici. Une femme qui a des enfants à conduire dans le monde sacrifie pour eux ses goûts de retraite.

Une veuve, qui conservera des vêtements de couleur foncée, qui s'abstiendra de danser, et vivra volontiers dans la solitude, sera toujours plus estimée que celle qui agira autrement.

La position d'une femme séparée de son mari est bien différente. Je suppose, naturellement, que les torts soient du côté du mari. Si je pouvais me permettre de donner un conseil, j'insisterais auprès de la femme pour qu'elle supportât tout et essayât de tous les moyens pour demeurer au domicile conjugal. Il arrive presque toujours un moment où le mari reconnaît ses torts, et, brebis égarée, revient au bercail ; on pardonne, et la vieillesse, au moins, ne se passe pas isolée; ensuite la femme s'épargne une existence remplie d'amertumes et d'humiliations non méritées.

Mais, cette triste position étant donnée, si, comme il arrive assez souvent, la famille du mari reconnaît les torts de celui-ci, se retirer au milieu d'elle sera une heureuse chance, que la la jeune femme devra saisir avec empressement,

car là elle est à l'abri de la calomnie. Dans le cas contraire, elle rentre dans sa famille à elle, et s'abstient entièrement d'aller dans le monde, ni dans aucun lieu public de réjouissances, et surtout d'admettre des hommes dans ses fréquentations. Elle vivra dans la retraite et la simplicité la plus absolue, de façon que les plus difficiles et les plus méchants n'aient aucune prise contre elle. Si elle a des enfants, elle se consacrera à leur éducation, et on ne la verra jamais sans eux. Elle fuira, je le répète, les promenades fréquentées, les théâtres, les réunions, etc. Ce n'est que lorsque l'âge et le temps auront consacré sa position qu'elle pourra s'émanciper un peu, sans *jamais* aller dans le monde, ni recevoir, ni tenir maison ouverte. Elle s'exposerait à des affronts, et se placerait dans de fausses positions.

Je le répète, car je sais que je suis appelée ici à lever bien des incertitudes, la femme sans mari, ou qui en est privée par un motif quelconque, est soumise aux mêmes règles, relativement aux rapports sociaux, que si elle était mariée, c'est-à-dire qu'elle ne remettra pas, le jour de l'an, sa carte chez un homme, qu'elle ne lui rendra pas visite, ainsi qu'il est dit

dans les volume du « SAVOIR-VIVRE EN TOUTES LES CIRCONSTANCES DE LA VIE ; » mais elle fera les visites, les démarches, les autres politesses commandées pas les affaires et l'intérêt. Pour savoir jusqu'à quel point on peut aller, on n'a qu'à faire une supposition : le mari est malade, et cependant il y a une visite de sollicitation à faire, ou un conseil urgent à prendre; la femme va à sa place, tandis qu'elle n'ira pas rendre une visite de fantaisie à l'ami célibataire.

L'homme en place peut donc recevoir la visite d'une femme, sans être tenu à la lui rendre, et sans la regarder comme une politesse; *cette visite s'adresse à sa profession, et non à lui.* Ces quelques mots résolvent la difficulté. Ce qui le prouve, c'est que ce n'est pas dans son salon particulier qu'il la reçoit, mais dans son cabinet de travail, dans son bureau ; là est une ligne de démarcation bien tranchée.

C'est pourquoi, aussi, une femme peut adresser une lettre, laisser même sa carte, à un homme avec lequel elle a des relations d'affaires. (Voir le chapitre sur *les Relations sociales.*)

Ceci me conduit à dire que c'est dans les endroits de plaisir que la femme doit se montrer

le moins seule, et surtout dans les endroits publics. Une femme, quelle que soit sa position, c'est-à-dire qu'elle soit mariée, veuve, vieille fille, n'entrera pas *seule* (à moins qu'elle n'ait soixante ans) dans un café, un restaurant, un théâtre, une tribune de courses, un casino; elle pourra le faire si elle est accompagnée d'une autre femme âgée. Deux jeunes femmes s'en abstiendront. Dans bien des cas, elle le fera avec ses enfants, qui sont certainement les meilleurs chaperons.

Une femme, du moment qu'elle est mariée ou qu'elle l'a été, peut aller seule à l'église, faire ses achats, rendre des visites.

Une femme qui a un mari n'ira pas, sans lui, au bal, au théâtre ou dîner en ville ; si son mari n'aime pas à sortir, elle est condamnée à partager sa solitude, à moins qu'elle n'ait une fille en âge d'être mariée ; dans ce cas, elle *doit* l'accompagner dans le monde.

A cause de sa santé ou de celle de ses enfants, une femme peut être obligée de se rendre seule aux eaux. Elle s'abstiendra alors d'aller aux tables d'hôte et au casino, ainsi que de faire des excursions en nombreuse et joyeuse compagnie.

Il est admis par l'usage qu'une femme, qui

fréquente le monde ou les endroits publics, doit, de préférence, s'y montrer au bras d'un homme qui n'est pas son mari, plutôt que d'y aller seule.

J'avoue que je ne partage pas entièrement cette opinion, mais je suis obligée de la mentionner, puisqu'elle est reçue. Je recommande seulement aux femmes, se trouvant dans ces circonstances, de choisir des cavaliers honorables en tous points.

La loi salique existe en France dans sa plénitude ; et, à l'exception de Jeanne d'Arc et de Jeanne Hachette, il n'a jamais, en France, été concédé des armoiries aux femmes.

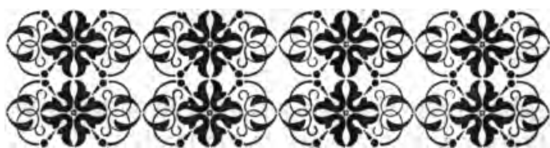
Ce n'est qu'à leur mariage que les jeunes filles peuvent porter les armes de leur famille, et seulement en les accotant à celles de leur mari. Les vieilles filles sont obligées d'en supprimer les supports, les attributs, tels que casques et lambrequins, et de donner à l'écu la forme de losange.

Les armes d'une femme n'ont jamais, au sommet, de casque ou de toque. Les veuves doivent aussi supprimer les attributs et entourer l'écu losangé de lacs brisés du métal de l'écu.

La femme séparée n'a le droit de porter ni ses propres armes ni celles de son mari.

Les enfants ont le droit d'écarteler, mais, en aucun cas, ils n'ont le droit de brocher sur le tout l'écusson maternel.





CHAPITRE V.

LES RELATIONS SOCIALES.

Ce chapitre doit évidemment trouver sa place ici, car il n'est rien qui demande autant de science du monde que les relations sociales.

Mais la question peut être envisagée sous bien des points de vue différents.

Prise dans le sens propre des mots, elle roule, ce me semble, sur le genre de relations qui doivent exister entre les différentes classes sociales. On rencontre constamment des gens manquant du plus simple tact à ce sujet.

Le genre des relations dépend des motifs qui les ont fait naître et se modifie suivant les circonstances et les endroits.

J'ai été questionnée une fois sur le fait suivant : « Étant donné un grand personnage qui

m'a reçue en audience pour un service que j'avais à lui demander, dois-je le saluer lorsque je le rencontre ? dois-je lui parler ? »

Non, car les relations n'ont été que passagères, la différence de rang ne vous permet pas d'espérer qu'elles puissent continuer sur un pied d'égalité. C'est à lui de vous reconnaître, s'il le veut ; il ne faut pas paraître désirer faire parade de cette liaison très éphémère, que les circonstances ont fait naître, et lors même que vous lui auriez de la reconnaissance, il ne faut pas lui en imposer le poids.

J'ai dit que le genre des relations dépend du motif qui les a fait naître. Ainsi, des relations nouées dans un salon sur un pied d'égalité, par suite d'une présentation désirée de part et d'autre, et sans autre motif que celui d'une connaissance agréable, d'une sympathie réciproque, sont ce qu'on appelle des relations du monde. Si de cette première entrevue résulte une invitation quelconque, on y répond par une visite et par une invitation semblable à celle qu'on a reçue ; on échange ainsi cartes, visites, invitation, politesses de tous genres, suivant les lois indiquées par le savoir-vivre. Lorsqu'on s'aborde, on se tend mutuellement la main, on s'assied à côté

l'un de l'autre, sur le même canapé, et si la rencontre a lieu dans un endroit public, on a le droit de s'accoster.

Mais si, au contraire, c'est un motif d'intérêt qui a provoqué ces premiers rapports et que la présentation ait lieu à la demande de la partie intéressée, pour obtenir un service, réclamer une protection, ce ne sont plus ici des relations du monde : le supérieur invite, mais n'est point invité ; on lui fait visite, et il n'est point tenu d'en rendre ; on ne l'y engage même pas ; il ne remet pas ses cartes. C'est de lui qu'on attend les avances, pour changer, si la position subordonnée du solliciteur n'y met pas absolument obstacle, en relations du monde des rapports momentanés.

Les relations d'affaires ne réclament aucune politesse personnelle. En dehors du cabinet, du bureau ou du magasin, on ne se connaît plus, tout égal en position que l'on soit. On n'a pas plus à s'occuper de la vie privée ou de la famille de l'individu, que de sa position commerciale. On se contente d'échanger un salut. Les rapports d'employé à employé, de subordonné à supérieur, dans une administration quelconque, lorsqu'il ne vient s'y joindre aucune relation

plus intime, sont de pure convenance. Le subordonné, serait-il au-dessus de son chef par sa fortune et par sa position sociale, évite d'aborder celui-ci sans y être invité, pour des motifs autres que des affaires de service, et de chercher à se familiariser avec lui. Il doit, dans toutes les circonstances, lui témoigner son respect. La grande difficulté des relations sociales gît dans l'acceptation d'une hiérarchie quelconque. Le mauvais esprit qui règne dans l'éducation depuis quelques années tend à brouiller les idées à ce sujet.

On prétend que le talent et l'esprit tiennent lieu de fortune et de noblesse. C'est vrai, et je suis complètement de cet avis, mais encore faut-il avoir talent et esprit, et, en tout cas, se conduire avec bon sens et dignité. Notre amour-propre aidant, nous sommes tous portés à nous croire posséder une somme de ces qualités équivalente à la plus grande fortune, à la plus grande noblesse. Partant de cette idée, la plus petite maîtresse de piano se croit l'égale d'une duchesse, tandis que si l'on voulait véritablement mesurer les titres et le talent, on trouverait que le professeur ne possède ni l'un ni l'autre, tandis que la duchesse les posséderait

tous les deux, ayant naissance et talent à la fois.

Pour moi, j'ai un autre compas avec lequel je mesure le genre humain, c'est celui de la *vertu* et de l'*honneur!* Là il n'y a pas de degrés, c'est tout l'un ou tout l'autre ; et à ce compas-là, combien de duchesses descendent infiniment plus bas que la plus simple ouvrière! combien de millionnaires valent autant de fois moins qu'ils ont de millions de francs de plus que le plus pauvre hère! Ah! si l'on pouvait mesurer à leur juste valeur les relations sociales et les devoirs à rendre à chacun!...

Mais, hélas! c'est une utopie qu'il ne faut pas se mettre dans la tête de poursuivre, et qui ne serait point à sa place ici. Mes lecteurs et mes lectrices ne demandent ni des sermons de misanthrope, ni des raisonnements d'esprit désillusionné, ni les appréciations sur le bien et le mal, sur ce qui pourrait être et qui n'est pas, d'un cœur abreuvé d'amertume; ces chapitres-ci ne sont pas consacrés à la morale, ils sont consacrés à la science de vivre dans le monde en suivant les lois de la société, lesquelles ne tiennent compte que de la position occupée dans cette société, place visible pour tous, et non de celle qu'on occupe dans l'estime

de chacun et qu'il est si difficile d'apprécier.

Néanmoins, les relations sociales reposent sur deux fondements essentiellement moraux et honorables, quoique la plupart s'y conforment purement par convenance et par habitude; la modestie pour soi-même et le respect pour son prochain.

Une personne réellement modeste et bonne possédera d'intuition le secret des relations sociales, quelle que soit sa position dans le monde.

En effet, le supérieur, n'importe à quel titre, doit être toujours affable et plein d'urbanité pour son inférieur; de même qu'un inférieur, qui n'a pas un amour-propre mal placé et qui a du bon sens, sait qu'il n'a pas à craindre de se montrer trop respectueux. La déférence, l'humilité et la politesse n'ont rien de vil et de bas, et ne doivent pas être confondues avec la platitude, ainsi que certains esprits faussés sont portés à le faire.

Mais, pour quitter la théorie des sentiments élevés et rester dans la pratique purement matérielle, il faut bien dire que la véritable distinction consiste à observer jusqu'à l'exagération la plus grande politesse. Nous aspirons tous à la distinction. On consent à n'être point *une beauté*, à la condition qu'on sera distinguée! on veut

bien avouer qu'on n'est ni riche ni noble, parce qu'on sait être aussi distingué que si l'on possédait des millions et trente-six quartiers sur ses panonceaux; enfin l'esprit et les talents ne peuvent pas plus se passer de la distinction que la beauté, la fortune et la noblesse. Eh bien, si vous voulez être distingué à coup sûr, commencez par observer la plus exquise politesse dans vos relations sociales.

Certains parvenus, avides de s'emparer des manières du beau monde, objecteront probablement qu'en saluant à peine les amis qu'ils rencontrent, en répondant du bout des lèvres aux politesses qui leur sont faites par ceux qu'ils regardent comme placés au-dessous d'eux dans la hiérarchie sociale, en affectant une familiarité vulgaire avec ceux qui ont le droit de se croire leurs supérieurs, ils ne font qu'imiter des personnes du grand monde; personnes... peu distinguées, vulgaires, de très mauvais goût, pourrait-on leur répondre, comme il s'en trouve dans tous les mondes! Il ne suffit pas de naître prince pour posséder la science du monde, et l'ouvrière qui sait rester à sa place est plus savante à ce sujet que la grande dame faisant parade de ses titres.

Rester à sa place, voilà le difficile! Comprendre que d'autres peuvent valoir mieux que nous, ne pas avoir la prétention de franchir la distance qui nous sépare les uns des autres, savoir être humble : modeste! voilà ce qui nous donnera la mesure des relations sociales.

On veut l'égalité; or l'égalité est impossible; qu'arriverait-il si l'on ne reconnaissait de supérieur ni par la fortune, ni par l'esprit, ni par la naissance ou la position? si la modiste se croyait l'égale de sa cliente, l'employé de son patron, le soldat de son officier, l'enfant de ses parents, le laquais de son maître? C'est que la cliente, le patron, l'officier, l'aïeul, le maître, obligés de faire plier ce qu'ils croyaient leur supériorité, devant l'arrogance de leurs subalternes, deviendraient, avec leurs droits, eux les premiers, les humbles et les modestes; l'égalité ne serait pas encore atteinte, les rôles seuls seraient intervertis; et, qu'on ne l'oublie pas, la modestie, et le vrai mérite, ici-bas aussi bien que dans le monde futur, s'élèvent en s'abaissant.

Chacun à sa place, et les relations sociales ne seront plus heurtées, rompues par la jalousie, la vanité, l'envie, l'amour-propre. Ce n'est pas une humiliation de recevoir, sans se venger, l'insulte

d'un vieillard; on respecte ses cheveux blancs, sa faiblesse à défaut de son caractère; de même, en s'inclinant sous la bénédiction d'un évêque, en saluant le panache d'un maréchal, c'est à la robe, c'est à la fonction et non à l'individu qu'on rend ses respects.

On ne doit pas tendre la main le premier à quiconque est au-dessus de vous. Tendre la main n'est pas une politesse, c'est une marque d'affection, d'estime, de familiarité qu'il appartient à la personne la plus âgée, le plus haut placée d'octroyer.

De même de l'accolade; un enfant ne doit pas se présenter de lui-même pour se faire embrasser, mais attendre qu'on l'attire. Une dame âgée embrasse une jeune fille; celle-ci ne l'embrasse pas; elle lui baise la main.

On ne doit jamais, surtout en public, ou si elle est entourée de gens de son monde, imposer sa société à une personne plus haut placée que soi. Qu'on soit persuadé qu'il y a bien plus de fierté à éviter un affront en se tenant en arrière, qu'à s'y exposer en se croyant digne de se placer au premier plan.

D'ailleurs, dans n'importe quelles relations, même dans les plus intimes et les plus cordiales,

il faut surtout éviter de se rendre à charge, il faut au contraire se faire rechercher. Mais il y a ici encore une nuance de tact à saisir. Tout en n'étant pas importun, il faut laisser voir de l'empressement, ce qui peut sembler, de prime abord, être bien difficile à concilier. Un air dédaigneux et froid ne parviendra pas à se faire rechercher ; des démonstrations familières et continues seront importunes.

Dans les relations sociales, en général, la discrétion, l'indulgence, la politesse sont indispensables.

Un bavard, un esprit jaloux, malveillant, un indiscret, un curieux, non seulement sont capables de brouiller les meilleurs amis, de faire arriver les plus grands malheurs, de faire d'innocentes victimes, mais encore ils ne peuvent espérer avoir des amis, être aimés en société, où on les fuira bientôt. Toutes leurs relations se trouveront vite rompues.

Les commérages, les reportages doivent être exclus avec soin de toute relation sociale ; on ne s'imaginera jamais à quel point un seul mot échappé, sans qu'on pense à mal, peut causer de désunions, de terribles malheurs, même, dans une famille !

Dans une réunion, une indiscrétion soulève des commentaires, qui sont rapportés dans une autre comme des certitudes.

Bien des gens sauront garder un secret recommandé, mais ne croiront pas être indiscrets en ne taisant pas un fait, inutile cependant à dévoiler.

Les relations sociales, je l'ai dit en commençant ce chapitre, se composent de modestie et de bonté ; j'ai tâché d'expliquer la modestie en parlant de hiérarchie ; je viens d'expliquer la bonté.

Après, il ne reste qu'à suivre les règles de l'étiquette et du savoir-vivre, et la vie avec notre prochain coulera pour nous douce et heureuse, d'autant que nous la rendrons aussi plus douce et plus heureuse à ceux qui nous entourent.





CHAPITRE VI.

LES RELATIONS AUX EAUX.

Les eaux remplacent les réceptions de l'hiver. La vie qu'on y mène est peut-être plus propice à des liaisons intimes, ce qui n'est pas sans danger, et exige beaucoup de prudence de la part des parents. Les connaissances se font trop souvent assez légèrement aux hôtels ou aux casinos, et les résultats peuvent être déplorables sur les jeunes imaginations.

Ce ne sont pas seulement les connaissances masculines, faites inconsidérément, qui sont à craindre, celles des femmes ne sont pas moins dangereuses ; elles couvrent parfois des pièges impossibles à prévoir, pour ne parler que des liaisons contractées aux bains ; j'ajouterai qu'elles demandent d'autant plus de prudence qu'on ne se borne pas à se fréquenter en tête-à-tête dans

un salon. Je me souviens avoir lu dans un charmant petit traité sur l'élégance par M. de Marennes, « qu'il mérite plus qu'on ne le pense généralement de se préoccuper des personnes auxquelles on *s'attelle* (sic) en public ou dans une réception ».

Ceci est très vrai ; le monde tire parfois sur nous, d'après la société en laquelle il nous voit, les déductions les plus étranges et en même temps les plus ineffaçables. Chez soi, il est facile de dissimuler une relation ou de la répudier sans rompre brusquement ; aux eaux, on est compromis malgré soi ; on se laisse entraîner par son bon naturel à être gracieuse et bienveillante. Mais on tombe souvent sur une personne d'autant plus importune, qu'elle a besoin de vous comme paravent, égide ou patronage, et qui s'empresse, à la première occasion, de faire parade de ses légères relations avec vous, en venant vous tendre la main familièrement et en affectant de vous traiter en ancienne connaissance, et toujours précisément au moment où cela peut lui être, à elle, le plus avantageux et à vous le plus préjudiciable. Si vous êtes timide et bonne, vous vous sentez embarrassée, gênée, pour l'intruse qui s'impose malgré vous ; si

vous êtes plus résolue, et que vous secouiez le joug par une réception plus que froide, vous vous faites une ennemie mortelle ; ce qui n'empêche pas le *monde* de dire dix ans après, en vous voyant :

— Cette personne-là ! mais elle fréquente telles et telles gens !

Rappelons-nous que nous devons, dans notre vie privée, vivre toujours comme si Dieu et le monde nous voyaient ; dans notre vie publique nous devons prendre tout au moins les mêmes précautions. Les ennemis qu'on se fait en déviant de cette règle de conduite sont terribles et peuvent nous faire beaucoup de mal. Méfions-nous donc, pour nous et pour notre entourage, des connaissances d'hôtels, et n'agissons qu'après informations. Détournons le plus possible nos jeunes filles de la vie d'hôtels, ainsi que des tables d'hôte et des casinos ; qu'elles ne les fréquentent, dans tous les cas, que dans des solennités et à nos côtés. Ce que je dis là va déplaire peut-être à un grand nombre de mes jeunes lectrices, et m'attirer leurs inimitiés ; qu'elles soient bien persuadées, cependant, que le grand *résultat* qu'elles en attendent secrètement, — un mariage ou du succès, — elles le trouveront

plus vite et plus sûrement en suivant la voie que je leur indique. La preuve en est que la plupart du temps les jeunes filles n'osent pas avouer depuis combien d'années elles fréquentent les eaux ou les bals; et j'en connais qui savent parfaitement se donner un parfum de candeur près de leurs cavaliers, en prétendant en être toujours à leur *entrée dans le monde,* tellement elles sentent qu'elles perdent de leur prestige en se prodiguant, et que, semblables à leur violette, elles doivent se laisser chercher.





CHAPITRE VII.

DES RELATIONS MASCULINES ET FÉMININES DANS LE MONDE, AU THÉATRE, ETC.

Il est bien des degrés dans les convenances et les rapports établis par la société.

Il y a les relations avec les inconnus, puis les relations du monde ; on appelle ainsi les simples connaissances ; ensuite viennent les relations intimes avec les amis, et enfin les relations de famille entre parents.

Toutes ces différentes relations sont soumises à une règle générale, qui est l'urbanité et la courtoisie, le tact et l'absence d'égoïsme ; sur de telles bases, on peut se guider avec certitude.

Il faut d'abord, et autant que possible, se conduire dans l'intimité avec la même réserve que dans le monde ; avoir aussi bonne tenue, observer son langage, ses manières; seulement y

mettre plus de cœur, de sentiment, de constance, et moins de susceptibilité, d'amour-propre.

Entre mari et femme, frère et sœur, oncle et nièce, cousin et cousine, il doit régner toujours cette distance que crée la différence de sexe : discrétion et pudeur d'un côté, respect et galanterie de l'autre. L'homme devient brutal et sauvage quand il cesse d'être poli et chevaleresque. C'est pourquoi la familiarité, l'amitié absolue qui règnent entre gens de même sexe ne peuvent exister, à proprement parler, entre hommes et femmes. Ajoutons que cette espèce de gêne et de réticence n'est pas un des moindres charmes de leurs rapports mutuels.

Les hommes forment beaucoup de relations masculines, souvent éphémères, qui restent étrangères à leur famille : relations d'affaires, relations de plaisirs ; c'est-à-dire de café, de boulevard, de théâtre.

Il est certain qu'un homme dans les affaires a beaucoup de relations qu'il ne peut mettre en contact avec sa famille, parce que cela serait inutile, entraînerait des pertes de temps pour les uns et pour les autres, agrandirait trop le cercle des connaissances, etc.; mais il ne faut pas que

ce soit parce qu'il les suppose capables d'y faire du mal, ou parce qu'il ne les estime pas assez : on ne doit jamais fréquenter des personnes que l'on n'estime pas.

Relations d'affaires ou de plaisirs, il faut pouvoir les avouer devant tout le monde. L'homme de bien est celui qui n'a *rien* à cacher à personne, et qui n'a *rien* dans sa vie dont il puisse rougir.

Un homme marié *sensé* ne forme pas de relations de plaisirs hors du foyer domestique ; il n'en a pas besoin. Il sait, du reste, que les éléments en seraient toujours quelque peu hétérogènes. Mais chaque membre du sexe masculin se croit fort et capable de fréquenter, sans qu'il puisse en résulter pour lui rien de funeste, des gens plus ou moins respectables, et qu'il juge cependant devoir tenir éloignés des siens. De graves inconvénients, des malheurs même, surgissent de semblables fréquentations, au moment où l'on s'y attend le moins.

Entrons maintenant dans quelques détails plus précis, en suivant pas à pas les diverses positions et circonstances dans lesquelles on peut se trouver.

J'ai déjà dit autre part quelle place occupait

chaque membre d'une famille dans une loge de théâtre. Lorsqu'on est avec des amis, ce sont les personnes *payant* la location de la loge, invitant les autres par conséquent, qui cèdent les places de devant. S'il y a deux invités n'étant point parents l'un l'autre, ils occuperont tous les deux les places de devant. Si les deux invités sont de la même famille, ils refuseront absolument cette double politesse, et un seul l'acceptera.

Les places de devant sont toujours réservées aux dames, quelque âgés que soient les messieurs qui les accompagnent. Cependant, — et j'ose dire *malheureusement*, — les hommes ne peuvent et ne doivent souvent se montrer galants et chevaleresques que lorsqu'ils sont *seuls*, et dans certaines circonstances leur position les oblige à ne pas être polis. Ainsi, j'ai vu, dans la loge d'une princesse royale, un ministre obligé de laisser derrière lui une jeune comtesse de noble maison, dame de palais de la princesse. Et encore la loge était-elle disposée de façon que la jeune femme ne voyait presque rien et était obligée de se tenir debout ! C'était pitié, mais l'étiquette l'exigeait ainsi.

Lorsqu'on aperçoit des amis au théâtre, il n'est pas de bon goût de leur faire des signes et

encore moins de les interpeller ; on les salue d'une inclination sans se lever, aussitôt qu'on les aperçoit, à moins qu'il ne s'agisse d'un personnage important, auquel cas on se lève à demi, respectueusement. Pendant l'entr'acte, un homme doit se rendre auprès des dames qu'il a reconnues, n'importe à quelles places elles se trouvent, afin de leur présenter ses hommages. Il ne prolongera pas sa visite outre mesure ; ce serait indiscret et pourrait empêcher d'autres personnes de s'approcher. Il n'y reviendra aux autres entr'actes que s'il y a été engagé. Si ces dames n'ont pas de cavaliers, il leur offrira son bras pour aller au foyer, et pour partir, mais il n'insistera pas si elles refusent. Il n'offrira pas des rafraîchissements, à moins d'être très intime ou leur parent ; s'il n'était ni l'un ni l'autre, les invitées devraient refuser. Un homme accompagnant des dames au théâtre peut, au contraire, offrir des rafraîchissements, qu'elles accepteront ou refuseront à leur gré.

Il va sans dire qu'un homme qui se sera institué le cavalier d'une femme, que ce soit sa femme, sa parente, ou une relation du monde, ne la quittera pas pour aller causer ou offrir son bras à d'autres femmes : s'il désire sortir pendant

les entr'actes et qu'elle préfère rester dans la loge, il est libre de s'absenter pendant quelques instants ; il peut aussi dire quelques mots à un ami au foyer, mais il ne s'arrêtera pas avec une autre femme de sa connaissance, à moins que ce ne soit une amie de la dame avec qui il est et qu'il soit envoyé par elle.

Cependant, si d'autres hommes viennent tenir momentanément compagnie à la dame dont il est le cavalier, il en profitera pour aller présenter ses hommages à ses autres relations, mais il sera revenu avant que sa dame se trouve seule, et, en tous cas, il évitera de la laisser en tête-à-tête avec un visiteur.

Un homme, qui a au bras une femme qu'il respecte, sa femme, sa parente ou une relation du monde, ne doit *jamais* saluer ni faire le plus petit signe de connaissance à une femme déclassée ; je conviens que cela peut être parfois désagréable pour lui, mais c'est une punition bien méritée de la fréquentation de personnes peu avouables.

Une femme n'est pas *avouable* du moment qu'elle entretient des relations *inavouables* avec un homme. Saluer, laisser deviner ces relations, regarder même avec persistance une personne

de ce genre, c'est la plus grave offense qu'un homme puisse faire à la femme honnête avec laquelle il se trouve, et celle-ci ne doit pas hésiter un moment, dans le cas où son cavalier s'oublierait à ce point, à le quitter *immédiatement*. Une femme honorable fait semblant de ne pas apercevoir un homme lorsqu'elle le rencontre en compagnie de personnes équivoques; elle ne fait jamais aucune allusion à cette rencontre... elle l'ignore.

On peut librement lorgner la scène et les acteurs; cependant les regards d'une jeune fille doivent se porter plutôt sur les actrices que sur les acteurs, et elle doit éviter de regarder les scènes d'amour et les costumes décolletés. Elle lorgnera aussi fort peu dans la salle; son rôle à elle est d'être admirée, et je puis l'assurer qu'il est très envié par beaucoup de femmes qui sont réduites à lorgner les autres!

Il n'est pas de bon goût, pour un homme aussi bien que pour une femme, de lorgner avec persistance dans la salle, pendant que le rideau est levé; c'est s'afficher et afficher les autres.

Au théâtre, comme dans la rue, il faut éviter de gesticuler, de parler à voix trop haute, de

désigner du doigt les personnes sur lesquelles on appelle l'attention de ses amis, de donner aucune marque trop visible de désapprobation sur le jeu des acteurs. On peut discuter leur talent, mais avoir la politesse de ne pas leur faire voir en face une opinion peu favorable. Il n'est plus en usage d'applaudir, la *claque* est chargée de ce soin ; cependant, sous le charme d'une profonde sensation, il est permis, surtout à un homme, de s'y laisser entraîner. Une personne, homme ou femme, qui occupe une position très haute dans la société — un préfet, un président de comices, une princesse — par le sang ou le talent, — une sommité enfin, applaudit (il n'est pas besoin de faire du bruit, le geste suffit) ; son appréciation fait autorité.

S'il n'y a pas de *claque*, il faut applaudir chaleureusement.

Il est plus poli de ne pas arriver trop tard au théâtre ; une loge vide fait un mauvais effet, et on a l'air de se soucier fort peu de la pièce et des acteurs. En tous cas, il est de mauvais goût d'entrer, de faire du bruit et surtout de déranger des spectateurs pour se placer, pendant que le rideau est levé ; il faut attendre que l'acte soit terminé.

Un homme seul, trouvant l'occasion de faire une politesse à une femme qui est elle-même avec un cavalier, par exemple de lui offrir sa chaise à un concert s'il n'y en a point d'autres, devra, afin de ne pas s'attirer des désagréments, s'adresser au cavalier de la dame, et non à la dame elle-même. Aussitôt sa politesse faite, il doit s'éloigner en touchant son chapeau, sans prolonger devantage la conversation.

S'il est interdit à un homme qui s'est fait le cavalier d'une femme d'avoir, sans y être autorisé par elle, des prévenances et des attentions pour une autre femme, il est tout aussi interdit à un homme d'avoir des prévenances envers une femme qui a un cavalier; car il risque d'exciter la jalousie de celui-ci et de se mettre une affaire désagréable sur les bras. Il y a des maris qui ne tiennent pas du tout qu'on soit gracieux envers leurs femmes. J'ai été témoin de bien des scènes de ce genre. Je n'en citerai qu'une qui peut servir de modèle pour toutes.

C'était dans une ville de bains où se trouve devant le casino, une terrasse de laquelle il fait très bon le soir écouter la musique militaire montant du kiosque en flots harmonieux. Il va sans dire que les places y sont recherchées, surtout

celles de devant qui permettent, du haut de la ballustrade, de voir passer et repasser les promeneurs.

Les chaises de la terrasse sont donc prises un peu d'assaut, et on y est, parfois, les jours d'illumination surtout, passablement foulé.

Un soir, un jeune Russe, récemment lancé dans le monde, sortant de l'école des Cadets (1), désirant ardemment plaire et mériter la réputation d'homme galant, s'y trouvait avec plusieurs dames et messieurs de ses connaissances. Chacun était naturellement assis à côté de celle qu'il préférait, un peu en arrière afin de la protéger contre la foule. Les plus vieilles dames de la société trouvaient des cavaliers dans les adorateurs de leurs filles. On causait et on riait; on s'amusait comme on s'amuse aux stations thermales élégantes, où la vie se passe en fêtes et en futilités, comme pour en sentir moins le poids, et comme s'il était besoin d'en hâter le cours!

Il ne cessait d'arriver des promeneurs sur la terrasse; les uns s'asseyaient, les autres préféraient rester debout, pour contempler le coup

(1) Sorte d'école de Saint-Cyr où sont admis seulement les fils des familles les plus nobles.

d'œil magique de la foule s'agitant sous les lanternes vénitiennes, de l'eau du lac scintillant aux rayons de la lune, pendant que les accords de l'orchestre se mêlaient harmonieusement aux murmures des conversations.

Non loin du jeune Russe, qui paraissait lancé dans une causerie spirituelle et animée avec une charmante jeune fille de sa société, vinrent se placer un monsieur d'un certain âge et une ravissante jeune femme. Mon Dieu ! elle eût été laide, que le Russe n'en eût pas moins agi ainsi qu'il le fit, mais enfin elle était jeune et jolie ! Énivré du bonheur d'être aussi en faveur auprès de sa gracieuse et brillante interlocutrice, se sentant pris d'amour pour tout le genre humain,... le genre féminin en particulier,... le jeune homme crut doubler l'impression qu'il cherchait à produire sur la jeune fille qu'il courtisait, en se montrant galant envers une autre femme. Il avait entendu dire que les femmes aiment les hommes empressés... on avait oublié d'ajouter : pour elles ! Elles prennent bonne opinion de l'homme qu'elles voient aimable envers les autres femmes... tant qu'elles ne le connaissent pas ; mais quand elles se croient des droits sur lui, même ceux d'une simple relation

du monde, elles sont très jalouses de la prérogative que ces droits leur donnent. Si c'est l'amour-propre qui est le mobile de cette jalousie, elles s'en irritent ; si c'est au contraire la modestie, elles se découragent.

Le jeune homme crut donc avancer ses affaires en se levant et se précipitant sur une chaise qui se trouvait libre ; il la présenta à la jeune femme debout derrière lui, et lui dit de son air le plus aimable :

— Désirez-vous vous asseoir, Madame ? Vous devez être fatiguée de rester debout !... Je vais me reculer, vous pourrez ainsi vous approcher de la balustrade, et vous verrez mieux.

En même temps, accompagnant du fait les paroles, il faisait place à l'inconnue en lui cédant sa place.

La jeune fille avec laquelle il semblait si ami tout à l'heure devint sérieuse tout à coup et, se mordant les lèvres, se détourna ; les autres personnes du cercle, femmes et hommes, se regardèrent avec stupéfaction.

La jeune inconnue avait beaucoup rougi, et elle allait peut-être accepter, ce qui lui aurait, sans nul doute, valu un affront de la part de la société du cercle qui lui aurait tourné le dos,

lorsque son compagnon l'arrêta, en la saisissant brutalement par le bras, et, interpellant le Russe, s'écria avec violence :

— De quel droit, Monsieur, vous mêlez-vous de faire des politesses à ma femme ? Croyez-vous que, si elle voulait s'asseoir, je ne serais pas assez prévenant pour lui trouver une chaise ?... Voulez-vous par là me faire honte ou l'insulter, elle ?

— Monsieur, vous le prenez sur un ton... je vous assure que je n'avais que l'intention d'être agréable à madame.

— Oh ! cela, je n'en doute pas, monsieur !

— Et à vous aussi, en obligeant votre femme !

— Des excuses, maintenant ! Monsieur, je n'en accepte pas ! Voilà ma carte, vos amis me trouveront à l'hôtel demain jusqu'à midi !... on n'est pas plus impudent !... Et vous, Marthe, si vous n'étiez pas toujours à regarder les jeunes gens avec vos yeux étincelants, vous ne seriez pas prise pour une femme à qui l'on peut faire des avances impunément... Rentrons...

Et l'on entendit qu'il continuait, en s'éloignant, à morigéner sa jeune compagne, qui n'en pouvait mais et qui avait lancé un regard plein

de reproche et de tristesse en guise d'adieux à celui qui était cause de cette scène.

Le Russe était resté ahuri et comme changé en statue; enfin il se retourna pour demander une explication de cette scène à ceux avec qu'il était, et en même temps chercha à prendre de ses deux mains le dossier de la chaise qu'il avait quittée pour cette belle équipée... mais... ses mains, au lieu du fer, rencontrèrent des épaules... il tressaillit, et ce fut une recrudescence de stupéfaction de sa part.

— Comment donc!... commença-t-il, comme s'il voulait revendiquer sa place, où il trouvait installé un jeune homme de la société.

— Qui quitte sa place la perd, mon jeune ami! lui cria ironiquement une douairière.

— Mademoiselle m'a assuré que vous en étiez embarrassé, très cher... que vous cherchiez à la céder, cette place... Ma foi! j ai pensé qu'autant valait-il que ce fût moi qu'un autre, d'autant plus qu'elle n'était pas à dédaigner!

La jeune fille rit beaucoup; elle l'appela le galant chevalier, le chevaleresque pourfendeur, puis elle se remit à causer avec ses voisins, sans vouloir s'occuper autrement du Russe, qui eut tout le temps de réfléchir, délaissé, sur le profit

de son étalage de galanterie, fait si mal à propos.

— J'ai fait là un joli fiasco! se dit le jeune galant; avais-je besoin aussi d'aller me préoccuper de cette jeune femme! Une querelle sur les bras, une brouille avec celle que j'aime, et un orage amené sur la tête de celle que je voulais aider, voilà les résultats! Franchement, je suis un grand maladroit!

Je pourrais bien raconter des anecdotes sur ce sujet. Dans une autre circonstance, j'ai vu une jeune femme mariée, ayant peu d'habitude du monde, seconder son mari, qui en avait aussi peu qu'elle, à obliger une inconnue qui se trouvait seule, et qui fut si aimable, si gracieuse, se montra si reconnaissante, si heureuse de cet accueil, et en même temps si discrète, qu'elle ne pouvait que gagner les cœurs.

C'était une personne du *demi-monde*, et elle causa les plus grands chagrins, après l'avoir compromise par sa compagnie, à celle qui s'était montrée bienveillante envers elle. Il faut se méfier, d'ailleurs, non seulement des femmes déclassées dans l'opinion publique, mais encore davantage de celles dont, malgré les apparences, les sentiments et le cœur sont encore plus déclassés.

J'ai vu aussi un jeune homme qui voyageait avec sa mère souffrant d'une fluxion et ne pouvant supporter le courant d'air, exiger, le croirait-on, que la glace de la portière fût baissée, parce que dans le même wagon se trouvait une femme fort rouge, laquelle avait la migraine et désirait de l'air.

Jamais le désir de flatter notre vanité, en paraissant obligeant et galant, ne doit faire oublier les devoirs imposés par le cœur et la déférence.

Mais si, pour me résumer, un cavalier ne doit s'occuper que de sa dame et ignorer les autres, si un homme doit s'abstenir de s'occuper d'une femme ayant un cavalier, cet homme n'aura jamais trop de prévenances, de petits soins, de galanterie, lorsqu'il est seul, pour des femmes seules. Il les aidera, il les obligera, il leur cédera en tout. L'égoïsme, l'indifférence doivent disparaître. Enfin ses amabilités, ses concessions, ne pourront être égalées ou surpassées que par celles qu'un homme doit avoir envers les femmes avec lesquelles il est en relations de parenté ou d'amitié. Ici, point de bornes!

Qu'il ne craigne jamais d'en trop faire, d'être trop serviable, trop courtois! Il les servira en

tout, sera toujours prêt à leur éviter un dérangement, ne leur laissera prendre aucune peine. C'est une vraie honte pour un homme de marcher les mains libres à côté de sa femme portant un paquet ou un enfant, comme on le voit souvent, le dimanche, dans la classe peu aisée; on ne saurait le répéter trop haut; il n'y a aucune honte, aucune bassesse pour un homme à porter son enfant ou à pousser la petite voiture, s'il n'a pas de domestique; la honte pour lui est de laisser ce soin à sa femme.

Et même l'homme riche, qui a des serviteurs, s'emploiera plutôt lui-même pour servir directement les femmes de sa société, porter leurs manteaux, leur chercher des petits bancs, faire leurs commissions, etc.

Beaucoup de personnes préconisent l'usage anglais d'après lequel la femme donne le signal du salut; je n'en ai jamais bien compris le motif.

Le salut n'est pas une marque de familiarité, mais de respect.

Il est très admissible qu'un homme, en tendant la main à une femme, puisse lui être désagréable, car c'est presque une démonstration d'amitié, ou, tout au moins, d'égalité. Il en est

de même de l'action d'accoster une femme dans un lieu public ou une réunion.

Mais on peut être salué par un inférieur, par une personne qu'on connaît à peine; il n'y a là rien de compromettant, sauf la manière dont on y répond et qui dénote dans quels termes on est avec la personne saluée.

On m'a posé la question suivante : Lorsque une femme est au bras d'un cavalier, un autre homme peut-il la saluer, ou doit-il attendre qu'un signe l'y autorise? car, ajoute-t-on, la femme ne désirerait peut-être pas avouer qu'elle connaît ce monsieur.

Il est des circonstances particulières où cela peut être, mais, en général, c'est insulter une femme ou s'insulter soi-même que de ne pas la saluer quand on la rencontre en public.

C'est, ou se déclarer compromettant, de mauvaise société (et si l'on est dans ce cas, on doit en effet s'abstenir), ou laisser croire qu'on la suppose capable de ne pas toujours pouvoir rendre compte de ses actions à ceux qui ont le droit de lui en demander compte, ainsi qu'au monde, qui a aussi quelque peu ce droit.

S'il s'agit de circonstances exceptionnelles,

personnelles, alors c'est une affaire de tact, d'appréciation et de délicatesse.

La fatuité est un grand écueil pour les hommes, et elle peut leur faire commettre bien des sottises. Ainsi un homme rencontre une femme au bras de son mari ; ne connaissant pas ce dernier, il croira éveiller la jalousie de ce mari, s'il salue sa femme qu'il suppose lui avoir célé leur connaissance mutuelle, supposition suggérée par la fatuité. La pauvre femme, qui n'y a vu aucun mal, a raconté la connaissance qu'elle a faite du monsieur, et celui-ci, en ne saluant pas, froisse le mari et la femme, et fait croire à des choses qui n'existent que dans son imagination.

C'est donc une affaire de tact et de jugement, car bien des femmes, il est vrai, pour un motif ou pour un autre, timorées ou obligées par leur entourage, font des mystères de tout.

Mais je connais une jeune femme qui, elle, vit au grand jour et peut laisser pénétrer sans crainte dans les replis les plus profonds de son existence et se fâche tout rouge, regardant comme une insulte qu'un homme se permette de lui dire : « Je n'ai pas osé vous saluer parce que vous étiez avec quelqu'un ! »

Elle a parfaitement raison.

Dans leurs relations avec les hommes, les femmes doivent apporter une grande circonspection.

Je n'entends pas cependant préconiser la pruderie, reconnaissant trop vraie cette parole de Voltaire :

> Femme prude en public fera beaucoup de bien,
> Et souvent en secret pourra ne valoir rien.

Ce ne serait pas d'une nature féminine de vouloir prendre des airs hautains, une froideur incompatible avec nos mœurs civilisées et spirituelles. Il suffit tout simplement de s'en tenir aux usages. Les hommes n'aiment pas plus de voir sauter à pieds joints sur les préjugés que de rencontrer une trop grande rigidité.

Le meilleur moyen pour tout concilier est d'apporter dans les relations avec le sexe masculin beaucoup de politesse, tout en restant dans les limites imposées par les usages.

Une femme doit avoir assez de timidité et de réserve dans son maintien et dans ses paroles pour ne pas provoquer le laisser-aller autour d'elle, et assez de hardiesse, d'aplomb, pour oser le réprimer s'il se produit. J'ai toujours vu les hommes, même les plus grossiers, et ceci est à

l'honneur du sexe masculin, être excessivement sensibles à une leçon de galanterie donnée avec tact par une femme.

Mais, pour être dans le droit de donner cette leçon, il ne faut pas avoir soi-même provoqué ou autorisé le manque de respect.

Une femme évitera, autant que possible, et une jeune fille ne se le permettra sous aucun prétexte, de recevoir un homme dans sa chambre à coucher (j'entends une simple relation du monde); le médecin, un proche parent âgé, un prêtre n'y seront introduits que si la maladie ne permet pas de se lever.

Si la maladie n'est pas assez grave pour obliger à garder le lit, la visitée se tiendra étendue sur une chaise longue, et s'efforcera de se redresser à l'arrivée des visiteurs; elle ne recevra pas en robe de chambre ni sans être coiffée.

Une femme ne demande jamais la première à un homme comment il se porte; à peine le lui demande-t-elle après qu'il lui a adressé lui-même cette demande.

Elle évite d'amener la conversation sur des récits ou sur des faits légers ou scandaleux; les discussions en matière de sentiments doivent être éloignées entre un homme et une femme

encore jeunes; on doit éviter également la conversation sur certaines questions de médecine.

Si une femme rencontre dans la rue un homme de ses connaisances et que celui-ci ait l'indiscrétion de s'arrêter à causer, ou de se mettre à marcher avec elle, elle aura un prétexte quelconque pour le quitter, soit d'entrer dans un magasin ou dans une maison, soit même de prendre une voiture.

La sévérité de certaines règles s'atténue ou s'aggrave selon la réputation et la position de la personne à qui l'on a affaire. Un homme respectable ne compromet pas une femme, il la fait respecter. Il est, au contraire, des hommes dont la seule connaissance perd une femme de réputation. C'est absurde, et je ne puis l'admettre, mais cela est. Ni l'âge ni la position n'y font rien, l'honorabilité de l'homme fait tout.

Une femme accepte les services et les soins de son cavalier, qu'il soit son mari ou simplement une connaisance. Elle est polie, elle remercie, se montre reconnaissante, mais non empressée.

Ainsi, elle ne se fait pas prier pour accepter, elle *prend* même de droit les meilleures places partout, les meilleurs morceaux à table: la

femme est une esclave qui se fait servir, l'homme un roi qui obéit; ainsi, elle ne *sert* jamais l'homme, sauf à table; elle ne ramassera pas un objet qu'il laisserait tomber, tandis qu'elle laissera son cavalier ramasser ce qu'elle aura laissé tomber; elle ne le fera pas passer devant à une porte, ne lui portera pas un paquet, ne se dérangera pas pour lui. J'ai déjà dit autre part qu'elle occupe la plus belle chambre dans l'habitation. Le contraire serait une marque de mépris de la part du mari.

Refuser le bras qu'un homme vous offre (lorsqu'on est en relation, bien entendu) est une offense qu'on lui fait; parfois, c'est peu agréable, j'en conviens, on préférerait le donner à son mari ou ne pas le donner du tout, mais il est impossible de s'en défendre.

Dans un endroit public, la femme occupe toujours de préférence le *coin*, la place où elle n'est pas frôlée par le public.

Lorsqu'une femme est, dans la rue ou à la promenade, avec son mari et un autre homme, elle doit toujours se trouver entre les deux messieurs; il va sans dire qu'elle ne donne le bras qu'à un seul; donner le bras à deux serait encore plus ridicule que le *panier à deux anses*, ainsi

qu'on appelle le monsieur qui a une femme à chaque bras.

L'ami lui offre le bras, qu'elle accepte ; le cérémonial le veut ainsi ; cependant l'ami se trouve souvent pris dans un dilemme, dont un grand tact peut seul le sauver. S'il offre le bras, il risque de mécontenter un mari jaloux ; s'il ne l'offre pas, il risque de l'offenser ! Il faut donc, avant d'agir, étudier un peu les sentiments des uns et des autres. De jeunes mariés préfèrent souvent être ensemble ; si le tiers est plus élevé en position, c'est un honneur qu'il fait d'offrir son bras, et il ne doit pas y manquer. Dans le cas contraire, il fera mieux de se tenir en arrière, afin de ne pas s'exposer à un affront, ou désobliger la personne qui l'accepterait à contrecœur. Dans ce cas, il est délicat de la part du mari de dire : « Offrez votre bras à ma femme. » Mais il ne doit jamais faire cette avance vis-à-vis d'un égal ou d'un supérieur.

Pour descendre d'une voiture, même d'une voiture publique, une femme acceptera l'aide et la main d'un inconnu ; elle remerciera d'un mot gracieux.

Un homme doit toujours aider une femme qu'il voit dans l'embarras, qu'elle soit vieille ou

jeune, laide ou belle. Aux remercîments de celle-ci il répond en portant la main à son chapeau et s'éloigne immédiatement; imposer sa société serait de l'indiscrétion et vouloir faire payer le service qu'il a rendu.

Il est maladroit, de la part d'une femme, de refuser par pruderie ces légers services, d'avoir l'air de s'en offusquer et de le prendre pour des avances. C'est faire preuve d'un sot amour-propre que s'imaginer avoir inspiré une passion parce qu'un homme est courtois avec vous; de la part d'un homme, c'est d'une ridicule fatuité de croire qu'une femme lui fait des agaceries parce qu'elle est polie.

Une femme respectable n'acceptera jamais de fréquenter un homme qui ne lui présenterait pas sa femme, et en même temps ce serait faire une grande injure à un homme que de ne pas vouloir fréquenter celle à qui il a donné son nom; il ne doit pas le supporter.

Une femme doit éviter de se montrer en public avec un homme qui fréquente une mauvaise société, et même de le recevoir chez elle.

Il est très délicat de fréquenter un homme qui n'est pas dans une position régulière. Pour éviter des chocs et des vexations, il doit de lui-

même s'interdire d'aller dans le monde. A aucun prix, surtout, il ne présentera une personne qu'il peut chérir, lui, mais que le monde ne lui pardonnerait pas de lui imposer, et ne lui servira de bouclier ni de point d'appui. Il n'en aurait que des déboires. Le vide se ferait autour de lui et sa compagne aurait à en souffrir cruellement. Dans ces positions, il faut savoir se suffire à soi-même. Introduire ou présenter sous un prétexte quelconque cette personne à une femme respectable, c'est s'exposer à un affront.

C'est peut-être l'occasion de traiter une question bien délicate soulevée par une de mes correspondantes dont le chef de la maison où le mari est employé est célibataire ; il laisse diriger son salon par une personne fort aimable, mais qui se trouve néanmoins déclassée dans l'opinion publique. Ce monsieur s'est mis fort importunément dans la tête de recevoir, et il a l'inconséquence d'appuyer principalement auprès de ses subordonnés pour qu'ils amènent leurs femmes ! Cela se comprend ; quand on a la fortune et le pouvoir, par la loi que l'on désire toujours ce que l'on n'a pas, on voudrait l'honneur et le respect. »

« Sans jeter la pierre à personne, me dit ma correspondante, il est cependant bien juste, que nous autres, femmes esclaves de notre devoir, lequel n'est pas toujours si facile à remplir, qui écrasons nos cœurs parfois pour ce devoir, ayons la récompense, et que celles qui ont suivi le chemin riant et facile de n'écouter que le caprice aient le revers de la médaille; et parce qu'elles auront la fortune, devons-nous plier devant elles? Cependant, ne pas aller aux réceptions de notre chef sera l'offenser. »

Sans vouloir excuser les faiblesses et les entraînements, ma correspondante peut être assurée que la route des égarées et des déclassées n'est pas aussi fleurie qu'elle le pense et bien des ronces cachées déchirent les pieds et les fronts!

Pour en venir au fait et répondre catégoriquement à l'objection, puisque ce chef ne comprend pas la fausse position dans laquelle il place tous ceux qui l'entourent et lui-même, si vous ne pouvez opposer un motif sérieux de maladie pour vous abstenir, faites une apparition à la réception au bras de votre mari, mais sous aucun prétexte n'y menez vos filles. Surtout abstenez-vous d'airs rogues et prudes. Au contraire, mon-

trez-vous d'une grande urbanité; donnez votre preuve de condescendance avec cordialité et empressement, sans réticence; qu'on puisse au moins vous en savoir gré. Il serait très ridicule de trouver bon à prendre l'argent de ce personnage et de le dédaigner. S'il vous répugne trop de vous plier, que votre mari, alors, cherche une autre position.

Dans ces cas-là, où il n'y a pas de maîtresse de maison à fréquenter, on ne rend pas de visite après le bal; le mari remet sa carte.

Des femmes âgées croient que leur âge leur permet toute fréquentation : c'est une erreur; il ne faut pas qu'elles aient l'air de patronner des fautes de leurs cheveux blancs.

Mais il y a souvent des célibataires qui désirent recevoir, et prient la femme d'un de leurs amis de tenir leur salon. Ce sont toujours des femmes jolies et mondaines qui consentent à accepter cette tâche délicate que tous les maris n'approuvent pas; une femme avec son mari peut accepter des invitations dans ces salons, mais elle n'y conduira pas ses filles. Il peut se présenter des exceptions. Par exemple, si le salon est tenu par une sœur, une belle-sœur, une tante, une nièce de l'amphitryon, et qu'elle

ait elle-même des filles, alors on peut y conduire des jeunes filles.

En visite, une femme fera attention de ne pas sortir en même temps qu'un visiteur, afin de ne pas donner prise à la médisance; un homme agit de même vis-à-vis d'une visiteuse.

Lorsqu'un homme entre, soit dans une voiture publique, soit dans une salle d'attente, un lieu public quelconque où l'usage permet de garder son chapeau, il le soulève ou le touche en guise de salut général, sans regarder fixement personne. Les femmes ne s'inclinent pas et ne font aucun salut lorsqu'elles entrent; mais lorsqu'elles s'y trouvent seules, et qu'un homme salue en entrant, elles font une inclination très légère.

Dans presque tous les endroits *clos* où se trouvent des femmes, les hommes sont tenus de rester tête découverte et de ne pas fumer. Cependant, ils se conforment pour cela à l'usage établi, car il ne faut pas se singulariser : où tout le monde reste couvert, on doit rester couvert.





CHAPITRE VIII

LES PIQUE-NIQUES, PARTIES DE PLAISIR, ETC.

J'ARRIVE à un sujet très délicat à traiter, mais très utile à connaître à fond, car des hésitations ou des omissions peuvent amener des désagréments et des froissements.

Il s'agit des règles qui doivent présider à la répartition des frais de pique-niques, des parties de plaisir, des réunions.

C'est toujours le cavalier qui paie, lorsqu'il escorte une dame ; celle-ci lui ferait un affront en exigeant qu'il la laissât payer. C'est une affaire de tact de la part de la dame d'être discrète et ne pas accepter des dépenses au-dessus de la position de son cavalier. Cependant, une dame âgée peut payer pour un tout jeune homme.

Lorsqu'une femme est avec son mari et un

ami, c'est le mari qui paie; un mari ne doit jamais souffrir qu'un autre homme paie pour sa femme.

Cependant, un célibataire qui est reçu fréquemment dans une maison peut offrir une loge de théâtre à la dame de céans.

Dans une partie où, par suite de sa jeunesse ou d'arrangements particuliers, ce n'est pas l'homme qui doit payer les frais, la femme, par délicatesse, lui remet son porte-monnaie, afin qu'il dirige et commande lui-même. Lorsqu'un homme est présent, ce serait lui faire honte de se mêler des arrangements et lui ôter la gouverne. On agit de même, à défaut d'un membre de sexe masculin, envers la femme la plus âgée de la société.

Un piège dans lequel on tombe quelquefois, et qu'il faut éviter avec soin, c'est de parler aux gens de ce qu'ils ne peuvent avoir et de ce qu'on ne peut ou ne veut leur donner. On le fait par distraction, mais c'est de mauvais goût et même cruel.

Ainsi, inviter à se reposer ou à prendre des plaisirs une personne qui travaille pour vivre, c'est s'engager à la dédommager de la perte de son gain pendant son repos; un patron n'en-

gagera pas un de ses employés à prendre des vacances, s'il doit, pendant ce temps, lui supprimer ses appointements.

Il faut bien se garder d'offrir à quelqu'un un plaisir, un rafraîchissement dont on n'a pas l'intention de lui faire la gracieuseté. La source des anecdotes sur le manque de savoir-vivre ne tarirait pas si l'on se laissait aller à raconter tout ce dont on a été témoin. Cependant, l'exemple démontrant mieux que la théorie et offrant moins d'aridité, je ne puis résister au désir de raconter les quelques faits suivants qui se sont passés sous mes yeux.

Une jeune fille, que je connais, a un vieux parrain dans une position beaucoup plus opulente que la sienne. Chaque fois qu'il allait dans la famille de sa filleule, il trouvait à redire au confortable de la maison. Il insistait particulièrement sur un système de cheminée, économique, assurait-il, — mais qui coûtait fort cher à établir, — chauffant admirablement, et qu'il a fait installer dans toutes les pièces du splendide hôtel qu'il habite. Chaque hiver, il essayait de persuader les parents de sa filleule, et insistait auprès d'eux pour qu'ils adoptassent ce moyen de chauffage.

Ceux-ci avaient sans doute des motifs pour n'en rien faire; et, précisément pour cette cause, la persistance de leur vieil ami leur faisait un peu l'effet d'une *scie* d'atelier.

Un jour qu'il leur répétait pour la vingtième fois qu'ils devraient acheter cette cheminée, sa filleule lui dit avec câlinerie :

— Cher parrain, puisque vous avez tant envie que nous l'ayons, qu'elle est si excellente, vous devriez m'en faire cadeau... ou ne pas nous faire venir l'eau à la bouche en nous en vantant sans cesse les avantages !

Le vieux parrain, interloqué, mâchonna quelques excuses, et comme il était fort avare, il préféra ne plus parler de la cheminée !

Voici un fait d'un autre genre. Un jeune homme, — disons de suite pour l'excuser qu'il était jeune et étranger, — escortait en voyage deux dames, amies de sa famille, obligées de voyager, sans leurs maris, pour cause de santé, et les accompagnait partout, à la promenade, au théâtre, etc. Elles aimaient beaucoup les glaces et les sorbets et en prenaient souvent, — c'était à Paris, en été. — Pour ne pas humilier le jeune homme à la charge duquel elles ne pouvaient être, il avait été convenu qu'il tiendrait la bourse

pendant le voyage, paierait tout et inscrirait leurs dépenses personnelles. Ces dames n'avaient donc pas à se gêner pour demander ce qu'il leur plaisait, puisque c'était à leurs frais. Son rôle à lui ne devait pas être de les engager à rien, à moins qu'il ne désirât leur faire une gracieuseté, et elles devaient agir de même vis-à-vis de lui. Ils étaient parents au quatrième et au cinquième degré ; leurs relations avaient donc une certaine intimité.

Un jour, entre autres, une de ces dames étant souffrante dit à sa sœur, qu'au lieu de prendre des glaces, au théâtre, elle demanderait, en rentrant à l'hôtel, quelque chose de chaud. Sa sœur fut du même avis qu'elle.

Le soir, dans la loge, notre jeune homme offre des glaces avec insistance, elles refusent poliment; mais il sort pendant l'entr'acte, et va en commander en dépit de leur refus. Quand le plateau arrive, ces dames, prenant cela pour une amabilité, le remercient chaleureusement et s'efforcent de faire honneur à son lunch, même au risque de se rendre malades. Mais elles ne furent pas médiocrement étonnées, lorsqu'il remit la note des frais du voyage, d'y voir inscrites ces glaces, ainsi que des soupers, des

voitures, enfin une masse de différentes choses qu'il leur avait offertes de même avec insistance comme des politesses, qu'elles n'avaient acceptées qu'à contre-cœur, et qu'elles s'étaient empressées d'ailleurs de lui rendre par d'autres politesses!

C'est toujours une chose très délicate lorsque, dans un pique-nique ou une partie, se trouvent des femmes seules; les hommes qui n'ont pas l'intention d'être galants feront mieux de ne pas accepter ces sortes de réunions.

J'ai vu un jour, aux eaux, une partie organisée, dans laquelle se trouvaient trois hommes célibataires, une veuve encore jeune, deux autres dames, et enfin une mère avec ses deux filles; il avait été convenu qu'on partagerait les frais. Lorsqu'il s'agit de faire les comptes, la partie se montait à une somme assez élevée; on avait déjeuné et dîné sans mesquinerie; ces messieurs, qui avaient été chargés de commander le repas, avaient amplement consommé de vins de Champagne et de Pomard... les voitures de poste avaient coûté cher, et les pourboires avaient été largement distribués. La mère, avec ses deux filles, allait en avoir pour plus de cent vingt francs, sans qu'elles en eussent beaucoup pro-

fité, car ses filles n'avaient pas bu de vin, avaient été fort mal placées dans les voitures et s'étaient amusées très médiocrement. Cependant elle n'aurait pas reculé devant cette dépense; mais le plus jeune des hommes était devenu pendant l'excursion amoureux de la belle veuve, et il brûlait du désir de lui faire une galanterie. C'était lui qui avait tenu la bourse; et quand on parla de régler, il déclara qu'il ne supporterait pas qu'une des dames déboursât un centime, prenant sur lui de s'arranger avec ses amis. Les deux autres dames auraient voulu s'en tenir à ce qui avait été convenu et payer leur écot; mais pouvaient-elles désobliger la veuve qui n'était pas riche, et la mère, avec ses deux filles envers laquelle le partage n'était pas très équitable? Il eût été ridicule de se faire remarquer par une pruderie exagérée : en société les questions d'argent ne doivent même pas être effleurées. Elles n'osèrent donc pas insister et aller à l'encontre du désir de leurs amies, moins délicates qu'elles ou moins disposées à la dépense.

Qui ne fut pas content? Ce furent les deux vieux célibataires, qui n'étaient point amoureux, mais aussi avares que riches, et qui compre-

naient cependant que ce serait honteux de laisser tout sur le dos de leur jeune camarade; ils en furent, chacun, pour plus d'une centaine de francs, tout en jurant tout bas qu'on ne les reprendrait plus à faire des excursions avec des femmes non accompagnées de leurs maris!

Lorsque plusieurs dames se trouvent ensemble sans cavalier, les frais sont payés par la famille la plus nombreuse; si elles sont seules, elles paient chacune leur quote-part.

De deux personnes, c'est la plus âgée qui paie pour la plus jeune. Cependant il est bien entendu que c'est toujours celle qui invite ou provoque la dépense qui doit en faire les frais.

On doit éviter, entre amis et connaissances, d'être obligé à se remettre de l'argent; il est plus délicat de faire un échange de politesses, Une personne vous offre-t-elle une loge de théâtre, on insistera pour payer les voitures, les ouvreuses, les menus frais. Dans un autre cas, on paie chacun une course de voitures. Prend-on ensemble un rafraîchissement, celle qui accepte prend sa revanche une autre fois.





CHAPITRE IX

LES PARIS.

Une jeune fille ou une jeune femme doit éviter d'accepter un pari, surtout avec un homme jeune. Il ne faut jamais le proposer, mais s'il l'offre, ce qu'il peut faire sans manquer aux égards, elle refusera.

Cela provient de ce que la galanterie masculine s'oppose à laisser perdre et payer une femme.

« Le savoir-vivre commande à l'homme du monde d'avoir toujours tort vis-à-vis d'une femme », a dit un homme possédant, au plus haut degré le tact et la délicatesse du galant homme unis à la science du monde la plus parfaite.

Donc, la position d'une femme pariant avec un homme est fausse dans tous les cas ; si elle perd, son partner doit refuser le prix de la ga-

geure; si elle gagne, elle est obligée de recevoir un cadeau, ce qu'elle ne peut accepter à moins d'une grande intimité. Ce n'est donc que dans ce dernier cas qu'elle peut parier.

Ainsi, une jeune fille pourra accepter, mais jamais offrir, de parier avec un frère, un cousin, un oncle.

Un pari est comme une dette de jeu, il doit être payé dans les vingt-quatre heures; c'est aussi une dette d'honneur, et si l'on ne doit pas se la faire réclamer, il est du plus mauvais goût de la réclamer.

Jamais une femme ne pariera une *discrétion* contre un homme. Evidemment, il est fait beaucoup d'exceptions à toutes ces règles, et chacun est parfaitement libre d'apprécier s'il peut ou veut agir d'une façon ou d'une autre. Je ne blâme personne et me borne à indiquer les usages reçus et à suivre dans la bonne compagnie.

Parier une *discrétion*, comme chacun sait, est se mettre à la *discrétion* du partner, s'il gagne, pour lui accorder ce qu'il demandera. Cette *discrétion* devient donc la plus grande *indiscrétion* possible. Elle permet à la femme, si celle-ci gagne, de demander un riche cadeau,

elle autorise l'homme à exiger... une chose qui n'a pas de prix; vous devinez qu'un mari demande toujours un baiser! c'est pourquoi une femme ne doit parier une *discrétion* qu'avec son mari.

En admettant qu'une femme ait accepté un pari avec un homme, qu'elle ait perdu et payé, celui-ci doit trouver, peu de temps après, un moyen délicat de lui en rendre le prix par un joli cadeau.

Des jeunes filles légères, à tête folle, prennent souvent la mauvaise habitude de parier à tort et à travers ; cela est amusant, j'en conviens, mais elles donnent à penser aux hommes à qui elles s'adressent qu'elles désirent simplement recevoir un cadeau.

On m'a questionnée à propos des *philippines.* Ce sujet rentre un peu dans celui des paris. C'est un usage venu de l'Allemagne; le nom dérive de *Vielliebchen*, *bien-aimée ;* on en a fait *Philipchen*, et en français *Philippine.* C'est à cause de cette étymologie, qu'une jeune fille ne doit pas tirer des philippines avec des jeunes gens qui ne sont pas ses parents; ensuite, si elle perd, elle ne peut rien offrir. Dans ce cas, d'ailleurs, le jeune homme prend le devant et offre

un cadeau, quoiqu'il ait gagné, en persuadant à la jeune fille qu'elle se trompe et que c'est elle qui a gagné.

Un homme qui perd une philippine avec une femme offrira, s'il n'est pas très intime, un beau bouquet, un sac de bonbons, un éventail, une loge de théâtre. Il n'offrira un bijou que s'il est fiancé ou mari, ou parent âgé.

Un maître ou une maîtresse de maison offrira un dîner. Un objet d'art est toujours bien accueilli; mais comme il ne souffre pas de médiocrité, c'est très onéreux. Une jeune fille donne un porte-cigare, un crayon, un porte-plume, un couteau à papier, un cendrier, une boîte à allumettes, bref une bagatelle.

Cependant, elle doit éviter de donner à un jeune homme un objet fait de ses propres mains, ce qui aurait beaucoup plus de signification. Si, au contraire, il s'agit d'un oncle, d'un vieil ami ou d'une personne du sexe féminin, elle lui brodera une paire de pantoufles, une calotte grecque, un mouchoir, etc.





CHAPITRE X

LES CONVENANCES ÉPISTOLAIRES.

POUR l'étiquette en correspondance, la marge à laisser sur la feuille de papier, les formules à employer, je prie mes lectrices de se reporter au volume du « *Savoir-vivre dans toutes les circonstances de la vie.* » Je vais aujourd'hui compléter le chapitre qui traite de la correspondance, en parlant des délais qu'on ne peut dépasser, des sentiments qu'on doit exprimer et des convenances qu'on doit garder dans ses lettres.

Une jeune fille n'écrit *jamais* à un homme, même au nom de ses parents ; il est préférable qu'il n'existe pas de son écriture entre les mains d'un individu du sexe masculin qui n'est pas son parent, à moins qu'il ne soit très âgé.

Lorsqu'on se sépare pour voyager, c'est à la personne qui part d'écrire la première. Celle qui reste lui répond sans se mettre en trop grand

délai ; c'est donc la première qui écrit de nouveau encore, après un certain temps, selon le degré d'intimité ou l'urgence des communications à faire.

Avec des amis intimes, des supérieurs par leur âge ou leur position, on suit, pour la correspondance, les même règles que pour les visites, c'est-à-dire on écrit à peu près dans les mêmes délais qu'on ferait une visite si l'on habitait la même ville. De même, on écrit chaque fois qu'une visite serait obligatoire, et on proportionne la longueur de sa lettre, les détails qu'on y donne, à ce qui aurait lieu dans la visite qu'on ferait, à la conversation que l'on tiendrait.

Il serait tout à fait malséant de témoigner par lettre une intimité qui n'existerait pas en paroles.

Quoique je ne veuille pas entrer ici dans des détails de style, je dois dire qu'on commence toujours une lettre en répondant à celle qu'on a reçue, ou si l'on n'a pas à répondre à une lettre, par quelques mots sur la dernière entrevue ; on s'entretient de la personne à qui l'on écrit, on lui parle de ce qui peut l'intéresser; ensuite, on lui apprend ce que l'on fait soi-même, on lui donne

des détails sur ce qui nous entoure, et on termine en lui parlant d'elle de nouveau, en la questionnant sur ce qui la concerne, et en exprimant le désir de la revoir.

Cependant, dominé par l'idée de parler de soi le moins possible, il ne faut pas se laisser entraîner, ainsi que cela arrive à certaines personnes, à répéter textuellement ce que votre correspondant vous a écrit.

J'ai vu des lettres de gens parfaitement distingués conçues à peu près dans le ton suivant :

« Dans votre aimable dernière lettre, vous me communiquiez votre départ du château de*** où vous vous êtes, paraît-il, bien amusée. Vous y avez rencontré *tels* et *tels* plaisirs, et ce n'est pas sans regrets, dites-vous que vous les quittez, mais, sur les bords de la plage où vous allez, vous craignez de trouver une solitude trop grande, etc., etc. » Enfin une copie exacte de la lettre reçue !

Dans les lettres d'affaires, on répète généralement en deux lignes le contenu de la lettre reçue précédemment, mais dans les lettres particulières cela n'a pas de raison d'être et ne se fait pas.

Pour intéresser le correspondant, il faut dire son avis, discuter ce qu'il vous a écrit, comme on le ferait en conversation, puis lui raconter des choses qu'il ne sait pas et satisfaire sa curiosité et son amitié en lui parlant de nos propres affaires. « Votre lettre doit m'ouvrir votre âme et non votre bibliothèque, » a dit Mme de Sévigné.

En correspondance, il faut éviter les jeux d'esprit, les mots à double sens, et adoucir beaucoup ses expressions; l'écriture a un grand défaut, c'est de ne pouvoir transmettre le son de la voix et l'expression de la figure de la personne qui parle. Chacun sait combien *le ton fait la chanson*. On peut lire une phrase sur dix tons différents, et chaque fois elle aura un nouveau sens. Par exemple : Vous êtes charmante de me dire ça ! peut être l'expression d'un sincère enthousiasme, un compliment des plus flatteurs, mais cela peut vouloir dire aussi qu'on ne partage pas cette idée, que vous avez agi en étourdie, avec inconséquence, etc., etc.

Il faut donc *surveiller beaucoup ce qu'on écrit, et accueillir avec indulgence ce qu'on nous écrit.*

En outre les paroles, dit-on, sont comme les feuilles, le vent les emporte, mais les écrits, tout

en se composant de feuilles, dans le sens propre du mot, ne s'envolent pas. Une personne prudente n'écrira jamais contre qui que ce soit, elle évitera d'exprimer des sentiments trop positifs, et à la légère, qu'on pourrait lui opposer plus tard. Si l'on était sage, on se demanderait, avant d'envoyer une lettre, si on l'entendrait volontiers lire en public sans en rougir pour une cause quelconque. Trop écrire perd encore plus de gens que trop parler. Aussi les gens rusés écrivent-ils fort peu, tandis que ceux qui ont du cœur et de la franchise écrivent beaucoup, quitte à en supporter les conséquences les plus sérieuses.

Une femme ne doit pas entretenir de correspondance avec un homme qui n'est pas son mari ou son proche parent ascendant ou descendant (pas son égal en hiérarchie, comme un cousin).

Bien certainement mes lectrices vont se récrier, car j'en soupçonne beaucoup, fort spirituelles, ayant infiniment de plaisir à correspondre avec quelque grande intelligence masculine; être la Bettina d'un Goëthe est un rêve doucement caressé par les imaginations exaltées.

Il est évident que l'on peut toujours, et cela arrive même très fréquemment, franchir les usages et, forte de sa conscience, se contenter de l'acquit qu'on se donne à soi-même pour satisfaire une jouissance tout intellectuelle et parfaitement innocente; mais pour braver les lois parfois puériles imposées par le monde, il faut d'abord n'avoir de compte à rendre qu'à soi, c'est-à-dire n'avoir ni mari, ni enfants, ni famille, et ne pas craindre de se déclasser dans la société, position qui n'est pas acceptable en province et qui peut devenir pénible n'importe où.

N'écrivant pas ici pour les personnes qui veulent se conduire à leur guise, mais pour celles au contraire qui veulent apprendre à se conduire d'après le monde, je suis forcée d'affirmer ce que j'ai dit plus haut.

Un homme, au contraire, peut toujours écrire à une femme, et si les circonstances leur imposent une correspondance suivie, il doit écrire plus longuement, plus souvent et plus affectueusement qu'elle; autrement, celle-ci, devant toujours être un degré plus réservée, serait obligée à une froideur inouïe.

Un homme n'a jamais rien à craindre de se

montrer trop aimable et trop galant envers une femme, tant que, assurément, cette galanterie est contenue dans les bornes du respect.

Une veuve ou femme vivant seule est obligée d'entretenir des correspondances avec ses hommes d'affaires, ainsi que je l'explique dans le chapitre sur « LA FEMME SEULE ».

Un homme, et surtout un homme marié, à moins qu'il ne soit un proche parent, évitera d'écrire d'une manière suivie à une femme jeune ayant son mari, ou à une jeune fille. En tout cas, il n'en attendra pas de réponse.

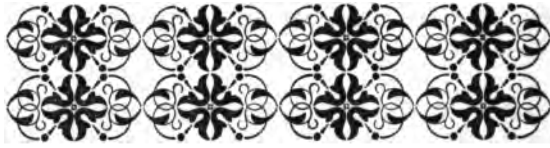
On n'a de correspondance suivie qu'avec des personnes avec lesquelles existe une certaine intimité. On se créerait une occupation assez fastidieuse et on s'imposerait une grande perte de temps s'il fallait échanger des lettres avec toutes nos relations, et un grand nombre d'entre elles seraient forcément de la plus grande banalité.

Tant que l'on n'est pas marié, les correspondances de pure et franche amitié et de camaraderie ont beaucoup de charme ; l'épanchement auquel on peut se laisser aller librement est un bonheur et même un besoin pour les jeunes cœurs et pour les imaginations fraîches auxquelles un aliment est nécessaire.

Mais lorsque nos sentiments et nos secrets ne nous appartiennent plus uniquement, lorsque, à mesure que nous avançons en âge, les soucis constants, les chagrins nombreux, les rares bonheurs, les luttes de la vie enfin nous ont assaillis et que nous n'oserions souvent pas, sans rougir, coucher sur le papier ce que nous aurions à raconter, ces correspondances ne nous offrent plus autant de charmes.

Il nous faut des occupations plus positives, plus actuelles pour ainsi dire ; il nous faut les émotions de l'imprévu quotidien, les satisfactions de l'ambition, les déceptions amères et momentanées, les plaisirs âpres et fugitifs de chaque minute ! La correspondance est pour les existences *mortes*, les exilés, les absents, les reclus ; ceux qui se mêlent au mouvement de la vie n'ont pas de temps à y perdre.





CHAPITRE XI.

LES INVITATIONS.

Evidemment, la politesse tient une grande place dans nos relations avec la société. Mais un grand nombre de personnes, quoique croyant avoir beaucoup d'usage, ont toujours peur d'être trop polies. C'est un grand tort ; il ne faut jamais craindre d'être en reste de politesse avec n'importe qui, car c'est une supériorité qu'on se donne et qu'on acquiert.

On entend dire fréquemment : « Je n'invite pas telle personne à mon dîner ou à ma réception, parce que je sais qu'elle ne peut pas accepter, qu'elle a un autre engagement, etc. » C'est une erreur. On doit faire son invitation, lors même qu'on sait d'avance qu'elle sera refusée ; car la politesse est faite, et la personne doit vous en avoir tout autant d'obligation que si elle avait pu en profiter.

Vous ignorez d'ailleurs s'il ne lui sera pas possible de satisfaire aux deux invitations, ou si elle ne pourra, ou ne préférera pas se dégager de l'autre. Il en est de même, lorsqu'on ne fait pas une invitation, sous le prétexte que la personne étant trop haut placée ne condescendrait pas a accepter, ou bien encore, parce qu'on la connaît, soit de trop frêle santé, soit dans une position triste, soit dans une position peu aisée; comme on est censé ignorer si la personne refuséra ou non, on doit *toujours* faire la politesse de l'invitation.

C'est une grave infraction aux usages de ne pas inviter, lorsqu'on donne une fête, les personnes avec lesquelles on a des relations suivies. Cet usage est soumis à quelques variations pour les dîners. Comme on ne peut réunir qu'un certain nombre de personnes à dîner, il va sans dire que nos amis les plus intimes ne se froisseront pas de ce qu'on donne un dîner sans eux. Ensuite, il est bien des personnes avec lesquelles le degré d'intimité ne comporte pas une invitation de ce genre.

Aux soirées, aux bals, aux matinées et autres réunions, on doit inviter toutes les personnes avec lesquelles on a des relations d'amitié ou du

monde. Rien n'est plus blessant que d'apprendre qu'une fête a eu lieu sans avoir été prié d'y assister.

Vous ne devez pas vous formaliser de ce qu'une personne refuse votre invitation, du moment qu'elle a fait la visite obligatoire. Il ne faut pas craindre de réitérer votre politesse.

Lorsqu'on fait une invitation, on l'adresse toujours au chef de la famille, ou au membre le le plus âgé. Il ne suffit pas, par exemple, d'engager une jeune fille à venir avec sa mère, et ce serait manquer aux lois de la bonne société que de la charger de transmettre cette invitation à ses parents. On doit se rendre personnellement auprès d'eux, et obtenir leur consentement avant d'en parler à la jeune fille ; s'il s'agissait même d'inviter la jeune fille seule, on devrait commencer par en parler aux parents.

Une invitation à dîner ou à une soirée, à moins que ce ne soit un impromptu, doit toujours être faite au moins cinq jours et, autant que possible, huit jours à l'avance.

C'est une question de tact d'insister dans une juste mesure ; il est certain que, souvent, ici l'amour-propre est en jeu. Je ne crois pas que l'insistance m'ait jamais décidée à accepter une inv i-

tation que des motifs quelconques m'obligeaient à refuser. Néanmoins, elle me faisait plaisir si elle était poussée dans de certaines limites, car elle me prouvait que l'on tenait à moi. C'est ainsi que les extrêmes sont aussi mauvais les uns que les autres. Autant il est peu poli de ne pas insister du tout, autant il est désagréable d'être tiraillé pour une chose à laquelle on ne peut ou on ne veut accéder.

C'est une grande science du monde de savoir bien assortir ses invitations. On peut avoir de bons amis dans toutes les castes, dans toutes les positions. C'est un des grands talents d'une maîtresse de maison de réunir les camps les plus opposés et de maintenir l'équilibre entre tous. Souvent l'embarras est grand et la perplexité terrible. Un peu de variété dans les convives ne nuit pas, et vient couper l'uniformité. Ensuite, les amis moins favorisés de la fortune se froisseraient de se voir exclus de la société de gens mieux posés qu'eux. On perdrait souvent des amitiés sincères, on les blesserait, et ce serait agir sans délicatesse.

Les invitations à dîner ou à une petite réunion peuvent se faire personnellement, dans le cas surtout où l'on devrait une visite à la per-

sonne que l'on invite. Lorsqu'on ne doit pas de visite, on écrit un billet d'invitation, qui provoque aussitôt une visite de la personne qui le reçoit, ou, au moins, une lettre.

Pour les bals et les nombreuses réunions, on fait souvent imprimer des cartes ou des lettres; dans ce cas, on en envoie à toutes les personnes que l'on invite, *lors même qu'il leur a été fait des invitations verbales;* il en est de même des lettres d'invitation pour les mariages, les enterrements, etc.

Une femme du monde, désirant être très polie, rendra les visites qu'elle doit, avant de lancer ses invitations à un bal, afin qu'on n'ait pas ce prétexte pour ne pas y venir.

Les invitations sont faites au nom du père et de la mère, les enfants n'y figurent pas, mais elles doivent mentionner les enfants des invités en âge d'assister à la fête.

Voici la formule, sauf variante :

« Monsieur et Madame *** prient Monsieur, Madame et Mlles *** de leur faire l'honneur de venir passer la soirée chez eux, le dimanche 28 décembre, — ou d'assister au bal qu'ils donneront, — ou de venir prendre le thé le mercredi 12 décembre, et les mercredis sui-

vants, — ou le premier mercredi de chaque quinzaine. » On ajoute selon la circonstance : « A 10 heures, on jouera la comédie, — on dansera au piano, — un tel conduira l'orchestre. — Le costume est de rigueur pour les bals costumés. » Suit l'adresse.

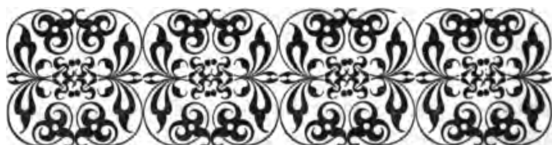
Pour les cartes d'invitation aux réceptions sans cérémonie, on se conforme à la formule suivante :

« Monsieur et Madame *** resteront chez eux le.....»

On ne porte pas ces invitations soi-même, on les envoie.

Il est plus poli de les faire porter que de les envoyer par la poste; dans ce dernier cas, il est plus poli de les envoyer cachetées que non cachetées, sous prétexte d'économiser sur l'affranchissement.





CHAPITRE XII

LES VISITES ET LES RÉCEPTIONS.

DANS le volume du « SAVOIR-VIVRE DANS TOUTES LES CIRCONSTANCES DE LA VIE » on trouve l'étiquette des visites pour toutes les occasions; ici nous allons nous occuper de détails plus minutieux qui n'ont pu trouver place dans ce livre.

*

On ne doit jamais laisser ses convives seuls au salon ou à table.

*

On ne rend jamais de visites le Vendredi-Saint, le jour des Morts, le mercredi des Cendres, pas plus que les dimanches, les jours de fête et même la veille des grandes fêtes religieuses, sauf à des amis très intimes.

*

Hommes ou femmes ne doivent jamais rendre

de visites en mise négligée. J'entends des visites qui ne rentrent pas dans la catégorie des visites d'affaires ou d'intimité, c'est-à-dire de celles que l'on peut se permettre de faire à toute heure et en toute toilette.

Lorsqu'on va chez une personne son jour de réception, on n'est pas excusable, serait-on avec elle sur le pied de la plus grande intimité, de s'y rendre autrement que mis aussi élégamment qu'on le peut.

*

Il en est autrement lorsqu'on va voir quelqu'un pour parler ou traiter d'affaires ; ce n'est pas alors une visite qu'on lui fait, on n'est pas tenu de s'y présenter aux heures de visites ; on se rend chez lui les jours et aux heures que son cabinet est ouvert ; se présenter à d'autres heures et d'autres jours ou à son domicile personnel, c'est commettre une indiscrétion.

*

Les maîtresses de maison mettent des gants lorsqu'elles reçoivent, soit dans le jour, soit le soir ; le soir, le maître de la maison en met aussi.

Le jour de réception, les maîtres de maison

sont tenus d'être *habillés*. Dans la journée, il est admis que monsieur soit absent, et que madame reçoive seule, mais pour un dîner ou pour les réceptions du soir il est de toute impossibilité qu'un des deux époux se récuse sous n'importe quel motif.

Les enfants, filles ou garçons présentés dans le monde ne peuvent non plus se dispenser, sous aucun prétexte, d'assister aux réceptions du soir.

Les maîtres de céans sont obligés d'être toujours sous les armes, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent se retirer pour prendre du repos ou s'adonner à une conversation intime ; ils doivent sans cesse être à examiner les besoins de leurs invités, se sacrifier pour tous, et non se consacrer à un seul ; l'impartialité est leur devoir.

On fera bien d'habituer de bonne heure les jeunes filles et les jeunes gens à cette impartialité ; ils sont généralement trop portés à suivre le penchant de leur cœur.

— Mon enfant, entendais-je un jour une mère, femme du monde, souffler à sa fille, âgée de dix-huit ans, qu'elle initiait à ses devoirs mondains, que faisais-tu dans ce coin, avec ton

amie Céline, lorsque je suis allée te chercher?

— Nous causions, mère; voilà deux longues années que nous ne nous étions point vues... depuis notre sortie de pension! et j'avais grand plaisir à causer avec elle; j'eusse cru, même, lui témoigner de l'indifférence en ne restant pas auprès d'elle.

— Je sais tout cela, et je te comprends; mais, pour faire plaisir à Céline et à toi-même, tu ne regardais pas à mécontenter une dizaine de jeunes filles qui restaient à s'ennuyer pendant ce temps... Songe qu'elles avaient le droit de croire que tu ne les avais pas invitées pour te regarder causer avec Céline...

Nous nous devons à nos convives, nous ne nous appartenons plus, nous leur appartenons et notre maison aussi. Nous les engageons à venir pour s'amuser et non pour leur faire supporter des vexations, des humiliations, ou nos caprices.

Une maison où l'on ne sait pas pratiquer la science de recevoir est bientôt désertée, et porte la réputation qu'on s'y ennuie.

Il faut donc, si l'on veut mériter les éloges et passer pour savoir recevoir, se multiplier pour amuser également tout le monde et ne

négliger qui que ce soit, sans distinction de position ni d'âge.

Mais on doit se garder des exagérations. De même que les danseuses laides sont très satisfaites qu'on leur envoie deux ou trois danseurs dans la soirée et seraient fort surprises d'en avoir davantage, chacun, suivant sa position sur l'échelle sociale, s'estime heureux de recevoir les attentions dues au degré au-dessus de lui, et ne s'attend pas aux mêmes témoignages que ceux qui sont au haut de l'échelle. C'est une affaire de tact de savoir répartir à chacun ce qui lui revient; ce serait en manquer envers la grande dame que de rendre à sa dame de compagnie les mêmes devoirs qu'à elle; on risquerait de mécontenter les deux, car la subalterne pourrait le prendre pour une ironie.

Les jeunes gens et les jeunes filles sont sujets à ces exagérations. Leur bon cœur les porte de préférence envers les amis les moins favorisés. Certes, ils obéissent à un élan noble et généreux, mais dans le monde, et surtout chez soi, envers ses invités, il faut éviter de blesser qui que ce soit par des attentions exagérées pour d'autres; libre à soi, lorsqu'on n'est plus retenu par les devoirs de l'hospitalité et qu'on peut le

faire sans frustrer personne, de se laisser aller au penchant de son cœur.

Hélas! ce n'est pas la seule circonstance où le monde nous oblige à refouler nos bons sentiments!

*
* *

Un jour de réception, la conversation doit rester générale. Ici encore, nous devons contenir notre cœur et nos goûts, et nous ennuyer dans des généralités, souvent dans des banalités, plutôt que nous laisser aller à une douce causerie avec une bonne et sincère amie; l'*indifférent* est là, qui nous tient de son crampon, et le jour que nous recevons nous lui appartenons.

On est porté à confondre facilement la dissimulation et l'hypocrisie avec l'usage du monde. Celui-ci nous met, il est vrai, un masque sur le visage, mais ce masque n'est que celui de la politesse, de la courtoisie, on pourrait même dire celui de la charité; il ne faut pas trop s'en plaindre.

L'hypocrisie en société consiste à faire bonne mine à une personne présente, puis à aller la dénigrer et nous plaindre d'elle lorsqu'elle est absente.

Mais nous avons grand désir de sortir, pour voler à un plaisir qui nous attend, lorsqu'une visite survient ; le véritable savoir-vivre exige que rien sur notre physionomie ne trahisse notre désappointement. Nous devons, sans qu'on puisse le soupçonner, faire le sacrifice du plaisir que nous avions en perspective en faveur de celui que nous serions tentés d'appeler un importun. Que les égoïstes n'essaient pas d'insinuer que ce n'est là que du mensonge ; chez eux, c'est possible, parce qu'ils dénaturent les meilleurs sentiments, mais la base de cet usage est un sentiment de charité. Celui qui arrive si importunément s'est dérangé pour venir nous voir, il a renoncé à un autre emploi de son temps, il s'est promis le plaisir de causer avec nous, il a pris la peine de venir dans ce dessein, il a peut-être à nous communiquer quelque nouvelle ou une demande à nous adresser, ce sera une déception pour lui de falloir y renoncer, et c'est de la bonté de notre part de renoncer nous-même, pour lui épargner cette déception, aux projets qui nous étaient agréables. Plus cela nous coûte, plus nous aurons du mérite à le faire. Si nous détestons trop l'individu pour lui faire ce petit sacrifice, ne l'admet-

tons pas dans nos relations, nous ne manquerons ainsi à aucun devoir.

J'ai connu un homme qui était arrivé à un tel degré de perfection à cet égard qu'on peut le regarder comme un modèle en ce genre. D'un caractère franc, d'un cœur excellent, très énergique, il avait surtout le talent de ganter de velours sa main de fer, de sorte qu'on ne la sentît pas! Toujours disposé à complaire aux plus petits désirs des femmes de sa société, sacrifiant *sans le paraître*, c'est-à-dire en paraissant agir pour sa propre jouissance, ses volontés aux leurs (il n'est question ici, bien entendu, que des rapports du monde), il s'oubliait entièrement, il s'annihilait pour les autres. Il cédait les meilleures places au théâtre ou n'importe où, avec une grâce et un empressement tellement naturels, qu'on était porté à croire que c'était pour son propre plaisir qu'il agissait. Il ne se plaignait jamais, était toujours content, toujours satisfait, soit qu'on l'entraînât à une promenade monotone par la poussière et la chaleur, soit qu'on le laissât geler dans un salon sans feu où la cheminée fumait. Il ne murmurait jamais et renonçait à son bien-être, à ses plaisirs, pour la satisfaction de son entourage.

*

Sortir son jour de réception, c'est commettre la plus grande impolitesse envers ses visiteurs ; je ne saurais trop le répéter, il faut savoir vaincre ses chagrins, ses indispositions et surtout ses caprices, savoir renoncer à ses plaisirs, ce jour-là, où l'on ne s'appartient pas. Il n'est permis de faire exception que pour un décès ou une très grave maladie survenue dans la famille, auquel cas il sera encore plus inconvenant de recevoir.

Si un aussi triste événement arrive le jour d'un bal ou d'un dîner, on fait aussitôt prévenir les invités, afin de leur épargner un dérangement. Il est très impoli de les laisser venir pour trouver porte close. Pour un jour de réception ordinaire de l'après-midi, on fait simplement refuser sa porte, et on charge un domestique d'en expliquer le motif.

*

Une jeune fille peut suppléer sa mère indisposée, son jour de réception, si elle est assistée d'un chaperon, c'est-à-dire d'une institutrice, d'une parente ou amie âgée. Néanmoins, les visiteuses et principalement les visiteurs ne pro-

longeront pas leur visite. Après quelques banalités, ils se retireront.

*

Choisir, pour rendre visite à des personnes qui ont leur jour de réception, un jour autre que celui-là, c'est faire preuve d'une grande indiscrétion. Mais un jeune homme, surtout dans une maison où il y a des jeunes filles, s'abstiendra avec grand soin de manquer à cet usage.

*

Les femmes ne *rendant* des visites qu'en échange d'autres qu'on leur a faites sont guidées, pour l'intervalle à mettre entre chaque visite, par celui qu'y a mis la personne qu'elles doivent visiter.

En supposant qu'à la suite d'une invitation ou d'une présentation vous ayez été amenée à faire la première visite, vous mettez à faire la seconde le même intervalle qu'on a mis à vous rendre la vôtre.

Cependant il peut y avoir des exceptions, soit dans des motifs sérieux donnés pour expliquer le retard de la visite, soit dans le désir que vous pouvez avoir de vous lier avec la personne. Mais si l'on met les mêmes délais à vous rendre la

seconde visite, il faut vous le tenir pour dit, et les observer dans les vôtres.

Par réciprocité, si vous mettez un long délai à rendre votre visite, vous témoignerez peu d'empressement d'entrer en relation.

Dans les relations du monde, non dans celles de l'intimité, on ne fait jamais à une personne deux visites pour une qu'on a reçue, sauf le cas d'une invitation à un dîner ou à un bal.

*

Les hommes auxquels il n'est pas rendu de visites n'ont de guide que leur tact ; ils se mesurent sur la façon dont ils sont accueillis et aussi sur leur bon plaisir ; cependant, celui-ci doit être modéré selon les circonstances, sous peine de risquer un affront ou d'être ridicule.

Un jeune homme qui fréquenterait trop assidûment une maison où se trouvent des jeunes filles, qui s'y rendrait toutes les semaines, qui y séjournerait longuement même le jour de réception, passerait bientôt pour faire la cour à l'une d'elles ; il résulterait de cette assiduité, ou qu'il serait accueilli favorablement et contracterait par là même une sorte d'engagement tacite, auquel il ne pourrait manquer sans forfaire aux

sentiments d'un honnête homme, ou bien se verrait éconduit, ou encore, dans quelques familles inconséquentes, bafoué.

Un jeune homme ne doit donc fréquenter assidûment une maison où il y a des jeunes filles que lorsqu'il a des intentions sérieuses, et, dans ce cas, en faire part au plus tôt aux parents.

Dans le cas contraire, une visite tous les mois est suffisante; cependant, si l'on reçoit beaucoup dans la maison, et qu'il soit invité à des bals et des soirées, il est obligé d'y aller plus souvent.

Ses visites ne doivent jamais être longues; un quart d'heure à vingt minutes est une durée moyenne.

*

Laquelle de deux personnes présentées dans une maison tierce doit faire, la première, visite à l'autre?

On n'est pas tenu de faire de visite pour une simple présentation (voir sur ce sujet le chapitre *Du Savoir-vivre au salon et au bal,* dans l'ouvrage intitulé « LE SAVOIR-VIVRE EN TOUTES LES CIRCONSTANCES DE LA VIE »). Celle-ci autorise seulement à se saluer et tout au plus à s'adresser

la parole lorsqu'on se rencontre, soit dans un lieu public soit dans un salon. Très souvent, les présentations réunissent des personnes peu désireuses d'entrer en relation. Très souvent aussi le contraire arrive ; dans ce cas, on s'invite réciproquement, et c'est la première qui est invitée par l'autre qui doit rendre la première visite. Il va sans dire que si les positions ne sont pas égales, on doit attendre que la personne supérieure formule, la première, l'invitation. Si l'on désire se lier, on doit rendre avec empressement une visite dans la semaine qui suit, ou le prochain jour de réception. En invitant à venir vous voir, on ajoute : « Je reçois tel jour. » Lorsqu'on laisse ou fait remettre sa carte chez une personne avec laquelle on est nouvellement en relation, ou lorsqu'on reprend son jour de réception, on écrit sur la carte, sous le nom : « reste chez elle le... » Si l'on mettait *reçoit*, ce serait plus cérémonieux et indiquerait une réception plus exceptionnelle.

Un jeune homme présenté à un personnage important avec lequel il désire établir des relations, même lorsqu'il sait qu'elles resteront très cérémonieuses, remettra dès le lendemain sa carte chez ce personnage, mais ne s'y pré-

sentera en visiteur que lorsqu'il y aura été invité. Il se comportera de même envers une femme ou une famille avec laquelle il désirera se lier.

Cette famille est tenue, dès lors, de l'inscrire sur sa liste d'invitations de bals, à moins de décliner toute relation avec lui. A un homme qui n'aurait pas remis sa carte, on n'adresse pas d'invitations. Mais il ne fera pas de visites avant d'y avoir été engagé.

S'il reçoit une invitation de bal, il fera les visites obligatoires dans ce cas; mais il ne fera de nouvelles visites que s'il y est engagé et s'il se trouve reçu cordialement.

Il ne doit pas s'attendre, cependant, à de chaudes et pressantes invitations, comme on en fait à une femme; car les hommes sont tellement fats qu'une mère de famille est obligée à beaucoup de prudence. De là provient une certaine raideur dans les relations; souvent l'homme n'ose s'avancer de crainte d'être indiscret, et à la femme il est interdit d'être même polie.

Lorsqu'une personne vous a obligé ou rendu un service, lors même que vous la connaissez à peine, vous lui devez une visite, ou tout au moins vous devez déposer votre carte chez elle.

La visite est plus polie que la carte, et est indispensable si vous désirez entrer en relations ou être obligé de nouveau. Cette personne n'est pas tenue de répondre à ces avances.

Si elle vous oblige une seconde fois, vous lui devez une seconde visite, lors même qu'elle ne vous a pas rendu la première, et ainsi de suite.

Ne pas faire de visites de remercîments, c'est être ingrat et ne pas désirer qu'on s'intéresse à vous. Ne pas remettre de carte est impoli et c'est manquer aux usages.

Lorsqu'on fait une visite, et qu'on ne trouve pas la personne que l'on va visiter, on laisse sa carte, et la visite compte comme si elle était faite; c'est le contraire si on ne laisse pas de carte. L'étiquette ne permet pas de faire une seconde visite, après avoir trouvé la personne absente (sauf dans l'intimité, bien entendu), mais plutôt dans le cas signalé plus haut. Ce serait de l'importunité.

Toute personnne appartenant à la bonne compagnie porte des gants pour sortir.

On n'ôte pas ses gants lorsqu'on fait une visite, ou si on les retire pour un motif quelconque, on les remet aussitôt.

Chez soi, porter des gants est une recherche, un soin qui peut frôler l'affectation; cependant, lorsqu'on reçoit, il est indispensable d'en porter si c'est le soir, et très adopté si c'est le jour.

Lorsqu'on dîne en ville, on ne retire ses gants que lorsqu'on est assis à table, avant de déplier sa serviette; on les met dans sa poche. Quelques personnes (je n'ai vu faire cela qu'aux tables d'hôte) les mettent dans un verre ; c'est absolument contraire aux usages.

On ne doit pas remettre ses gants lorsqu'on a fini de manger le dessert, parce qu'on aurait l'air de presser la maîtresse de maison de donner le signal de se lever. Mais on les met aussitôt rentré au salon.

Une jeune fille, engagée à faire de la musique, ne retire ses gants que lorsqu'elle est assise au piano. Elle peut les déposer sur l'instrument. Elle les remet lorsqu'elle est de retour à sa place.

On n'ôte pas ses gants pour chanter.

On reste ganté pour prendre le thé ou pour souper. De même pour les déjeuners froids, les lunchs, repas où l'on se met à table en chapeau.

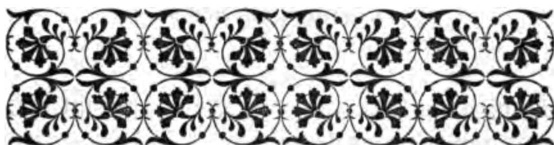
Sous aucun prétexte, on ne dansera déganté,

même d'un main, qu'on appartienne au sexe féminin ou masculin.

Ce dernier a beaucoup plus de latitude que le nôtre; il peut très souvent déganter la main gauche, mais seulement en visite ou pour fumer, jamais pour danser.

Il est tout à fait passé de mode, pour les femmes, de tenir leur mouchoir à la main. Les hommes le placent dans la pochette de la veste ou de la redingote, sur la poitrine, de façon qu'il dépasse légèrement. En habit noir, cela n'a pas lieu. Depuis quelque temps les hommes mettent leurs gants dans l'ouverture boutonnée de leur redingote. Quelques femmes excentriques les imitent.





CHAPITRE XIII

DIFFÉRENTES MANIÈRES DE SALUER.

J'ENTENDAIS, un jour, une femme qui avait beaucoup de motifs pour se croire un personnage, dire qu'elle avait le talent de rendre *exactement* le même salut qu'on lui faisait; c'est-à-dire si on lui faisait une inclination de tête, elle rendait une inclination; si c'était une révérence, c'était une révérence qu'on avait d'elle.

Il y a quelque chose de vrai dans cette pensée, mais elle a besoin d'être modifiée ; il est de la dignité de ne pas saluer humblement ou amicalement quiconque prend un air hautain, froid ou dédaigneux, et on doit, sous ce rapport, modeler son salut sur celui qui vous est fait ; mais il ne faut pas *copier* le salut en lui-même, et parce qu'une personne sera vulgaire ou ignorera les usages, faire comme elle ; on lui

donnera une leçon, au contraire, en restant, *soi*, plus noble et plus distingué.

La manière de saluer dénote la distinction ou la vulgarité, plus que les sentiments ; la façon de toucher la main est souvent le baromètre du cœur. Quoique ce soit une affectation de la part des personnes qui veulent faire partie du grand monde d'effleurer à peine la main tendue, il y a là une si grande froideur, une indifférence ou un dédain si glacial, que, pour ma part, je préfère ne pas toucher la main que de la toucher ainsi, ou plutôt qu'on me la touche ainsi.

Lorsqu'on est assez familier pour se toucher la main, c'est qu'on éprouve suffisamment d'amitié l'un pour l'autre pour le faire avec cordialité. Du moins, il devrait en être ainsi, et si cela n'est pas au fond, comme nous désirons, en tous cas, en avoir l'apparence, faisons-le donc.

Une jeune fille ou une jeune femme ne doit pas presser la main d'un jeune homme; et celui-ci, s'il a du discernement et du tact, ne pressera non plus la main d'une jeune fille; ceci concerne les relations purement mondaines. Dans l'intimité, il n'y a rien de meilleur qu'une poignée de main, un vrai *shakehands* cordial, vigoureux,

bien senti, qui est souvent plus éloquent que les paroles; mais il y a encore mieux que les shakehands anglais, ce sont, après une séparation, les deux mains tendues de l'ami qui viennent presser les vôtres, les enfermer dans les siennes, les emprisonner, comme de crainte qu'elles ne s'envolent encore!

Les femmes donnent la main, les hommes la tendent. Prière de méditer sur la différence des expressions; au figuré, cela signifie que le sexe féminin accorde, tandis que le sexe masculin sollicite; au propre, cela indique que les femmes offrent le dos de la main (suite de l'usage du baisemain), les hommes la présentent renversée, la paume en l'air.

C'est l'homme qui tend le premier la main à la femme, parce qu'il est généralement le plus âgé; car en somme, comme c'est un acte de familiarité, une marque d'amitié, le plus jeune de deux individus en présence attend que le plus âgé ou le plus élevé en position la lui donne; pris comme une avance, c'est aussi à l'homme à la faire.

Un jeune homme de vingt ans prendra la main que lui offrira une douairière. Celle-ci n'attendra pas que des jeunes gens lui tendent la

main, ils n'oseraient pas. Mais entre femmes et hommes du même âge il y a, je le répète, le motif de l'avance, de la sollicitation, qui est interdit à la femme. Un inférieur en âge ou en position, un subalterne même, peut parfois solliciter une poignée de main, dans le cas d'un pardon, d'un adieu; mais il le fera avec respect. Ce n'est pas à l'inférieur qu'il appartient de serrer affectueusement et de garder la main de son supérieur.

Dans une simple pression de main, il y a, on le voit, bien du savoir-vivre, mais ici, plus qu'ailleurs, on le suit de sentiment. Selon que l'on est pénétré de respect, d'affection, de hauteur, de dédain, malgré soi la poignée de main s'en ressent.

Les hommes ne se courbent pas pour saluer dans la rue; ils ne s'inclinent que lorsqu'ils n'ont pas de chapeau et plutôt en signe d'adhésion, de remercîment ou de respect, et seulement devant des femmes ou de très hauts dignitaires.

Cette inclination, pour le sexe masculin, prend un nom de raillerie : *la courbette*. C'est la révérence des hommes en habit noir; on ne la fait pas en uniforme!

Dans la rue, ils lèvent le chapeau de la main

droite et tendent la main gauche ; s'ils n'ont pas à tendre la main, ils font demi-tour devant la personne qu'ils saluent, rapprochent les talons et redressent le buste; c'est, sauf la main portée au front, le salut classique, le salut militaire et discipliné, le salut de cour, mais non la *courbette*. La différence est très grande. Dans l'un on se redresse, dans l'autre on se courbe !

Pour les femmes, la révérence est passée de mode dans les relations ordinaires du monde ; elle est cependant conservée dans les cas suivants, par la bonne société, celle qui sait garder les traditions et ne se laisse pas envahir par la vulgarité : à la cour devant les grands dignitaires, à l'église devant l'autel, au bal dans les figures des lanciers, et en quittant le cavalier après une danse ou à dîner. En résumé, la révérence est restée le salut de gala ; mais ce n'est plus une révérence courte, guindée, sautillante, friponne, c'est la grande révérence du menuet.

Le signe de tête est le type de la vulgarité ; une personne distinguée ne le fait même pas vis-à-vis de sa subordonnée ; l'inclination du corps en avant est roturière et peu gracieuse. La mode des poufs ou des jupons collants lui est également hostile. Le salut le plus gracieux pour une

femme ou une jeune fille, assise ou debout, et qu'il est facile de modifier suivant le degré cordial qu'on veut lui donner, est de présenter le buste en avant, en effaçant les épaules et redressant la tête.

On l'accompagne généralement, lorsqu'on est debout, d'un mouvement des jambes que l'on apprend aux cours de danse, en même temps que de la génuflexion indispensable à une révérence bien faite.

Le salut de la main est très gracieux, mais très familier. On ne le fera jamais à une personne de sexe différent, à moins d'être parent au premier degré.





CHAPITRE XIV.

NOS HOTES.

Ce mot a un double sens; on appelle *hôte* aussi bien l'amphitryon que la personne reçue. Je le prendrai ici dans ses deux sens.

Dans l'une et l'autre acception, il ne s'applique qu'à la personne chez laquelle on séjourne ou à la personne qui séjourne plusieurs jours chez vous, et non à celle qui se contente de faire ou de recevoir une simple visite.

Un dîner, une soirée, sont tout autre chose que coucher sous le même toit ; dans un séjour de quarante-huit heures, on apprend à mieux connaître les caractères de ses amis que par des années de fréquentations ordinaires. On leur découvre des qualités et des défauts qu'on n'aurait jamais soupçonnés, et ce sont ces derniers

qu'on aperçoit et qu'on saisit plus facilement et plus tôt.

C'est que le ton de bonne compagnie, une humeur douce et agréable, une bonne tenue, sont faciles à garder une heure, lorsqu'ils ne sont qu'apparents ; ils ne résistent pas une journée aux petites contrariétés quotidiennes qu'il est impossible d'éviter dans la vie.

Évidemment, ce sont ceux qui reçoivent qui ont le rôle le plus facile : ils sont chez eux, ils conservent leurs habitudes ; c'est pourquoi on ne doit accepter de demeurer chez autrui que lorsqu'on est bien sûr de son propre caractère.

Quoique ce soit le devoir de l'hôte de prévenir les désirs de ses visiteurs, de s'informer de leurs habitudes, il ne peut, s'il a plusieurs invités, satisfaire tout le monde ; il serait même excessivement impoli de changer d'habitude pour un nouvel arrivant, lorsqu'il y a des invités antérieurs à lui.

Une telle condescendance serait blessante pour les premiers arrivés, et ne pourrait être excusée que par le grand âge ou les infirmités bien connues de l'arrivant.

Je suppose des châtelains, des propriétaires,

invitant leurs amis à passer chez eux le temps des chasses et des vendanges. Il est reçu de faire des invitations par *fournées*, selon le nombre d'amis qu'on peut recevoir en même temps.

Dans ce cas, l'amphitryon adresse une lettre d'invitation, dans laquelle il fixe la date de l'arrivée et le laps de temps à rester, par la formule suivante :

« M. et Mme *** présentent leurs compliments à M. et Mme *** et ont l'honneur de les inviter à venir passer, au château de ***, une huitaine de jours (ou une quinzaine de jours, ou davantage selon le temps qu'ils ont fixé), à partir du ... » ; ou : « à assister aux chasses qui auront lieu au château de ***, du... au... » ; ou encore : « à leur faire la faveur d'assister aux fêtes qu'ils donneront au château de *** ou à (suit le nom de la terre ou du pays) le ... ; on arrivera le ... » On ajoute, suivant le cas et la formule choisie : « on dansera, ou on chassera, ou on jouera la comédie. » Ces indications sont nécessaire pour prévenir les invités du genre de bagage dont ils ont à se munir.

Il n'est pas de bon goût de fixer la date du départ de ses invités ; mais, comme on l'a laissé adroitement comprendre, par un accord tacite,

les invités ont grand soin de ne pas la dépasser, lors même qu'on leur ferait la politesse d'insister pour la prolongation de leur séjour, puisque d'autres invités doivent venir les remplacer ; mais on doit aussi éviter de partir plus tôt, pour ne pas laisser des vides et ne pas paraître avoir hâte de s'en aller, car il peut être aussi impoli de s'en aller trop tôt que de rester trop longtemps.

Lorsqu'on reçoit plusieurs amis ensemble, on doit éviter de modifier et de varier les habitudes établies. Dans toute assemblée ou réunion excédant le nombre de trois individus, il faut une règle, afin que personne ne soit sacrifié ni lésé.

Il appartient naturellement à l'amphitryon de s'informer et de s'arranger pour que chacun ait ses aises et ses habitudes comme chez lui ; pour cela, il fera servir à celui-ci son déjeuner dans sa chambre avant le déjeuner commun ; pour celui-là, il donnera ordre de réserver un déjeuner tardif ; il partagera les plaisirs avec équité, de façon à satisfaire les plus exigeants.

Il saura ménager des heures de repos pour les faibles, des passe-temps pour ceux qui aiment à rester au logis, et prodiguer des excursions

aux infatigables. Il ne permettra pas de trop longues veillées à cause des personnes âgées, mais il pourra, par des distractions, leur faire paraître courtes les heures que les jeunes aiment à passer à s'amuser et non au lit.

C'est aux invités de s'efforcer de déranger le moins possible les habitudes de leurs hôtes, et surtout de ne pas contrecarrer les autres invités. Aussi ne doit-on accepter de semblables invitations que lorsqu'on se connaît d'un tempérament à ne pas être exigeant et à pouvoir être satisfait de tout.

Dans le volume du « SAVOIR-VIVRE EN TOUTES LES CIRCONSTANCES DE LA VIE », aux chapitres du *Savoir-vivre à la campagne et à propos de chasse*, j'ai donné les principaux renseignements sur ces sujets; je ne fais que les compléter ici, d'après maintes questions qui me sont parvenues à cet égard.

En résumé, lorsqu'on est chez autrui, il faut se conformer le plus possible aux usages de la maison, lors même qu'ils ne nous plairaient pas du tout; s'appliquer à gêner le moins possible; éviter d'être indiscret, soit en étant constamment à la charge de ses hôtes, soit en s'immisçant dans leurs affaires, soit en dérangeant tout chez

eux. On doit faire en sorte de ne pas les ennuyer, savoir s'isoler au moment où l'on serait importun, rester dans sa chambre quelques heures par jour sous divers prétextes, ou aller faire des promenades au loin, seul, enfin s'occuper un peu soi-même. Ces quelques heures de liberté sont aussi agréables pour le convive que pour l'amphitryon, et celui-ci ne doit pas s'y opposer.

C'est généralement dans la matinée, pendant que les maîtres de maison ont leurs devoirs à remplir, qu'on prend ces licences.

Dans l'après-midi, en toilette soignée, hôtes et amphitryon doivent se mettre réciproquement à la disposition les uns des autres, ainsi que pour le dîner et la soirée.

Il m'a été demandé lesquels, des invités ou des invitants, devaient, le soir, proposer les premiers de se retirer. Évidemment, ce sont les convives, mais selon les habitudes qu'ils connaissent à leurs hôtes; à moins d'un cas de santé exceptionnel, il ne faut pas en parler trop tôt; on risquerait de déranger toute la société, d'arrêter, soit l'élan d'une sauterie, soit l'intérêt d'une partie, car une fois le signal de se retirer donné par quelqu'un, il est rare qu'il ne soit

pas suivi. Si l'on est absolument forcé, pour un cas grave, de se retirer plus tôt que les autres, on le fera sans bruit, de façon que personne ne s'en aperçoive.

Il faut se rendre utile le plus possible sans importunité et sans indiscrétion; saisir toutes les occasions d'être agréable et ne jamais rien entraver.

On doit aussi se conformer aux opinions de ses amphitryons, éviter de les blesser et de les scandaliser en aucune façon. La vie commune est faite de concessions. Dans ces cas, il faut être un peu mouton de Panurge, suivre le courant, et ne pas chercher à se singulariser en ne faisant pas comme les autres, ce qui donne toujours un air prétentieux, car on paraît se croire supérieur et capable de faire mieux.

Ainsi, on ira à la messe si c'est l'habitude d'y aller, lors même qu'on ne serait pas pieux ; si c'est le contraire qui a lieu, on remplit ses devoirs religieux sans ostentation, sans étalage. Il faut aussi s'abstenir de déployer des opinions politiques contraires à celles de ses amphitryons, lesquelles naturellement dominent dans leur société.

Ce serait méconnaître l'hospitalité qu'on nous donne que d'obliger nos hôtes, qui, précisément devraient le supporter, parce que ce sont eux qui nous reçoivent, à entendre chez eux blâmer ce qu'ils aiment et dénigrer ce qu'ils révèrent.

Il m'a été aussi demandé quelle politesse on devait faire, après avoir quitté une maison où l'on a fait un séjour de plusieurs jours ou semaines, la visite dite de digestion, en usage après les dîners, à faire dans la huitaine n'étant pas possible.

Aussitôt qu'on est de retour chez soi, ou arrivé dans l'endroit où l'on doit demeurer quelques jours, on écrit à ses hôtes de la veille pour les remercier de leur bon accueil ; puis, aussitôt qu'on les sait de retour dans la ville, on dépose sa carte chez eux. Plus généralement, on est très intime avec les personnes chez lesquelles on séjourne à la campagne, ce qui fait qu'on ne s'astreint guère à cette dernière étiquette. Après la première lettre, un échange de correspondance a eu lieu, et mutuellement on a hâte de se revoir.

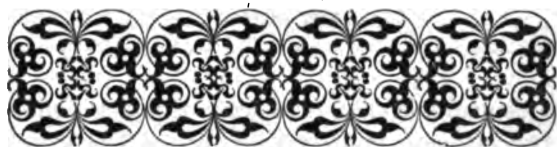
Une invitation de séjour à la campagne compense plusieurs invitations à dîner reçues et

acceptées à la ville, mais seulement à la condition que cette invitation sera acceptée et acceptable. J'ai vu parfois des provinciaux profiter de leur éloignement de Paris pour, après avoir été très bien reçus, se rejeter sur les plus chaudes invitations à aller dans leur campagne, où ils étaient parfaitement sûrs qu'on n'irait jamais et où l'on n'aurait jamais envie d'aller.

Il est gracieux de porter un souvenir aux personnes chez lesquelles on va faire un séjour. Une seule invitation à dîner ne compenserait pas même vingt quatre heures de séjour. En acceptant de loger chez des amis, on contracte une très grande obligation.

Les amphitryons doivent épargner à leurs hôtes les moindres dépenses. Ils sont leurs hôtes à tous égards; ainsi, si la visite se prolonge, leur linge doit être blanchi sans qu'ils s'en occupent; on doit néanmoins s'efforcer de porter suffisamment de linge pour ne pas avoir besoin d'avoir recours à cette complaisance; et ainsi de mille petits détails qui ne se présentent pas à mon esprit, en cet instant.





CHAPITRE XV.

LA MUSIQUE EN SOCIÉTÉ.

La musique est, la plupart du temps, un talent de société ; il faut l'aimer à un degré bien élevé pour qu'il soit agréable d'en faire dans la solitude, et ce n'est guère que lorsque nous savons parfaitement déchiffrer que nous pouvons y trouver un plaisir réel. Les natures impressionnables aiment la musique pour elle-même, mais rarement, en en faisant, on réussit à éprouver les mêmes émotions qu'en l'écoutant.

La musique n'est donc pas un talent égoïste ; si ce n'est pas dans l'espoir d'être applaudi et pour en tirer vanité qu'on l'acquiert, c'est, dans tous les cas, pour procurer du plaisir à qui vous écoutera.

Le musicien doit se préoccuper avant tout de plaire à son auditoire. Je dirai plus, c'est une

nécessité, autrement il passerait à l'état de bourreau, car il mettrait à la torture ceux qu'il forcerait à l'écouter.

Un musicien intelligent, pas égoïste, songeant, à part toute idée de vanité, quoique celle-ci puisse s'y mêler quelquefois, à faire plaisir plutôt qu'à s'en faire à lui-même, commence par étudier ses auditeurs avant de décider ce qu'il jouera. Aux gens qui aiment la musique sans la connaître, il faut faire entendre des choses gaies mais faciles à comprendre : des airs d'opéras connus, les ouvertures, les valses entraînantes des maîtres en ce genre, font plaisir à tout le monde. Les morceaux de longue haleine de musique sérieuse et classique, méritant une attention soutenue, une connaissance approfondie de l'art pour être appréciés, ne doivent être joués que devant un public d'élite et peu nombreux.

Il est nécessaire, aussi, non seulement pour avoir du succès, mais encore pour faire plaisir et ne pas ennuyer, de faire attention à ce qui vient d'être joué auparavant. Dans les programmes de concert, l'ordre de la marche est soigneusement observé : après un morceau de chant, vient un morceau de piano ; après un air

mélancolique un peu long, vient un air de danse gai et court. Deux genres semblables se nuiraient, et ne pourraient que fatiguer ceux qui les écouteraient.

Pour faire de la musique dans le monde, il faut, premièrement, jouer par cœur; ceci est essentiel, d'abord parce qu'on joue toujours mieux, ensuite parce qu'il est ridicule de porter avec soi sa musique, ce qui a un air trop apprêté; puis on est exposé à tous les ennuis d'une page mal tournée, volant à terre, etc. Il est bon d'avoir sous les doigts deux ou trois morceaux de divers genres, afin de pouvoir les substituer au besoin, selon que les auditeurs sont plus ou moins bien disposés et pour ne pas être exposé à répéter des motifs qui auraient été déjà joués.

Il est difficile de s'imaginer combien toutes ces petites choses, puériles en apparence, contribuent à faire apprécier plus ou moins le talent d'un exécutant et, avouons-le, quelquefois même avec très peu d'équité.

Après une symphonie d'Haydn ou un menuet de Beethoven ou de Mozart, tout paraîtra creux et vide, excepté une œuvre franchement distincte, telle qu'une valse, ou un grand air d'opéra chanté. Mais après du Rameau jouer du Scarlatti,

c'est vouloir lutter, entrer en comparaison, et s'exposer à être écrasé ou à écraser, ce qui est peu gracieux; si l'on veut être aimé et bien accueilli dans le monde, il faut savoir faire valoir les autres, sans se nuire à soi-même.

Lorsqu'on vient d'entendre un long morceau, un morceau court sera le bienvenu, et l'on s'apercevra moins que le premier a duré trop longtemps.

Une des conditions capitales pour jouer dans le monde, est de ne point s'arrêter si l'on fait une faute. Il faut savoir passer outre, sauter un trait, une reprise, au besoin, mais aller toujours. Surtout dans la musique d'ensemble, à tout prix il faut éviter de rester court. De même qu'un mauvais partner au whist est détesté, un mauvais accompagnateur est détestable. Si l'on n'est pas de force, il est préférable de se récuser absolument.

Se faire prier est aussi un des grands défauts des jeunes musiciens. Il faut dire oui ou non tout de suite et ne point après se laisser entraîner à changer. En petit comité, il est gracieux, même en n'étant pas très fort, de payer son écot. Dans une société où se trouvent des artistes, il faut absolument se récuser, à moins qu'on ne soit

tout à fait capable d'entrer en lice avec eux.

Si l'on chante, et qu'on ne puisse s'accompagner soi-même, il est prudent d'éviter de se laisser accompagner par une personne dont on ne connaît pas le talent et la manière de jouer.

La peur prive souvent une personne d'une grande partie de ses moyens, lorsqu'elle joue en société. Le meilleur moyen d'obvier à ce désagrément est d'habituer, dès leur plus tendre jeunesse, les enfants à jouer devant le monde.

On ne croit pas généralement à ce qu'on nomme *la peur* dans un musicien, et on met ses insuccès sur le compte de l'incapacité. Il y a plusieurs sortes de peur : celle qui provient de la crainte de mal jouer, elle se guérit facilement en étudiant préalablement avec soin ce qu'on doit jouer en public; celle qui provient de la timidité réelle et qui se guérit par l'habitude; enfin, une autre que j'ai éprouvée moi-même bien souvent et qui est celle dont on a le plus de peine à se défaire, c'est une sorte d'état nerveux provenant de ce qu'on craint d'ennuyer, et portant à presser le mouvement, afin d'en finir plus vite. Je me suis vue, après avoir joué la première page d'un morceau, sauter sur les quatre autres, et frapper de suite l'accord final ; cela, parce que,

suivant une habitude peu bienséante, mais trop en usage dans bien des salons, l'auditoire, pas très musicien probablement, s'était remis à chuchoter. C'était évidemment de ma faute ; je n'avais pas su le captiver ; je n'en ressentais aucun dépit, aucune blessure à mon amour-propre ; je me disais tout simplement : « J'ennuie ces gens-là, je m'ennuie moi-même, finissons-en. »

Cette peur-là ne se guérit qu'en petit comité, où l'on vous écoute avec sympathie, où l'on se sait compris, aimé, où l'on peut se laisser aller à ses impressions, sans crainte d'ennuyer, en un mot, où l'on ne s'ennuie pas soi-même.

Disons maintenant quelques mots de l'auditoire. Celui-ci a tout pouvoir sur l'artiste ; il peut le galvaniser, l'abattre, le démoraliser, lui donner du talent à volonté. Dans un salon comme dans une salle de concert, pour un artiste de profession aussi bien que pour un amateur, les gens de cœur et bien élevés écouteront silencieusement, ou, au moins, paraîtront écouter avec attention. Les conversations, les chuchotements, pendant qu'on fait de la musique, sont du plus mauvais goût. Cette bonne tenue dépend beaucoup de la maîtresse de maison. Si la majorité de ses invités n'aiment

pas la musique, ou ne sont pas musiciens, elle renoncera à l'organiser plutôt que d'exposer ses exécutants à ne pas être écoutés et ses hôtes à être ennuyés. Ce serait autant de mécontents des deux côtés qu'elle ferait.

Mais, amateur ou artiste chantant ou jouant dans son salon, c'est à elle aussi qu'il appartient de rappeler doucement à l'ordre les assistants qui s'oublieraient. Un chut! discret, un doigt sur les lèvres, de sa part, et bientôt tout rentre dans le silence voulu. Il serait impardonnable que ce fût elle qui troublât ce silence et cette attention.

Nous connaissons tous l'anecdote que l'on raconte de Beethowen, à ce sujet. Un jour qu'il jouait devant une noble assemblée allemande, chez son excellent ami et protecteur le comte Z***, quelqu'un se mit à chuchoter; aussitôt il quitte le piano, en lançant un gros mot, et sort du salon. La société allemande, si altière et si susceptible, se froissa horriblement de manières aussi grossières, et le comte Z*** ne revit plus Beethowen.

Pour moi, je préfère la manière pleine de tact dont Liszt donna une leçon à son noble auditoire dans une circonstance semblable.

Un jour que Liszt jouait devant la cour d'Autriche, il s'aperçut, pendant qu'il exécutait un morceau de sa composition, que l'empereur, penché vers un personnage de son entourage, causait à voix basse, sans prêter à l'artiste et à son œuvre l'attention voulue.

Brusquement, Liszt s'arrête. Grand émoi. L'empereur étonné interrompt sa conversation, interroge du regard. Un chambellan s'approche de l'artiste :

— Qu'y a-t-il, Monsieur Liszt? Qu'avez-vous?

— C'est bien simple, répond l'artiste en haussant la voix de façon à être entendu de toute l'assemblée. L'empereur parle... tout le monde alors ne doit-il pas se taire ?

On doit toujours applaudir la personne qui vient de jouer, bien se garder de relever les fautes qu'elle peut avoir faites, ou lui indiquer une autre manière d'interpréter ce qu'elle vient de jouer, celle par exemple qu'on aurait entendue d'un grand artiste.

Généralement, les personnes les moins fortes doivent jouer les premières; leur talent risquerait de paraître trop pâle après un plus grand.

Je recommande beaucoup à mes jeunes lec-

trices de choisir des morceaux courts et excessivement jolis, rien de médiocre, de trop bruyant, et plutôt gais que mélancoliques.

Je ne veux pas omettre de leur recommander aussi de ne pas faire les mijaurées lorsqu'il s'agit de faire danser, et de se proposer de bon cœur. Qu'elles soient certaines que le plaisir qu'elles procureront aux autres rejaillira sur elles en affection, en gratitude et en admiration.

Une maîtresse de maison ne doit faire elle-même que très exceptionnellement de la musique chez elle, lorsqu'elle a du monde, et seulement si elle a un talent très remarquable et que ses invités l'en prient avec beaucoup d'instance ; sauf encore le cas où ce serait pour faire briller le talent d'une de ses amies en l'accompagnant, ou pour faire danser ; et doit-elle le faire de façon à ne manquer en rien à ses devoirs de maîtresse de maison, c'est-à-dire choisir, de préférence, la fin de la soirée, alors qu'elle a reçu tous ses invités, parlé à chacun, présidé au service, etc.

Ces renseignements ne concernent pas la fille de la maîtresse de maison, qui, ayant moins de devoirs que sa mère, ouvrira la séance musicale.

Elle se mettra au piano sans prétention et sans attendre qu'on la presse ; c'est un encouragement qu'elle donne aux autres.

Il va sans dire qu'elle ne se dérangera pas pour saluer les personnes qui entrent, et que celles-ci attendront qu'elle ait fini de jouer pour aller la saluer.

D'ailleurs, règle générale, les personnes bien élevées n'entrent jamais dans un salon pendant l'exécution d'un morceau de musique, elles attendent qu'il soit terminé ; c'est à elles qu'il appartient de dire au domestique de ne pas ouvrir la porte pour les annoncer. Cependant, lorsqu'on a invité chez soi de grands artistes pour y faire de la musique, on peut donner au domestique la consigne de n'introduire personne pendant l'exécution d'un morceau. Les maîtres de maison ne doivent point faire commencer la musique trop tôt, afin de laisser aux invités le temps d'arriver, et d'éviter aux personnes qui veulent bien se faire entendre le désagrément de ne pas avoir un auditoire assez nombreux et d'être dérangées par le bruit d'entrées insolites.

L'ordre dans lequel on doit inviter les amateurs ou artistes à jouer exige beaucoup de dé-

licatesse et de tact, car les premières et les dernières personnes qui jouent, étant les moins écoutées, doivent être celles qui ont le moins de talent, et sont toujours un peu sacrifiées. Ensuite, il ne faut pas écraser un talent faible entre deux grands talents. Lorsqu'une maîtresse de maison a à sa disposition non seulement des pianistes, mais de belles voix et des instrumentistes, c'est une grande chance pour elle ; en alternant un morceau de chaque sorte, elle peut varier et faire valoir tout son monde ; mais lorsqu'il n'y a que des pianistes, alors elle doit s'informer préalablement des morceaux que chacun se propose de jouer, afin, au moins, de varier les genres : un morceau classique, un morceau moderne, un morceau d'opéra, un morceau de danse, etc., de façon que deux valses ou deux sonates ne se suivent pas. S'il ne lui est pas possible d'obtenir ces informations, elle y supplée par la connaissance qu'elle doit avoir du genre préféré par chacun des exécutants.





CHAPITRE XVI.

LA CONVERSATION.

La conversation demande moins d'esprit et beaucoup plus de tact, de cœur et de bon sens qu'on ne se l'imagine. Ce ne sont pas les reparties seules, les saillies qui en font le charme, ni qui la rendent intéressante et agréable. Il y a certaines règles auxquelles il faut se conformer et qui suppléent à l'esprit, et même sont indispensables.

Il est excessivement impoli d'interrompre son interlocuteur ; il faut attendre qu'il ait fini de parler, pour prendre la parole à son tour. Si l'on est entraîné, cependant, à couper la parole, ce qu'on ne fera, d'ailleurs, dans aucun cas à une personne âgée ou supérieure, il ne faut pas manquer de s'excuser en disant : « Pardonnez-moi », ou « Permettez-moi de vous interrompre ». L'interruption doit être courte, et,

aussitôt qu'elle est terminée, on doit laisser reprendre à son interlocuteur, le ramener même à l'endroit de la conversation où il a été interrompu.

Mais si c'est une science de ne pas interrompre, s'il faut pour la posséder savoir contenir la vivacité de ses impressions, supporter l'ennui d'un récit monotone, subir des dissertations contraires à nos opinions, c'en est une tout autre, et aussi nécessaire, que de comprendre les interruptions; lorsque votre interlocuteur vous interrompt, il faut tâcher d'en saisir tout de suite le pourquoi, car une interruption a toujours un motif. Souvent, c'est parce que votre prolixité sur un point agace votre auditeur, et il essaie, en vous coupant la parole, de vous détourner de ce récit. Il faut donc ne pas persister à reprendre ce récit et à le recommencer à l'endroit laissé, ainsi que le font bien des personnes, qui veulent à toute force qu'on écoute tout au long ce qu'elles ont à raconter. D'autres fois, une maîtresse de maison vous interrompt parce que vous vous lancez sur un terrain pouvant devenir pénible ou blessant pour quelqu'un de la société. Il faut saisir l'intention au vol et ne pas insister.

Aussi malhonnête que soit une interruption, il est peu poli d'y résister, et c'est montrer qu'on manque d'éducation autant que l'interrupteur ; mieux vaut céder et conserver la supériorité que donnent les bonnes manières.

Dans une conversation de salon, il faut éviter de parler d'autrui, en mal surtout, et savoir faire tomber la conversation sur un sujet sympathique à son interlocuteur ; ce sujet est la plupart du temps un sujet le concernant. Cependant, si, rivalisant de politesse, chacun des causeurs ne voulait parler que de l'autre, il pourrait en résulter un silence ou un assaut de fadeurs. Je crois donc qu'il serait plus juste de dire qu'on doit chercher à s'amuser et à s'intéresser réciproquement.

On questionnera peu, on racontera, mais on écoutera encore davantage. L'ironie doit être soigneusement écartée, et la plaisanterie ne doit jamais s'attacher à une personne quelconque. La raillerie, aussi fine, aussi spirituelle, aussi légère qu'elle soit, a toujours un côté blessant. Elle attaque un travers sur lequel un conseil sérieux et sincère, inspiré par l'affection, sera mieux reçu qu'une moquerie ; celle-ci aura un résultat plus efficace peut-être, mais il restera

toujours un levain d'amertume contre la personne qui vous aura corrigé, ouvert les yeux par un acte peu charitable. Si la plaisanterie ne blesse pas directement, c'est-à-dire avec intention, comme une flèche lancée en l'air et qui va retomber si loin que celui qui l'a lancée ne l'aperçoit plus, elle n'en blesse pas moins toujours quelqu'un, et souvent celui-là même qu'on ne voudrait atteindre en aucune manière. Chacun connaît son côté faible, et est d'autant plus froissé qu'on l'a moins visé.

Chose étonnante ! Ceux-là mêmes qui, par leurs hautes facultés, semblent devoir le moins s'attacher aux petitesses humaines, et tous en général, supporteront plus facilement une attaque à leurs qualités intellectuelles qu'à leur physique.

Il faut donc se prémunir contre la mauvaise habitude de railler et de faire de l'esprit à tort et à travers. On peut plaisanter spirituellement et faire de bons mots sur des choses tout à fait innocentes, mais ne s'attaquer *jamais*, je dis *jamais*, dans toute l'acception du mot, à des ridicules physiques, et surtout à des difformités. Cela dénote plus qu'une mauvaise éducation, cela dénote un mauvais cœur, et qui plus est,

un esprit vide, faux, obligé de s'attacher à toutes les branches pour se ranimer.

La conversation n'étant ni un discours, ni un sermon, ni un feuilleton, ni une cote de bourse, il ne faut s'y lancer dans aucune longue dissertation en quelque matière que ce soit, pas plus que dans un récit.

Lorsqu'on est à une tribune ou à une chaire, on a le droit de se faire écouter, car les gens qui ne veulent pas vous entendre sont libres de s'en aller. Dans un salon, il n'en est pas ainsi, vous vous imposez forcément à vos auditeurs, et vous devez vous défendre sévèrement d'en abuser. Ceci concerne particulièrement les hommes qui se laissent entraîner facilement à pérorer et à discuter comme s'ils étaient à la Chambre ou à la barre, au lieu d'être dans un salon et devant des femmes. C'est pourquoi ces dernières *causent* généralement mieux que le sexe masculin. Elles effleurent tous les sujets sans les approfondir, souvent les caractérisent et les apprécient à leur juste valeur avec un mot bien *senti* et dit à propos. Il est vrai aussi que la femme bien mieux que l'homme sait lancer un trait mordant, *piquer* sa rivale ou son ennemie jusqu'au cœur, et même la tuer sans large blessure, comme

l'épingle qui, enfoncée d'une certaine façon, donne la mort sans laisser de trace.

La parole, qui, dans la conversation surtout, autorise l'intimité, la confiance, la légèreté, est l'arme la plus dangerense qui soit donnée à l'être humain, arme offensive et défensive ; elle a ceci de particulier et de propre, qu'elle est à deux tranchants, et que souvent celui qui s'en sert s'en blesse lui-même ; souvent aussi, lame trop finement aiguisée, elle s'enfonce plus profondément qu'on ne le voudrait et de façon qu'il n'est plus possible de la retirer.

« On pardonne plus facilement un coup d'épée qu'un coup de langue ; et il vaut mieux recevoir le premier que le second : l'un ne blesse que votre corps, l'autre meurtrit votre cœur ; l'un ne touche que vous, l'autre s'adresse à ceux qui vous entourent, et tandis que celui-là se cicatrise et disparaît, celui-ci laisse des traces ineffaçable dans les esprits. »

Mais n'oublions pas les règles techniques en cédant à l'entraînement de faire de la théorie.

Sans avoir la prétention de signaler tous les écueils de la conversation, en voici quelques-uns qui se présentent, en ce moment, à ma

pensée; ils se produisent fréquemment et sont bons à éviter :

Le ton d'une conversation ne doit être ni criard, ni réduit au chuchotement. Ces deux extrêmes sont aussi vulgaires l'un que l'autre. Le chuchotement est excessivement impoli devant des tiers. *Sous aucun prétexte* on ne doit s'y laisser aller. C'est un des premiers principes de la bonne éducation.

Une voix haute et criarde est très vulgaire, déplaisante à entendre ; elle coupe et empêche les autres conversations qui se tiennent dans le même salon, ou, si l'on est dans un endroit public, elle met les gens qui nous entourent dans la confidence de ce que nous disons. Et, cependant, on se laisse entraîner souvent dans ce travers sans s'en douter. On parle d'un sujet qui excite, on oublie où l'on est, peu à peu on s'anime, le verbe devient haut, et tout le monde, excepté vous, y fait attention. La plupart du temps, il arrive un fait étrange : l'interlocuteur, espérant vous faire apercevoir de votre inadvertance, baisse la voix autant que possible, mais, comme un fait exprès, plus il parle bas, plus vous criez, par le même phénomène qu'une personne sourde croit que vous ne l'entendez

pas. Un autre abus involontaire de notre imagination dans ce genre nous porte aussi à élever la voix en parlant aux étrangers qui ne comprennent pas bien notre langue, comme si nous les croyions sourds. Ce fait se présente très souvent et prête à rire. Quoiqu'il ne blesse en rien les lois de la société, il est préférable de l'éviter.

Il ne faut jamais, surtout lorsqu'il s'agit d'un fait concernant votre interlocuteur, chercher à dépasser un récit qu'il vient de faire.

Bien des personnes d'un esprit même fort distingué ont cette habitude de mauvais goût. Leur dites-vous, par exemple : « Je viens de m'acheter une robe de telle ou telle façon, » aussitôt elles ripostent, en supposant, ce qui n'arrive pas toujours, qu'elles aient encore assez de tact pour ne pas se citer elles-mêmes : « Une de mes amies vient d'en faire faire une ainsi. » Suit alors le récit d'une toilette beaucoup plus riche que la vôtre, qui se trouve absolument rejetée dans l'ombre. Racontez-vous que votre enfant en est déjà à un point de son instruction que vous désignez, on vous cite une grande illustration qui, plus jeune, était beaucoup plus avancée. Quoique ces comparaisons peu délicates paraissent inspirées par le désir d'abaisser

votre amour-propre, elles ne sont souvent que le résultat de manque de tact, d'étourderie, et manie de faire parade des connaissances qu'on a, de *jacasser* à tort et à travers.

On doit éviter de dire à une femme ou à un homme qui n'a pas encore soixante-dix ans, cette phrase terrible qui est un compliment à deux tranchants : « Toujours le même, vous ne changez pas! » Ce qui implique clairement qu'il est à un âge où l'on *doit* vieillir, à moins d'un heureux phénomène.

Un cas assez embarrassant, qui se présente fréquemment, est celui où votre interlocuteur vous raconte une histoire qu'il vous a déjà racontée quelquefois, même plusieurs fois. Principalement s'il est âgé ou si on lui doit du respect à cause de son sexe, de sa position, etc., et même entre égaux, la politesse exige qu'on écoute le récit avec la même apparence d'intérêt que si on l'entendait pour la première fois. Si l'on agit ainsi envers les étrangers, on doit supporter encore avec plus de dévouement et de silence ce petit ridicule de la part des parents.

Mais si nous devons le supporter de notre prochain, nous devons nous appliquer de toutes

nos forces à éviter de tomber nous-même dans ce manque de mémoire ou plutôt d'attention. Il vaut mieux ne pas raconter du tout que de raconter deux fois la même chose à la même personne.

Si le petit ridicule que je viens de citer est réservé d'ordinaire aux personnes âgées, celui-ci est le partage des gens d'un âge mûr : il consiste à présenter un bon mot, une repartie, un calembour comme sien, à s'approprier une aventure, tandis qu'on l'a recueilli dans un journal facétieux. Il y a des hommes (les femmes ont trop de tact pour donner dans ce travers !) qui ont, sous se rapport, un aplomb étonnant.

Ici encore la politesse exige que nous fassions semblant de croire à l'esprit qu'ils désirent nous imposer. On se fait un cruel ennemi en laissant voir à un *blagueur* qu'on n'est pas sa dupe. Il ne le pardonne jamais !

Des deux derniers cas que je viens de citer il faut conclure qu'une interruption et un démenti doivent être bannis de la conversation entre gens de bonne société. Rien n'est plus impoli que de donner un démenti pour une chose peu importante, ou qui ne vous concerne pas. Les

personnes manquant d'éducation tombent seules dans ce travers, et l'on doit corriger soigneusement les enfants à ce sujet. Peu importe qu'une chose se soit passée tel jour ou tel autre, à telle heure ou à telle autre, et que le fait soit raconté d'une façon qui nous semble erronée; nous ignorons s'il n'entre pas dans les idées de la personne qui raconte de le présenter ainsi; aussi, à moins que nous ne soyons décidés à devenir son adversaire ou que, pour rendre justice, nous n'hésitions pas à le devenir, nous devons nous taire. C'est d'ailleurs de la déférence et de la politesse.

Les jeunes gens ne doivent pas soutenir leurs opinions, ni même des faits positifs devant des personnes plus âgées ou auxquelles ils doivent du respect, lors même qu'ils sont parfaitement sûrs d'avoir raison. Ils céderont et laisseront plutôt croire qu'ils ont tort que de persévérer à prouver qu'ils ont raison. On leur saura gré de leur condescendance.

En conversation, il faut éviter les sujets à discussion, c'est-à-dire céder, se taire sans affectation, détourner la conversation peu à peu, lorsqu'on s'aperçoit n'être pas de l'avis de son interlocuteur. Il est des sujets, tels que la politique

et la religion, sur lesquels on parvient rarement à se convaincre mutuellement. Ces sortes de discussions n'aboutissent souvent qu'à faire naître entre les meilleurs amis les plus profondes dissensions. Dans la conversation, comme dans tous les rapports sociaux, il faut beaucoup de *tolérance*, d'indulgence, de concessions, afin qu'elle soit agréable et non une charge.

Un homme ne doit jamais dire devant une femme qui a moins de soixante ans ou qui a une fille à marier, qu'une autre femme ou jeune fille est très jolie, habillée avec goût, etc. ; de même une femme qui vante un homme à un autre homme est toujours désagréable à ce dernier. On doit laisser supposer à la personne qui est devant vous qu'elle est la plus parfaite que vous connaissiez. On ne parle jamais des succès d'un artiste devant un autre artiste, etc. Tout cela est du tact et du cœur.

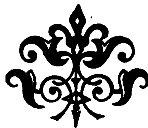
Est-il plus poli d'appeler *Madame* ou *Mademoiselle* une personne dont on ne connaît pas la position sociale?

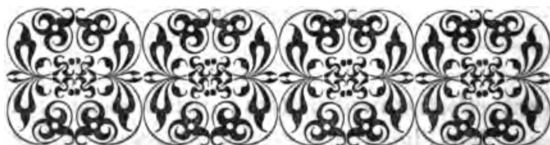
Il semble que la dénomination de *Mademoiselle* soit plus flatteuse, émettant l'idée que la femme à qui on la donne paraît jeune, et il est possible que quelques coquettes sur le retour s'en trou-

vent effectivement flattées ; mais l'usage veut que, dans l'ignorance, on dise *Madame;* ce titre est plus respectueux et n'a rien d'offensant. Si je voulais faire preuve d'érudition, je pourrais citer à l'appui les usages de cour et les traditions.

Il y a des gens qui, par étourderie, maladresse, appellent *Madame* ou *Mademoiselle* à tort et à travers les femmes qu'ils connaissent. Ces inadvertances sont blessantes.

Lorsqu'une très jeune personne est avec une dame âgée, si on ne la connaît pas, on peut l'appeler *Mademoiselle,* ce sera la rajeunir ; avec un monsieur âgé, on l'appellera *Madame,* car il pourrait arriver qu'elle fût sa femme, et ce serait une grande humiliation pour lui de voir qu'on a pu le prendre pour le père de sa femme. On doit appeler *Madame* une femme seule, aussi jeune qu'elle paraisse, autant, je le répète, qu'on ne connaisse pas la personne à qui l'on s'adresse.





CHAPITRE XVII

LES COMPLIMENTS.

Ce sujet touche de bien près à la conversation, et aurait pu trouver place dans le même chapitre, mais je préfère l'en séparer afin de le signaler davantage à l'attention.

Celles de mes lectrices qui ont lu le chapitre sur la *Soi-disant franchise* faisant partie du volume « LA SCIENCE DE LA VIE » savent qu'il y a une franchise affectée servant simplement à couvrir d'un voile transparent la jalousie et la méchanceté, et que la flatterie n'est que de l'adulation et de la bassesse. Ce n'est ni de la franchise ni de la flatterie que je veux les entretenir aujourd'hui, mais de ces compliments qu'il est d'usage de se faire entre gens du monde, pour entretenir de bonnes relations sociales, et qui forment la menue monnaie de la conversa-

tion ; ce n'en est pas la monnaie d'or, mais c'en est bien la monnaie blanche!

La manie de débiter des compliments à tout bout de champ, sans mesure et sans à-propos, est insupportable, tandis qu'un compliment dit à point touche souvent et fait plaisir toujours. Il faut bien se figurer que notre prochain nous ressemble sous le côté de l'égoïsme ; supposons même que, pour faire plaisir à notre amour-propre, il nous dépasse dans ce travers! Jugeons donc, en prenant ce point de départ, du plaisir que de dures vérités doivent lui procurer!

Citons un fait qui se présente fréquemment. On s'habille, en général, avec autant d'élégance qu'on le peut, on se coiffe comme on croit qu'il sied le mieux à sa figure, ou comme les cheveux que l'on possède naturellement ou de par le coiffeur, vous le permettent. Eh bien, croyez-vous qu'il soit agréable, lorsqu'on arrive à se persuader avoir réussi, à force d'efforts, à un résultat satisfaisant, qu'une amie vienne vous dire : « Vous avez tort de ne pas vous coiffer plus bas, ça vous siérait mieux. A votre place, j'arrangerais mes nattes de cette façon, mes boucles de cette autre. »

Ou bien, lorsque vous dites, toute fière et heureuse de votre adresse :

« Voyez ! n'est-il pas gentil mon costume ? » quêtant ainsi une adhésion, un compliment, c'est évident, mais un compliment qui ne nuira en rien à la bouche qui le prononcera, pas plus qu'à vous, et que l'on vous réponde :

« Pourquoi donc n'avez-vous pas choisi telle étoffe ? elle est bien plus de mode ; et telle forme, bien plus nouvelle ! ce volant n'est pas posé tout à fait droit ! »

La plupart du temps, on dit ces choses sans penser à rien, avec insouciance, légèreté, *égoïsme*, en ne songeant qu'à soi, qu'à ce qu'on ferait, et dans la conviction intime que l'idée qu'on a *soi-même* étant bien meilleure que celles des autres, ceux-ci feraient mieux de s'y conformer. D'autres fois, c'est par méchanceté, afin de jeter une pierre dans le bonheur de son prochain ; on pense qu'une approbation, qu'un mot flatteur lui causerait trop de joie, trop de plaisir.

Lorsqu'il s'agit d'une chose importante, pouvant sérieusement nuire à nos amis, c'est presque un devoir pour nous de leur donner un bon conseil, de les avertir charitablement de leur

erreur ; une jeune fille, une jeune femme pourra-t-elle se formaliser qu'on cherche à l'embellir aux yeux de son fiancé ou de son mari, qu'on lui facilite l'emploi de tel ou tel objet? Mais, dans les cas ordinaires, pourquoi refuser une bonne parole, pourquoi ne pas faire plaisir lorsque cela nous coûte si peu et ne fait du tort à personne? *La critique est facile,* etc. Nous devons éviter soigneusement la critique, de peur que l'on ne nous critique aussi. Et ce ne sont pas ceux qui prétendent l'aimer et la bien supporter qu'elle irrite le moins.

Je connais une femme qui est adorée de toutes ses amies parce qu'elle les trouve toujours bien coiffées, bien habillées, jolies et bien portantes! Elle a toujours à leur dire un mot gracieux et approprié à la circonstance.

Si parfois, les nerfs un peu irrités de ce qu'on suit un procédé tout opposé à son égard, qu'on ne la trouve jamais bien, qu'on la blâme sans cesse, qu'on a toujours un *bon conseil* à lui donner, elle se laisse entraîner à imiter les autres, elle voit aussitôt combien elle froisse de susceptibilités et d'amour-propre, et elle s'arrête sur ce vilain chemin. « Surtout pas de zèle! » a dit Talleyrand.

Les compliments demandent, je le répète, un certain tact. Une personne aimable, bonne, indulgente, sachant se mettre à la portée des gens qu'elle fréquente, sait trouver tout de suite avec justesse et discernement l'objet sur lequel tomberont ses éloges.

Je sais que bon nombre des personnes qui liront ceci vont s'écrier que je fais le panégyrique de la flatterie, que pour eux ils ne peuvent mentir à leur pensée, etc. Premièrement, on peut toujours se taire ; ensuite essayez de dire à ces mêmes personnes, pendant cinq minutes, ce que vous pensez d'elles, et vous verrez comme elles crieront à la fausseté, à l'envie, à la haine, et se révolteront contre vous ! D'ailleurs, ce que l'on pense les uns des autres, est-ce bien la vérité ? Non ; car nous jugeons chacun avec nos goûts, notre âge, nos habitudes.

Il faut éviter de tomber plusieurs fois dans les mêmes compliments. Ainsi, il y a des personnes qui agissent tellement par routine qu'elles vous demanderont dix fois dans la même visite, avec le même intérêt apparent des nouvelles de votre santé ou l'âge de vos enfants. On ne leur sait donc plus aucun gré de leur politesse,

quoique, pour ne pas manquer autant qu'eux aux règles du bon ton, on réponde chaque fois à leur demande avec la même patience.

Il y a des gens tellement maladroits qu'ils font des compliments gauches, outrés, mal placés, choquant plus qu'une sottise. Les compliments demandent à être légers pour ne pas tomber dans la flatterie; et quand il n'y a pas sujet à en faire sans qu'ils ne paraissent et ne soient de l'adulation, il faut se taire tout simplement; de cette façon, on ne blesse personne et on ne parle pas contre sa conviction.

Les *compliments* proprement dits sont les salutations et les félicitations entre égaux. C'est un terme moyen entre la déférence et le respect, entre la protection et la bienveillance. Ce sont des témoignages de sympathie et de cordialité.





CHAPITRE XVIII

LA DISCRÉTION ET LES CONSEILS.

DANS la science de vivre dans le monde et avec le monde, le tact est de toute nécessité, car le tact et la délicatesse des sentiments peuvent seuls décider en bien des circonstances. Ainsi, on ne saurait trop éviter de faire des questions, ai-je dit dans le chapitre sur la *Conversation*. C'est très très vrai, et cependant il est des cas où le silence devient de l'indifférence. Le moyen de savoir si l'on doit questionner ou non est de se demander auparavant si cette question sera ou non agréable à l'interlocuteur, si elle pourra l'embarrasser, le mettre dans le cas de mentir. Lorsqu'on penche pour l'affirmative, il vaut mieux ne pas faire la question.

Quelque ami vous a entretenu d'un beau projet dont la réussite flattera son amour-propre,

et qu'il se vante de mener à bonne fin; mais vous apprenez d'autre part que son attente a été trompée; il serait dès lors malséant de le forcer à vous l'apprendre, de lui rappeler sa contrariété par une question inopportune, s'il ne juge pas à propos de vous en faire part. Au contraire, s'il s'empresse de vous conter sa déconvenue, alors vous pouvez le questionner sur les motifs qui l'ont amenée, vous y intéresser vivement et profiter de sa confiance en vous pour le réconforter, et l'encourager, par ce moyen, à vous la témoigner une autre fois.

Malheureusement, il en est rarement ainsi dans le monde, et c'est ce qui en rend la fréquentation si difficile aux personnes qui ne sont pas heureuses, qui sont bonnes, confiantes et sensibles. Les questions portent toujours sur ce qu'on nous croit désireux de céler, sur ce qu'on pense nous être désagréable de faire connaître. La curiosité, et non l'intérêt, en est le mobile; on aime à nous placer sur la sellette, à être témoin de notre gêne, de notre confusion. On se réjouit de notre humiliation. Dans d'autres cas, on veut savoir, pour pouvoir ensuite raconter, se moquer et bavarder sur un sujet nouveau.

Dans la conversation, il y a encore un autre genre d'indiscrétion dont beaucoup de personnes se rendent coupables par légèreté ou inconséquence, ce qui fait qu'on les déteste et qu'on est obligé devant elles à une circonspection inouïe. Leur dites-vous très indifféremment, par exemple, que vous avez rencontré M. B. à tel endroit, ou que Mme D. fait ceci et cela, la pre mière chose, lorsqu'ils rencontrent M. B. ou Mme D., est de lui dire que vous l'avez vu à tel endroit ou qu'elle a fait ceci ou cela ; d'un rien ils font une chose désagréable. Je me souviens avoir dit sans y penser devant une de ces personnes : « Je viens de voir Mme B. sur les boulevards ; elle avait bien chaud ;... je l'ai trouvée changée ; » puis je parlai d'autre chose. Précisément Mme B. arrive un peu après ; la personne indiscrète lui saute au cou.

— Ah ! pauvre chère amie ! pauvre chère amie ! nous parlions de vous !

— Quoi donc ? répond celle-ci, que disiez-vous donc ?

— Rien, oh rien ! pauvre chère amie !

— Pourquoi pauvre ?

— Mais, madame vous a vue sur les boulevards ; vous aviez bien chaud, mais ce n'est rien,

ne vous inquiétez pas ! regardez-moi en face... Eh bien, non, là ! vraiment ! vous n'êtes pas malade ! Que me disait donc madame, que vous étiez changée ! Quelques jours de repos, et tout ira au mieux !

Franchement, ma position n'était pas agréable ; il serait facile à mes lectrices aussi bien qu'à moi de citer mille cas de ce genre. C'est intolérable et il faut bien nous méfier de cette habitude. Nous devons prendre pour règle de conduite de ne jamais répéter un mot qui nous a été dit, même le plus insignifiant ; ne jamais nous avancer pour les autres, ni dire ce qu'ils doivent faire, ce qu'ils projettent, ce qu'ils ont fait ou dit. Parlons de nous-mêmes, divulguons nos secrets, cela nous regarde et n'engage que nous. En parlant des autres, nous nous donnons une responsabilité dont nous ne pouvons mesurer l'étendue. C'est parler des autres, non seulement en disant leurs affaires, mais en faisant comprendre qu'ils ont parlé d'un tiers ; c'est ce qu'on appelle les rapports et les commérages, et ces personnes si indiscrètes se montrent très froissées lorsqu'elles s'aperçoivent qu'on ne leur parle pas avec épanchement et confiance ; qu'on ne les tient pas au courant des lettres qu'on re-

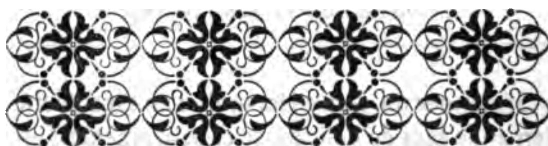
çoit, des conversations confidentielles que l'on a, des jugements que l'on porte, etc.!

Donner des conseils est aussi un genre d'indiscrétion des plus désagréables; et les personnes qui ont l'usage du monde s'en abstiennent avec grand soin.

On ne doit donner des conseils que lorsqu'on en est sollicité : encore doit-on le faire avec la plus grande circonspection et la plus grande prudence; et cela pour plusieurs motifs : d'abord pour ne pas froisser la personne qui le demande, ce qui arrivera inévitablement si l'on ne lui donne pas le conseil qu'elle désire; ensuite, parce qu'elle ne le suivra probablement pas, ce qui la place dans une fausse position vis-à-vis de vous, et vous gêne aussi vis-à-vis d'elle; enfin parce que, si vous dites franchement ce que vous pensez, dans neuf cas sur dix on aura lieu de vous taxer d'indiscrétion, car pour donner un bon conseil il faut connaître *tout* ce qui a rapport au sujet dont on doit décider. C'est pourquoi, la plupart du temps, les conseils ne peuvent être suivis, et il est inutile d'en demander. Il est rare qu'en exposant son fait, on ne garde pour soi précisément ce qui pourrait avoir une profonde et sérieuse influence sur l'avis.

Si donner un conseil lorsqu'on en est sollicité demande tant de délicatesse et peut amener tant de désagréments, que dirai-je de ceux qui se font fort de vous conseiller de leur propre inspiration? Il faut bien remarquer que, lors même que l'avis qu'on donne amène des résultats favorables, la personne conseillée ne vous en sait aucun gré, et il faut autant vous garder de lui rappeler que c'est à vous qu'elle doit son succès que de prononcer le fatal « Je vous l'avais bien dit ! » si l'on ne vous a pas écouté.





CHAPITRE XIX

LA TIMIDITÉ ET L'APLOMB.

LORSQU'ON possède parfaitement la science du monde, non seulement on sait vivre avec tous ceux qui vous entourent, sans les froisser et dans les meilleurs termes, mais encore on ne se sent jamais embarrassé.

Les personnes auxquelles manquent l'usage et l'habitude du monde se troublent à la moindre chose qui se présente, et commettent souvent balourdise sur balourdise, tandis qu'elles sont charmantes dans l'intimité.

Une jeune fille peut être timide, mais non gauche, ni empruntée.

Il est urgent de ne pas confondre la timidité avec la gaucherie, la maladresse, la sauvagerie ; souvent ce sont les personnes qui ont le plus d'aplomb, le plus de hardiesse pour être mal-

honnêtes, qui sont empruntées et soi-disant timides lorsqu'il s'agit d'être polies.

C'est une de ces choses que je n'ai jamais pu comprendre : qu'on n'ose pas être poli, et qu'on ose être malhonnête!

Notre nature nous rend-elle donc, décidément, le mal plus facile à faire que le bien ?

J'ai cependant rencontré, rarement il est vrai, des caractères qui, n'osant pas commettre des infractions à l'obligeance, à la politesse, saluent leurs ennemis lorsqu'ils les rencontrent, leur parlent, leur répondent; l'excès de ce côté devient alors une faiblesse de caractère.

On appelle aussi timidité cette appréhension qui paralyse nos moyens ; elle nous fait éprouver une émotion telle que la parole s'arrête dans le gosier, les doigts ne trouvent plus les touches de piano s'il s'agit de musique, et nous avons hâte d'échapper; ceci, c'est la *peur*, une impression que nos nerfs subissent.

Mais il ne suffit pas d'analyser un sentiment quelconque; s'il est mauvais, il faut trouver le moyen de le détruire. La *peur* dont je parlais tout à l'heure n'est pas un mauvais sentiment, mais elle peut être très nuisible. C'est d'elle, en l'appelant *timidité*, que Paré nous dit dans ce

vieux langage que je n'aurai garde de transcrire en français moderne, de crainte de lui enlever sa force et sa naïveté :

« Quelquefois cette vertu imaginative fait choir la personne de quelque lieu haut, par la grande appréhension qu'elle a de tomber. »

Mais La Rochefoucauld nous assure que « la timidité est un défaut dont il est dangereux de reprendre les personnes qu'on en veut corriger ». Dans quel sens prendre cette maxime ? Le moraliste veut-il dire qu'on rend la personne encore plus timide, ou bien qu'elle tombera trop vite dans l'excès contraire ?

Les exercices du corps ont une grande influence sur la timidité, quoique celle-ci soit un sentiment tout intellectuel.

Il faut chercher à s'aguerrir ; on acquiert par l'exercice, par la pratique, une grande habileté en n'importe quoi, qui donne de l'assurance. Nos forces intellectuelles, aussi bien que nos forces physiques, ne prennent du développement que si nous les exerçons. C'est donc un grand devoir pour les parents de ne pas laisser les enfants dans l'inaction pendant les vacances, et surtout profiter de ce temps pour développer leurs forces physiques. La na-

tation, l'équitation, la chasse... hélas ! oui, même la chasse ! et l'escrime aussi ! leur seront d'une grande aide. Ils faut que nos fils s'habituent à tout, pour qu'ils ne s'effraient de rien. Il leur faut la fréquentation du monde et du danger.

Le seul moyen d'empêcher les accidents est de se familiariser avec ce qui pourrait les amener; on sait mieux les éviter lorsqu'on les connaît. La gymnastique est également indispensable.

Je sais bien que des mères me diront que les meilleurs nageurs, les meilleurs écuyers se noient ou tombent de cheval, et qu'il vaut mieux ne jamais monter à cheval, ou ne jamais prendre de bains en pleine eau ; encore ne réussiront-elles pas à éviter le danger, car il arrive des circonstances où l'on ne peut éviter d'aller sur l'eau et de savoir manier un cheval, un pistolet, gravir des échelles et des cordages. Donc il est utile de ne point être embarrassé, gauche, timide, mais il ne faut pas que cette assurance dégénère en amour-propre et nourrisse notre vanité. Il est malheureux qu'en ce bas monde on soit toujours entraîné à l'exagération.

Les exercices de corps que je viens de nommer sont presque aussi utiles aux femmes qu'aux

hommes. Pouvoir se sauver et même sauver son prochain en cas d'incendie, savoir courir sur les corniches, sur des cordages, connaître la natation et la gymnastique, est excessivement utile aux femmes. L'équitation et le tir ne sont pas à dédaigner quand on peut les apprendre, mais tout le monde n'est pas dans cette position.

Eh bien, voilà l'exagération dont je parle; c'est que cette éducation, cependant si nécessaire, enlève à nos jeunes filles la vraie timidité, la pudeur, la décence !

Leurs manières deviennent plus aisées, moins gauches, c'est vrai, mais aussi plus libres et moins modestes. Les professeurs appartiennent au sexe masculin; souvent des hommes assistent aux leçons et elles s'habituent à être regardées en costume semi-masculin, à découvrir leurs jambes, à faire en public des exercices d'acrobates. Ne pourrait-on faire concorder les deux choses et faire apprendre les exercices de corps avec un certain discernement, seulement dans un but d'utilité et non de sport, sans que cette étude devînt un abus!

De même qu'on développe l'intelligence et qu'on donne de l'instruction sans faire des pédants, il est possible d'enlever l'embarras, la

peur, la gaucherie, sans qu'on devienne des fats, des vaniteux ou des éhontés.

Cela dépend de l'éducation qu'on reçoit, comme le premier cas depend de l'instruction qui est donnée. De bons livres pour ceci, de bons principes pour cela ; une sage et saine direction pour tout ; une direction expérimentée, impartiale, observatrice, voilà ce qu'il faut pour que la jeunesse ne soit pas gâtée et perdue, comme il arrive si souvent.





CHAPITRE XX

LES RÉUNIONS, BALS, THÉS, SOIRÉES.

J'ai reçu quelques questions à propos de différentes nuances dans la manière d'agir entre danseurs et danseuses, nuances si délicates, que je n'avais encore osé les effleurer ; en outre, ces renseignements concernent le cavalier plutôt que la dame, mais mes correspondantes m'assurent qu'elles sont contentes de trouver ici des conseils sûrs pour leurs fils et leurs frères ; or, qui mieux qu'une femme peut donner de tels conseils à un jeune homme? Un homme n'est ni compétent ni bon juge.

Un cavalier ne doit jamais, en dansant, passer la main autour de la taille d'une jeune fille ; il pose la main à plat, à peu près au milieu du dos au bas de la taille. S'il s'agit d'une femme mariée, il est reçu de mettre la main autour de la taille.

C'est très mauvais genre de valser sans tenir la main de la danseuse ou de la tenir à bout de bras ou trop courte.

Le mouchoir ou l'éventail est tenu par la danseuse dans la main posée sur l'épaule droite du cavalier.

Lorsqu'un jeune homme a invité d'avance une jeune fille ou une jeune femme, il se présente à elle aussitôt que les premières mesures de la danse se font entendre ; il s'incline devant elle, elle se lève aussitôt et accepte le bras *droit* qu'il lui offre, n'y aurait-il que deux pas à faire pour arriver à l'endroit d'où ils doivent partir pour danser; c'est toujours avec le *bras droit* que le cavalier saisit sa danseuse ; c'est toujours à sa droite qu'elle se trouve au quadrille.

Un homme en uniforme ne danse ni avec son épée, ni avec des éperons.

Lorsque la danse est terminée, le cavalier offre de nouveau le bras droit à sa danseuse, et la reconduit à sa place. Là, le jeune homme s'incline profondément et la dame fait une profonde révérence (non une inclination, comme lorsqu'on salue un monsieur à la ville). Elle s'assied et le jeune homme s'éloigne aussitôt. Lorsque les salons sont très vastes, il est d'usage,

dans quelques contrées, de promener sa danseuse après la danse, avant de la reconduire. Cet usage a un but hygiénique, qui est d'empêcher de prendre un refroidissement en s'asseyant aussitôt après avoir eu le sang mis en mouvement par la danse; mais il faut se conformer aux usages adoptés où l'on se trouve. En tous cas, une jeune fille n'acceptera pas de se promener avec un jeune homme qui n'a pas été présenté à ses parents.

Un jeune homme doit éviter de toucher aux objets que tient une jeune fille, son éventail, son mouchoir, son bouquet : quelques-uns le font par distraction en causant. C'est trop familier, de mauvais goût, et cette liberté place la jeune fille dans une fausse position; si elle paraît froissée, elle a l'air prude, et elle peut cependant ne pas être satisfaite.

Un jeune homme qui, en jouant ou en s'en servant, brise l'éventail d'une femme, jeune ou vieille, doit le mettre aussitôt dans sa poche, et dès le lendemain en envoyer un autre dans le même genre, aussi semblable que possible à celui qu'il a brisé, plutôt plus beau que moins beau, mais cependant sans exagération, sous peine de blesser la personne en ayant l'air d'avoir

cherché le moyen de lui faire un cadeau ou de lui prouver sa supériorité.

Si l'éventail est d'une grande valeur, il pourra se contenter de le faire arranger, si c'est possible.

Un jeune homme ne doit jamais offrir un bouquet ou des fleurs à une jeune fille, à moins d'être son fiancé, son compère pour un baptême, ou garçon d'honneur dans un mariage où elle est demoiselle d'honneur. Il risquerait de recevoir un affront. Cependant il peut offrir deux fleurs ou deux petits bouquets, à l'occasion, un à la mère d'une jeune fille et un à cette dernière.

Si un homme se trouve à la promenade avec des dames, il peut acheter des fleurs à une marchande, mais à la condition d'en offrir à chaque femme composant la société dans laquelle il se trouve. Un homme ne permettra jamais qu'une femme de sa société achète un bouquet en sa présence ; il doit s'empresser de le payer avant elle, et la dame ne doit pas insister à ce sujet ; seulement, par délicatesse, elle évitera de manifester devant un homme le désir d'avoir un bouquet, sachant dans quelle obligation elle le mettra.

De même s'il s'agit de donner une aumône ou de payer n'importe quoi, par exemple, un gâteau pour un enfant, il mettra immédiatement la main à la poche et paiera de façon à ne pas donner le temps à la dame de trouver de l'argent ; elle n'insistera pas trop pour le lui rendre. Dans le cas d'une aumône, elle peut aussi en donner une en même temps que lui.

On s'occupe beaucoup des dîners et des bals, et fort peu des réunions appelées *soirées intimes* ou *thés*. Cependant, il y a aussi beaucoup à dire sur ce sujet, et je me propose d'entrer ici dans les détails les plus minutieux.

Ces réunions sont excessivement agréables, en cela qu'elles sont bien moins dispendieuses que les dîners et moins cérémonieuses que les bals. On peut y convier facilement plus de monde qu'aux premiers, et il n'est pas besoin de la cohue des derniers. Elles n'occasionnent aucun dérangement et on s'y amuse d'autant mieux que l'intimité et le sans-gêne y règnent.

Les réunions portant les dénominations de *thé*, de *sauterie*, se composent de six à trente personnes environ ; plus nombreuses, ce sont des *soirées ;* de quatre-vingts ou cent personnes, ce sont des *bals* si l'on y danse, ou

des *soirées musicales* si l'on y fait de la musique.

Les *thés* se répètent généralement tous les huit jours ou tous les quinze jours, et prennent le nom de *huitaines* et de *quinzaines*. On adresse des invitations à toutes les personnes de sa société, six à sept jours avant la première réunion, en stipulant qu'on recevra toutes les semaines ou tous les quinze jours. Dans ce dernier cas, il est préférable de mettre les dates; par exemple, les jeudis 3 et 17 février, 16 et 30 mars, etc. L'invitation est valable pour toute la saison. Lorsqu'on cesse, il faut avoir soin de prévenir tout son monde, avant que la dernière réception ait eu lieu. Il est plus poli de le faire de vive voix que par lettres. C'est de la plus grande impolitesse que de laisser venir une personne qui trouvera porte close!

Même lorsqu'on ne donne le thé qu'une fois par mois, on peut faire une invitation pour la saison, à peu près ainsi conçue : « M. et Mme*** resteront chez eux le soir du premier mercredi de chaque mois; » ou... « prient M. et Mme*** de leur faire l'honneur de venir prendre le thé chez eux, le premier mercredi des mois de janvier, février, etc. »

Ces invitations de saison sont moins cérémonieuses que des invitations spéciales ; elles engagent moins ceux que l'on convie. Ainsi, on n'est pas tenu d'aller à toutes les réceptions. Mais il est de la plus stricte politesse d'y répondre au moins une fois, à la première ou à la seconde, ou une fois vers la fin. S'il s'agit de huitaines, il faut au moins y assister trois fois. A moins d'être très intimes, on n'assiste pas à chaque huitaine ou à chaque quinzaine. Les intimes ne manquent jamais, et forment un *noyau* précieux à la maîtresse de maison. Ce *noyau* se compose de huit à dix personnes familières dans la famille, qui secondent la maîtresse de maison et amusent les autres personnes s'il en vient, mettent de l'entrain, et s'il n'en vient pas, sont très heureuses de passer la soirée entre intimes.

Chaque personne de ce noyau reçoit généralement aussi un jour de la semaine ; on se retrouve les uns chez les autres, et on passe des soirées charmantes ; lorsqu'on est entre soi, on travaille, on fait la partie, et de la musique. Lorsque arrivent des personnes moins familières, l'ouvrage est mis de côté, et après la musique on établit une sauterie, pendant que les parents

font leur whist. Voilà en quoi consiste les huitaines et les quinzaines, appelées *thés* ou *réceptions*. Les toilettes sont celles adoptées pour dîners ou concerts, c'est-à-dire que la robe décolletée en tulle n'y est pas reçue, sauf le cas où l'on irait à un bal après le thé; seulement, il est assez désagréable de se trouver en grande toilette au milieu de personnes qui sont plus simplement mises; on conserve, dans ce cas, sa sortie de bal et l'on évite de se mettre en évidence. Pour femmes, la robe montante, ouverte devant, en velours ou en soie, et pour jeunes filles, la robe en foulard, voile ou gaze, avec corsage décolleté et fichu, manches demi-longues, composent une toilette très seyante. Pas de guirlandes pour coiffures, mais des fleurs et des nœuds de rubans dans les cheveux.

Les hommes sont en habit, mais peuvent porter le pantalon gris et la cravate noire ; gants couleur suède ou gris-perle. Dans les réceptions tout à fait intimes, ils peuvent être en redingote croisée. Mais il faut que la permission leur en soit octroyée, et qu'ils soient bien sûrs que c'est l'habitude dans la maison.

A Paris, on arrive à ce genre de réunions vers neuf heures et demie du soir, on se retire

à minuit environ. Il est donc facile de se rendre à une invitation de bal en en sortant, d'autant plus qu'il est facultatif de s'esquiver plus tôt.

Le thé est servi vers onze heures ; on le sert de plusieurs façons.

Certaines personnes en font presque un souper ; alors on passe dans la salle à manger.

Le thé proprement dit se sert au salon ; c'est ainsi qu'il cause le moins de dérangement.

Ce que j'ai vu de plus commode à cet effet, c'est une table légère, dite américaine, formée de deux grands plateaux de laque superposés, avec une poignée de chaque côté pour la porter. Sur le plateau supérieur, sont disposés d'autres petits plateaux, sur lesquels on place la bouilloire sur son réchaud à l'esprit-de-vin, la théière, le pot à crème, le sucrier avec sa pince ; les tasses sont rangées tout autour. Si celles-ci sont trop nombreuses et remplissent le plateau, les gâteaux sont apportés par les domestiques qui les font circuler. Les tasses revenant vides sont placées sur le plateau inférieur, resté inoccupé jusqu'à présent ; on y dépose aussi les assiettes qui ont contenu les gâteaux.

On peut avoir, si les invités sont nombreux, trois ou quatre tables de ce genre ; ce système

est adopté dans les familles américaines pour le thé de cinq heures.

Les domestiques enlèvent ces tables sans bruit, lorsque tout le monde a fini.

Mais revenons à nos huitaines simples et intimes. La table que je viens de décrire peut être remplacée par la table à thé traditionnelle aux deux battants qui se déploient par côté ; le domestique la place de préférence dans un coin, du côté de la maîtresse de maison, puis il y dépose un grand plateau chargé de tasses, un autre plateau avec le service de thé et les assiettes de gâteaux. Quelques maîtresses de maison font apporter la table toute servie, ce qui est mieux lorsque c'est possible ; d'autres, au contraire, font préparer cette table d'avance dans le salon même, ce qui est beaucoup moins bien et dénote un manque de tact.

Lorsque le nombre des convives ne dépasse pas douze à quinze, la maîtresse de maison et ses filles, aidées par de jeunes cavaliers, parents ou intimes (on choisit toujours les plus jeunes pour ces fonctions) servent le thé elles-mêmes. La mère remplit la tasse (jusqu'à un demi-travers de doigt du bord) ; préalablement, elle a mis un morceau de sucre dans chaque tasse,

puis la jeune fille prend la tasse et sa soucoupe sur une petite assiette, le pot à crème de la main droite, et va l'offrir de la main gauche, commençant par les dames âgées, en demandant :

— Puis-je vous offrir un nuage de crème?

Le jeune cavalier suit avec une ou deux assiettes de gâteaux.

On sert aussi de la même façon les hommes âgés et les joueurs. Souvent, pour aller plus vite, la maîtresse de maison appelle autour de la table les jeunes filles et les jeunes gens, qui prennent leur tasse, et la boivent là ou retournent à leurs places. Le cavalier-servant continue sa tournée de gâteaux.

Lorsqu'on a vidé sa tasse, on s'empresse d'aller la déposer sur la table, avant qu'on vienne vous la prendre, et la maîtresse de maison en offre une seconde, ou, encore, les jeunes gens s'occupant du service vont, avec la théière, offrir eux-mêmes une seconde tasse.

Il faut avoir soin qu'il se trouve sur le plateau quelques tasses de plus que pour le nombre exact des personnes, afin d'avoir sous la main de quoi parer à un accident.

Si le nombre des personnes dépasse quinze à

vingt, il est indispensable de se faire aider par les domestiques.

La maîtresse de maison sert une douzaine de tasses placées sur un même plateau, que le domestique va distribuer, puis revient en reprendre de nouvelles ; un autre domestique ou la jeune fille de la maison le suit avec la crème, des assiettes de gâteaux, etc. Lorsque le nombre des personnes présentes est restreint, ou qu'il se trouve parmi elles des intimes dont la maîtresse de maison connaît les goûts, elle leur sert une tasse selon leurs habitudes et la leur envoie directement. C'est une attention gracieuse.

Les assiettes de gâteaux pour un thé ordinaire sont au nombre de deux, au moins, mais peuvent être plus nombreuses.

Il faut un gros gâteau mou tel qu'une brioche, un biscuit, un baba, etc., puis une assiette de petits gâteaux secs dits à thé, ensuite une assiette de sandwichs et aussi des bouchées.

Au dessus de trente personnes, ce n'est plus un thé, mais une soirée ; on fait alors circuler vers onze heures des plateaux chargés de verres de sirop, de punch, — un second domestique suit le premier avec un plateau vide, pour re-

cueillir les verres, — à minuit, on ouvre les portes de la salle à manger, où le thé se trouve servi; on prend le thé debout ou assis, sans se mettre à table. Cette manière exige un beau service de table.

A Paris, on n'arrive pas, pour une soirée, avant dix heures ou dix heures et demie; elle se prolonge jusqu'à une ou deux heures du matin. Dans ce cas, on fait circuler des sirops ou du punch une seconde fois. Il est préférable de varier avec ce qu'on a fait circuler la première fois. On fait aussi circuler des glaces.

Pour les soirées, soit dansantes, musicales ou théâtrales, les toilettes décolletées sont admises, surtout dans le premier cas, mais elles ne sont pas indispensables, et un fichu n'y est pas déplacé.

A Paris, les bals commencent ridiculement tard. En arrivant à onze heures on risque de trouver la maîtresse de maison encore à sa toilette! Ce n'est pas convenable; elle doit être prête dès dix heures pour les invités qui pourraient arriver trop tôt. Mais c'est une véritable corvée, pour la personne qui reçoit aussi bien que pour celle qui est reçue, de soutenir, ne

serait-ce qu'un quart d'heure, un tête-à-tête dans un salon désert, devant les lustres plus ou moins allumés, et avec les domestiques achevant les préparatifs ; aussi est-il préférable, à moins d'être tout à fait intime dans la maison, de ne pas arriver avant onze heures.

Il est reconnu à Paris qu'un bal ne commence à s'animer qu'après minuit ; ce n'est qu'à cette heure que les beautés à sensation font leur entrée. A partir de minuit, d'heure en heure on fait circuler des plateaux chargés de sirops, de punch, de vin chaud, de bouchées, de gâteaux secs, de sorbets et de glaces.

Un buffet permanent est ouvert vers minuit ou une heure. Le souper se sert de deux à trois heures du matin. Cependant, lorsque le bal est très animé et que les maîtres de maison prévoient ou désirent qu'il dure jusqu'au matin, le buffet est fourni plus substantiellement, et le souper n'est servi qu'à quatre heures. Le cotillon a lieu après le souper. Avec un buffet bien garni, le bal finissant à deux heures du matin, on peut se dispenser de servir un souper.

Il n'est nullement obligatoire de rester pour le souper ; il faut même avouer que bien des maîtres de maison retardent le plus possible à

faire servir le souper, afin de laisser à la foule des invités le temps de se retirer, et, par consé quent, avoir besoin d'une table moins abondamment servie. Les amphitryons, dans ce cas, insistent auprès des amis qu'ils désirent conserver à souper, mais il leur reste souvent bien des parasites, tandis qu'il ne devrait rester que des familiers. Dans la plupart des maisons, c'est après le souper que l'on s'amuse avec le plus d'entrain et de laisser-aller.

Le thé de cinq heures, à l'américaine, est tout à fait intronisé dans nos mœurs. On ne peut guère faire autrement que de l'offrir le jour de réception. Il consiste en une petite table servante dans un coin du salon, sur laquelle sont posés une *samovar*, une théière, des tasses à thé, des liqueurs, un carafon de vin de Malaga, ou de Madère, des assiettes de sandwichs, de paté de foie gras, et de différents gâteaux.

Les familiers se servent eux-mêmes, et on lunche en causant, ce qui autorise à des visites plus longues et moins cérémonieuses.





CHAPITRE XXI

LA TENUE.

S'IL est une chose essentielle pour être un homme de bonne société, pour être distingué, pour être recherché dans le monde, c'est la *tenue;* elle influe plus qu'on ne se l'imagine sur le moral, ou plutôt les qualités morales influent sur la tenue, car ce n'est pas une qualité tout extérieure, comme on pourrait le croire.

Un de ces êtres dont on dit vulgairement : « il n'a pas inventé la poudre », peut avoir une très bonne tenue, tandis qu'un homme très spirituel peut l'avoir abominable, car c'est un effet *moral* et non pas intellectuel. *Esprit* n'est pas synonyme *de tenue.*

L'homme de mauvaises mœurs, l'homme enclin aux vices n'aura jamais bonne tenue.

La bonne tenue est contagieuse plus que

toute autre chose; elle impose; celui qui a mauvaise tenue se sent embarrassé et gauche, mais s'il est foncièrement moral et s'il a l'esprit d'observation, il l'abandonnera bientôt; il est difficile de ne pas se laisser entraîner, dans la tenue comme dans tout, par les gens que l'on fréquente.

La bonne tenue donne de la grâce et de la distinction.

Elle permet à un homme de lutter avantageusement avec le vulgaire enrichi, le parvenu, de l'emporter, dans le monde, auprès des femmes et des supérieurs, sur un rival plus spirituel, plus capable peut-être.

La femme, par sa bonne tenue, se fait respecter, estimer; elle plaît à son sexe aussi bien qu'au sexe masculin.

Une bonne tenue s'obtient d'abord en s'observant : on en prend l'habitude et on la garde sans s'en apercevoir; ensuite, en fréquentant des gens de bonne société, et aussi en entretenant son esprit de pensées honnêtes. Les mauvaises pensées se trahissent surtout par la tenue. Le *sans-gêne* trahit de mauvaises habitudes.

On ne se figure pas jusqu'où peut aller la

mauvaise tenue dans un jeune homme peu stylé sans doute par sa famille.

Un banquier, que je connais très bien, était appelé, un jour, à traiter une affaire tout à l'avantage d'un jeune homme du meilleur monde, habitué à fréquenter un peu toutes les classes de la société, ayant de la désinvolture, en un mot, sachant se retourner. La désinvolture, vous le savez, est la grâce des hommes.

Sachant qu'il avait affaire à un homme d'un certain âge et d'une position faite, tout en ayant un certain laisser-aller, il se tenait en homme du monde, et à l'aide de l'influence que donne toujours la supériorité physique (non la beauté), il aurait peut-être obtenu un certain ascendant sur l'esprit de son interlocuteur et l'aurait amené à consentir à certaines conditions pour lesquelles il se montrait récalcitrant.

Malheureusement, réclamé par une affaire urgente, il appelle son associé encore plus au courant que lui de l'objet qu'il traitait, le présente et le met en rapport avec le banquier. C'était un bel et grand jeune homme de vingt-six ans, d'un physique irréprochable, d'une mise soignée.

Ce jeune négociateur commença par s'asseoir assez maladroitement, tout droit planté, sur une chaise en face de la personne, puis entra dans la question à traiter, d'une manière péremptoire et sèche. Bientôt, tout à son sujet, il croise ses jambes en parlant ; ce n'était encore que demi-mal, quoique le banquier se sentît déjà moins convaincu que tout à l'heure; mais tout à coup, dans le feu de sa discussion, que croyez-vous que fit le jeune homme? à quel point il oublia qu'il n'était pas seul ?

Vous ne devinez pas, lecteur? Eh bien!... s'apercevant que les cordons du fin escarpin qui le chaussait étaient dénoués, il se mit à les renouer! puis, toujours parlant, ne songeant pas à ce qu'il faisait sans aucun doute, il décroisa cette jambe, recroisa l'autre, et se mit à renouer l'autre soulier. Inutile de dire que le vieux monsieur, réprimant mal une envie de rire, considérait avec étonnement les agissements de son interlocuteur et était fort distrait des arguments qu'il employait pour le convaincre. Aussi se leva-t-il soudain, et décida-t-il qu'il renonçait absolument à cette affaire.

Les hommes arrivés se permettent quelquefois bien des licences, au risque de se faire passer

pour des gens mal élevés, vulgaires, bizarres; ils font ainsi payer cher à une personne tant soi peu délicate l'honneur de les fréquenter; vis-à-vis d'une femme, cela devient de l'impertinence ou de la brutalité.

Les femmes ont une grande influence sur la tenue des hommes; si elles voulaient, elles pourraient, quoi qu'on en dise, mettre facilement un frein à un laisser-aller dont elles ont tout le désagrément, même celui de la patience qu'elles mettent à le supporter. La femme qui sait imposer une bonne tenue aux hommes fréquentant sa maison, leur inspire en même temps du respect; le respect ne tue pas l'admiration, tandis que le mépris la diminue grandement. Il y a donc tout profit pour elle; la preuve en est qu'inspirer du respect est la plus grande ambition des femmes déclassées.

Une jeune veuve de mes amies a un cousin, officier dans la cavalerie, qui n'a jamais vécu en famille; tenu éloigné par un père sévère, ayant quitté Sainte-Barbe pour Saint-Cyr et échangé Saint-Cyr pour la garnison dans une ville reculée de province, il avait grand besoin de conseils; mais quel est l'homme qui veuille accepter des conseils, et surtout des conseils

d'une femme! Les suivre, ce serait convenir qu'il en a besoin, et il préfère rester dans l'erreur.

Pendant un congé, le cousin rendait de fréquentes visites à sa cousine; disons tout de suite qu'il en était amoureux, et tout prêt, dans le feu de ses vingt-quatre ans, à faire la folie, à ce qu'assurait son père, d'épouser une femme plus âgée que lui de deux ans! — Le père ne songeait pas qu'une femme de vingt-six ans plaît bien plus à un homme et possède bien plus de moyens de lui plaire qu'une jeune fille de vingt ans; il songeait seulement, et non sans raison, que trente est plus près de vingt-six que de vingt, et qu'après trente ans une femme n'a guère de chances de plaire à un homme plus jeune qu'elle. Mais revenons à la bonne tenue. Donc, un jour que le cousin avait été introduit dans le salon, il y attendait sa cousine, le képi sur la tête; cela arrive à ces jeunes messieurs, habitués en province à fréquenter plus souvent l'estaminet que le salon.

La cousine entre sans bruit par derrière et, d'un coup de main bien léger, elle jette le képi par terre. Le jeune homme fait un soubresaut et se retourne: — Ah! ma cousine! ma cou-

sine !... mais j'allais l'ôter,... je ne vous avais point vue... vous ne m'avez pas donné le temps... etc., etc.

La cousine sourit, sans prononcer un mot, et donna sa main blanche à baiser en gage de l'absence de rancune. La leçon fut comprise; le jeune officier ôta dorénavant son képi dès l'escalier.

Pendant sa visite, ils firent de la musique, ils feuilletèrent des albums; le jeune homme fut obligé d'ôter ses gants. Au moment de partir, faisant sauter ses gants roulés dans la main :

— Ma foi ! dit-il, je ne remets pas mes gants, il fait trop chaud !

— Oh ! mon cousin ! dit la jeune femme, en posant sa main sur le bras du jeune officier, vous allez remettre vos gants !

— Non, ma cousine, ne vous déplaise, je déteste les gants...

— Mais je vous en prie, insista-t-elle en souriant; vous ne pouvez sortir de chez moi sans gants.

— Hum, hum !... eh bien... je vais en mettre un, mais rien qu'un... par exemple, vous ne me ferez pas mettre l'autre !

— Si... je suis sûre que vous mettrez l'autre... là! ce sera tout à fait bien comme ça!

Le cousin mit l'autre gant. Quelque temps après, il partit en Algérie. Il y a sans doute médité sur les leçons de la cousine, car il en est revenu ayant tout à fait l'extérieur d'un parfait gentleman. Est-ce que l'isolement, la vie en face de la nature sauvage, en apprendraient plus que la fréquentation de l'estaminet? Je serais portée à le croire.

Il est plus facile de dire comment il ne faut pas se tenir que comment il faut se tenir. Il y a une retenue pour chaque âge et chaque sexe.

Je ne saurais trop appuyer sur un point essentiel dans la tenue d'un homme; c'est d'éviter de mettre la main dans la poche de son pantalon.

Devant des femmes, un homme ne s'assiéra pas à califourchon sur une chaise.

Une jeune fille ne s'étendra pas sur une chaise longue devant des hommes; même une femme, encore jeune surtout, évitera aussi de le faire.

Une jeune fille ni un jeune homme ne s'étendront dans un fauteuil, ne s'accouderont sur une table (surtout en mangeant, à tout âge c'est une très mauvaise tenue).

Un homme ne parlera jamais le cigare à la bouche, ou le chapeau sur la tête, non seulement à une femme, mais même à un homme qu'il respectera.

Les jeunes gens surtout doivent beaucoup se surveiller en ces matières ; des oublis de ce genre peuvent nuire gravement à leur avenir, si ce n'est sous le rapport matériel, en admettant que leur position personnelle les mette au-dessus de cette considération, tout au moins sous le rapport moral de la considération et de l'estime.

Fredonner, soit dans la rue, soit dans un appartement, est d'une mauvaise tenue, ainsi que tambouriner et faire n'importe quel bruit.

Des chuchotements, des rires étouffés aussi bien que des rires bruyants ne sont pas de bonne société.

Un militaire ne se présentera jamais chez des femmes en petite tenue, avec des bottes à l'écuyère, cravache et éperons.

Une femme ne croisera jamais ses jambes. Un homme doit aussi éviter de le faire.

Une femme âgée se gênera moins pour choisir une tenue non pas sans gêne mais plus délassante.

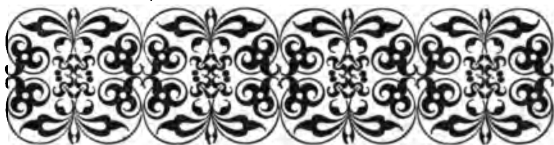
On doit aussi se corriger soigneusement de la

mauvaise habitude, si on l'a, de toucher en causant, à ce qui tombe sous la main. Non seulement on donne des distractions à son interlocuteur, mais encore on risque de l'agacer considérablement.

Rien n'est déplaisant pour une maîtresse de maison comme de voir déchiqueter les franges d'un joli meuble, ou froisser machinalement une housse brodée, ou encore manier dans des mains moites un bronze de prix. Que d'anecdotes on pourrait raconter dans les familles, où quand on sait que M. un tel viendra on a soin de mettre à sa portée l'objet qu'il pourra abîmer à son gré ! où pour M. tel autre il faut coudre avec un fil spécial le bouton de l'habit du frère, et sauver son éventail !

Un peu d'observation de soi-même, et on se sauvegardera de ces manies.





CHAPITRE XXII.

DANS LA RUE ET LES PROMENADES PUBLIQUES.

On reconnaît facilement dans la rue une personne bien élevée, polie et distinguée. Qu'elle marche vite ou lentement, selon qu'elle est pressée ou qu'elle se promène, son pas est toujours égal, mesuré. Elle ne court pas des bordées de droite et de gauche sur le trottoir ou au milieu de la rue. Sa démarche est assurée, elle marche *droit*, sans se retourner, s'arrêtant à peine devant un magasin, tenant généralement le côté droit du chemin, ne regardant ni en l'air, ni par terre, mais à quelques pas devant elle.

J'insiste surtout sur ces deux points : ne pas se retourner sur les gens qui passent et ne pas regarder aux fenêtres des maisons. On doit saluer les personnes de connaissance que l'on rencontre, mais éviter de s'arrêter, et encore moins,

excepté lorsqu'on y est engagé, se mettre à marcher avec elles.

Lorsqu'on se promène avec des amis et qu'ils sont salués par des personnes que l'on rencontre, on salue aussi, mais plus faiblement, et sans les regarder. Dans ce cas, une femme s'inclinera très légèrement ou d'une façon imperceptible pour un homme, lequel au contraire lèvera son chapeau plus que si c'était à l'homme seul qu'il s'adressât, en admettant qu'il s'agisse d'un homme et d'une femme ensemble et que ce soit l'homme qu'il connaisse. En un mot, on comprend la seconde personne dans son salut ; mais on n'est pas tenu pour cela de la saluer quand on la rencontre seule.

Jadis, on appelait *céder le haut du pavé*, abandonner à la personne qu'on voulait honorer le côté de la rue qui était le plus élevé, car, ainsi qu'on le voit encore dans les anciennes rues, le ruisseau se trouvait au milieu et le pavé allait en pente ; aussi a-t-on continué à dire, par allusion à cet usage, de quelqu'un qui domine et qui est le maître : « il tient le haut du pavé ». Maintenant, on se contente de céder le trottoir, et surtout le côté du mur, lors même que ce n'est pas

du côté droit, à toute personne âgée ou à qui l'on doit du respect.

Pour résumer clairement cette règle et ses exceptions, je répète qu'afin d'éviter toute incertitude et cette hésitation qui est cause, souvent, qu'on va pour passer à gauche en même temps que son vis-à-vis, ensuite à droite en même temps encore, pour revenir à gauche tous les deux ensemble, on doit tenir la droite, et ne la céder, lorsqu'elle se trouve être du côté du mur, qu'à des supérieurs en âge ou en position. Obliger une femme ou un enfant à passer sur le bord du trottoir ou à le descendre, c'est de la part d'un homme de la plus grande impolitesse; une femme jeune manquerait également au devoir de la politesse en agissant ainsi envers des personnes âgées, peu ingambes ou méritant le respect.

J'ai déjà dit que l'homme offre le bras droit à la femme; de cette façon elle se trouve du bon côté du trottoir et n'est pas heurtée.

Dans un escalier, le côté de la rampe est le préféré; cependant on peut aussi se contenter de tenir le côté droit ; la politesse exige qu'on s'arrête sur un palier pour attendre que la personne qu'on va rencontrer ait monté ou descendu ;

cette personne doit répondre à la politesse qu'on lui fait en se hâtant et en s'inclinant, murmurant des paroles d'excuse, lorsqu'elle passe devant celui ou celle qui a attendu, laquelle y répond par une inclination. Si c'est un homme, il touche son chapeau.

Quelques hommes cherchent à secouer l'habitude polie de toucher leur chapeau en rencontrant quelqu'un, même une femme, dans un escalier ou à une porte ; ils prennent pour motif qu'on ne salue pas les gens qu'on ne connaît pas. Ils oublient que, lorsqu'on se rencontre à une porte, dans un escalier, etc., on se fait toujours quelque politesse, et que c'est à cette politesse que le salut s'adresse et non à l'inconnu qu'on rencontre. Se coudoie-t-on par mégarde dans la rue, on se doit quelques mots ou une inclination en matière d'excuse, lors même qu'on ne se connaît pas, et lors même que la personne qu'on a touchée est dans une condition secondaire. A une porte, il est poli de la soutenir ouverte jusqu'à ce que la personne qui suit puisse la soutenir elle-même (par exemple, les portes d'église qui se referment seules), et une légère inclination s'ensuit. Mais il est d'usage qu'on ne continue pas à soutenir la porte ouverte tout

le temps que la personne met à entrer, à moins qu'on ne désire lui témoigner une grande déférence. Un homme seul le fera à des femmes seules.

Au passage d'une porte, dans un escalier, sur un trottoir, dans tout endroit public, entre inconnus, si l'on nous fait honneur, il ne faut pas s'attarder à des insistances trop longues, mais accepter promptement, en s'excusant.

Ces excuses sont très brèves ; elles se bornent pour les hommes à toucher le chapeau, en le soulevant à peine ; pour les femmes, à une légère inclination et au mot : Pardon ! ou, Merci !

J'ai dit que dans la rue on ne devait pas regarder aux fenêtres. Cela n'implique pas qu'il soit interdit de regarder aux fenêtres d'une amie, en passant devant sa maison, et de la saluer si on l'y aperçoit. Mais il y a des gens qui s'imaginent qu'on n'a pas le droit de les regarder par la fenêtre, et qui voudraient entreprendre de l'empêcher, en vous affrontant.

C'est souverainement ridicule, et l'on est parfaitement dans son droit de se mettre à sa fenêtre ; il n'y a rien d'outrecuidant ni d'impoli à regarder les passants ; il est même impossible

de faire autrement, à moins qu'on ne tienne les yeux levés vers le ciel ; tandis qu'au contraire il n'est pas du tout naturel que les passants marchent la tête levée vers les fenêtres.

En résumé, le quant-à-soi, l'indifférence de la rue dénotent une éducation vulgaire, de l'égoïsme et un caractère peu aimable.

Le chien d'appartement, qui avait été mal *porté*, ou plutôt mal *traîné*, est depuis quelques années revenu à la mode et accepté par les femmes les plus respectables. Depuis l'impôt sur la race canine, on en voit dans presque chaque famille. Peut-on parler de savoir-vivre à propos de chien? Peut-être ! ou tout au moins de tenue. Il est mieux pour une femme de tenir son chien en laisse dans la rue que d'être obligée de se retourner à chaque instant pour l'appeler. On ne doit pas permettre à son chien de flairer les passants, ni de grimper sur les visiteurs, et surtout de jouer avec les enfants, encore moins avec d'autres chiens, toutes ces familiarités pouvant amener de graves désagréments.

Selon la mode, certaines races sont plus ou moins en vogue. Les bichons de la Havane, devenus vulgaires, sont tout à fait tombés, les petits terriers anglais leur avaient succédé ;

mais, quoique étant toujours d'un prix assez élevé, il y en a eu un si grand nombre, qu'on a cherché plus rare, et le dog-carlin pour les hommes, le terrier ou griffon écossais pour les femmes, le caniche noir et le chien chinois dit baromètre, c'est-à-dire changeant de couleur selon le temps, ont aujourd'hui la vogue. Les chiens de chasse sont réservés aux hommes, comme tous les gros chiens. Les hommes n'aiment généralement pas les petits chiens, qu'ils trouvent trop aboyeurs et désagréables. Evidemment, on trouve plus d'intelligence dans un beau terre-neuve ou un épagneul, et c'est un grand avantage de la campagne que de nous permettre d'en avoir.

Lorsque des personnes sont assises dans une promenade publique, et que d'autres personnes de leurs connaissance ou connues seulement de quelques-unes d'entre elles s'approchent, elles doivent s'empresser de se lever pour leur parler, et rester debout tout le temps que dure leur conversation.

Elles ne doivent pas inviter les nouvelles arrivées à s'asseoir, pas plus que celles-ci ne doivent accepter l'invitation, tant que les présenta-

tions ne sont pas faites et que la société n'a pas lié connaissance.

On se tient debout pour recevoir la personne qui s'approche, lorsqu'on ne désire pas qu'elle s'assoie avec vous. Se rasseoir après les premières paroles, c'est donner le droit à l'interlocuteur de s'asseoir aussi, quoiqu'il ne doive pas le faire sans en être prié ; mais certaines gens s'imaginent qu'une impolitesse leur donne le droit d'être impolies à leur tour.

Une femme, qu'elle soit dans un endroit public ou dans son salon, ne se lèvera pas pour accueillir un homme ; mais celui-ci ne s'assiéra que lorsqu'il y sera engagé ; et cependant ici il y a une nuance très délicate. Engager un homme à s'asseoir auprès de soi dans une promenade publique, ou bien à prolonger sa visite dans un salon, c'est lui faire une avance, c'est lui témoigner le désir de jouir plus longtemps de sa société ; or, à moins qu'un homme ne soit très âgé ou dans une position très supérieure, une femme ne doit pas faire des avances de politesses; on ne saurait trop le répéter la fatuité propre au sexe masculin, et peut-être aussi l'opinion mauvaise et erronée qu'il se fait, en France, à notre égard, le rend aveugle, et

nous oblige à une circonspection qui serait presque blessante vis-à-vis d'un étranger, et qui lui paraîtrait une impolitesse.

La plupart des hommes ne savent pas distinguer une simple politesse d'une agacerie. Ils prennent une marque d'estime pour une preuve d'amour ; l'idée de la différence de sexe les poursuit partout, elle est toujours présente à leur esprit quand on s'adresse à eux, tout en l'oubliant trop souvent, s'il s'agit d'une démonstration de leur part. Que de fois entend-on dans le monde, non pas seulement de jeunes gommeux, mais d'hommes sérieux, dire : « Madame une telle voulait me retenir... ou m'a retenu !... Quelle corvée !... Je ne sais pas comment m'en débarrasser... Elle est si aimable avec moi... » et pis encore !

La galanterie exigeant d'un homme qu'il ne refuse ni sa présence ni ses soins à une femme qui semble les désirer ou qui les sollicite, donc la femme qui fait abnégation de sa dignité, au point d'engager un homme à s'asseoir et converser avec elle plus longtemps qu'il ne le fait de sa propre volonté, s'expose ou à l'obliger d'être impoli et à recevoir un refus, ou de le contrarier.

J'avoue que retenir quelqu'un près de moi par contrainte et lorsqu'il préférerait être ailleurs, me serait mille fois plus odieux encore que le refus. Mais le cas est rare, car il est peu d'hommes qui aient conservé le culte de la galanterie délicate et de bon goût, au point de se priver de la moindre jouissance personnelle pour satisfaire le caprice ou le plaisir d'une femme. La race n'en est pas tout à fait perdue, cependant, et j'en pourrais nommer, si je ne craignais de blesser des modesties véritables, s'accordant d'ailleurs avec le mérite réel, qui savent renoncer à leurs plaisirs personnels pour être bons et polis!

Mais le plus grand nombre, m'assure-t-on, cèdent à leur nature brute, et font fi des bonnes manières. Aussi faut-il ne leur faire des politesses qu'avec beaucoup de discernement.

D'un autre côté, un homme respectueux craint d'être importun. C'est donc, pour les deux sexes, une nuance à saisir. Envers un homme aimable, lorsqu'on comprend qu'il désire jouir de votre société, et qu'on n'a aucun motif pour ne pas le vouloir, on dit un mot d'avance qu'on refuse au fat, au vaniteux, au blagueur. Cette avance n'est pas assez accentuée

pour l'obliger à faire une impolitesse ou à se gêner. Il peut s'en tirer par un prétexte et on en est quitte pour ne pas insister.

On suit les mêmes règles lorsqu'il s'agit d'aborder des personnes dans une promenade publique; on ne doit les arrêter pour causer avec elles que si elles sont seules ; lorsqu'elles sont avec d'autres personnes que vous ne connaissez pas, il vaut mieux se borner à les saluer, sans les accoster, à moins qu'elles ne vous appellent. Il ne faut marcher avec elles que si elles vous y engagent; et ici reviennent les nuances de tact dont il a été question pour une invitation à s'asseoir.

Un homme ne doit jamais accoster dans la rue une jeune fille d'une famille de sa connaissance, si celle-ci est avec une femme de chambre ou avec des personnes qu'il ne connaît point.

Une jeune fille ne va pas parader avec sa femme de chambre, ou même avec une institutrice dans les promenades, au moment où la foule s'y presse, et où il s'y fait de la musique militaire. Elle ne s'y rend qu'avec ses parents ou avec une famille amie. Accompagnée d'une femme de chambre, ou de sa gouvernante, elle

ne fait que des courses obligées et des promenades de santé, pour lesquelles elle choisit des endroits peu fréquentés et où elle se rend en costume très simple.

Lorsque, dans une promenade où l'on s'assied, les chaises viennent à faire défaut, un homme *seul* ne saurait rester assis, s'il voit des femmes debout et fatiguées; mais s'il est lui-même avec des dames, il ne doit pas se mettre dans le cas de les quitter pour faire cette politesse à une inconnue, ainsi qu'il est expliqué au chapitre concernant les relations féminines et masculines.

Lorsque de hauts personnages s'approchent. pendant qu'on est assis à la promenade, le savoir-vivre exige qu'on se lève en leur présence, et l'on ne doit se rasseoir que s'ils vous y engagent. On ne doit pas les inviter à s'asseoir, mais s'empresser à leur en faciliter le moyen, s'ils en manifestent le désir.

Il est très impoli, dans une salle de concert, de casino et même à une promenade, de s'asseoir le dos tourné aux passants; il faut éviter aussi de s'asseoir dans le chemin, ou trop près de personnes déjà assises, de façon à les gêner, ou à pouvoir écouter leurs conversations.

Lorsqu'un homme est chargé de garder des sièges pour des femmes de sa société pendant qu'elles se promènent, il ne doit pas les offrir à d'autres amis ni les laisser prendre, même par d'autres femmes.

Il faut éviter de laisser de ses amies ou amis pour garder ses chaises pendant qu'on va se promener. Quoique cela se fasse fréquemment, c'est peu gracieux. Les femmes coquettes ont souvent l'habitude, aussitôt qu'elles se sont réunies à une famille amie, de s'emparer du cavalier, unique parfois, et de partir se promener, laissant les autres femmes garder leurs chaises et leur manteau. Toutes mes lectrices connaissent ce type, bien certainement!

Lorsqu'on marche dans une promenade publique, les jeunes filles doivent se tenir à côté de leurs mères, surtout si elles sont exposées à rencontrer des jeunes gens de leurs connaissances. Ceux-ci, s'ils se promènent avec elles, doivent aussi se mettre à côté de la mère. Une jeune fille ne marchera jamais seule devant ou derrière ses parents avec un jeune homme,

Il est mieux pour une jeune fille, à la promenade, de travailler, que de lire, d'abord parce qu'on supposerait qu'elle lit un roman, ensuite

parce qu'on peut causer en travaillant, et que le travail manuel exige une attention moins soutenue que la lecture. A Paris, on ne travaille guère et on lit encore moins aux promenades publiques, c'est même d'assez mauvais genre. Cependaut, lorsqu'une jeune mère s'installe pour faire jouer ses enfants, elle fera bien d'avoir un petit ouvrage dans les mains, mais, dans ce cas, elle se mettra à l'écart; il n'est pas de bon goût de s'exposer aux regards lorsqu'on travaille, ni de travailler en toilette parée.





CHAPITRE XXIII.

L'ART DE DONNER ET DE RECEVOIR.

Toute chose a deux faces en ce monde, l'envers et l'endroit, le bon et le mauvais côté.

Pourrait-on s'imaginer qu'un cadeau, qui devrait toujours satisfaire et enchanter, peut quelquefois être blessant et malvenu? « Trois choses fixent la valeur d'un présent : le sentiment, l'à-propos et la manière, » a dit Mme de Somery.

Pour savoir donner, il faut du tact et de la délicatesse, de la réflexion et du jugement. Et il y a tant de personnes qui ne se donnent pas la peine de réfléchir, ou plutôt qui ne veulent jamais agir qu'en égoïstes, même lorsqu'elles donnent!

Je vais m'expliquer.

Pour qu'un présent soit bien accueilli, la

première condition est qu'il soit agréable ; et pour qu'il soit agréable, il faut qu'il soit approprié aux besoins de la personne à laquelle il est destiné. Ainsi, donner un album de musique à sa femme de chambre, ou offrir une douzaine de mouchoirs à une amie, serait faire deux cadeaux aussi déplacés l'un que l'autre. Qu'on ne crie pas à l'exagération, de tels faits, ou du moins des faits de ce genre, se présentent très souvent, et ils sont dus plutôt à l'égoïsme qu'à la légèreté.

Il arrive fréquemment qu'on a sous la main des objets dont on ne sait que faire ; on est bien aise de se débarrasser et en même temps d'acquérir des droits à la reconnaissance ; de cette façon, tout est gain, se figure-t-on, car on économise l'achat d'un présent, et on peut s'acheter à soi-même ce dont on a envie. Mais, ici, comme toujours, le calcul de l'égoïsme est faux, ou du moins, s'il atteint son but, le résultat tourne contre lui. Il réussit effectivement à se contenter lui-même ; mais, au lieu de s'attirer de la gratitude, il se fait un ennemi de la personne gratifiée de l'objet de rebut ; car, lorsqu'un cadeau n'excite pas une véritable satisfaction donnant naissance à un élan de

reconnaissance, il engendre, au contraire, un sentiment de colère contre celui qui le fait. Cela ne devrait pas être, mais cela est néanmoins. On ne peut s'empêcher de garder rancune d'être obligé de témoigner de la gratitude lorsqu'on croit qu'on n'en doit point et pour une chose qui ne fait point plaisir.

Il vaut souvent mieux ne rien donner que donner dans ces conditions. Et cependant le plus léger cadeau, le présent le plus futile, s'il est bien choisi, peut rendre si heureux!

La science de donner consiste donc à commencer par s'oublier soi-même et à chercher à s'identifier avec la personne à laquelle on veut faire un présent; — à ne pas consulter ses goûts à soi, mais ses goûts à elle, — la questionner adroitement et saisir le désir qu'elle exprime.

Je me rappelle avoir, pendant quatre ou cinq de mes dernières années de fillette, exprimé à une parente mon désir de posséder le complément de parures de corail et de perles blanches, et en avoir reçu régulièrement chaque année un lourd bracelet en or massif d'un grand prix. Je haïssais ces bracelets que je n'ai jamais portés, et je continuais à soupirer après mon rang de perles!

Dernièrement encore, ayant exprimé à une autre parente le désir de posséder quelques-unes des fleurs qu'elle a à profusion dans sa serre, elle s'est empressée de m'envoyer une douzaine de superbes foulards des Indes !

La plupart du temps, la valeur du présent n'est estimée que d'après le plaisir qu'il procure.

Pour mieux préciser et servir de guide technique, pour ainsi dire, aux personnes qui me liront, voici un petit code des cadeaux à faire, avec chance d'être accueillis avec plaisir :

A une personne, femme ou homme, ayant une maison montée, un petit objet faisant partie du mobilier est toujours très agréable. Une jardinière (celle-ci doit être garnie de fleurs), un vide-poche (rempli de bonbons), une étagère, une coupe, un encrier élégant, un porte-cigares pour placer sur un guéridon, etc.

Je conseille d'éviter les objets d'étagère sans but d'utilité. Ils sont du nombre des présents inopportuns dont j'ai parlé tout à l'heure. Ils encombrent, ils gênent ; à moins d'avoir une très grande valeur artistique, ils sont bientôt relégués au fond d'une armoire, ou passés à d'autres personnes qui ne s'en soucient pas davantage.

Envers une parente plus jeune, on doit profiter de cette intimité pour offrir un objet de toilette ou un bijou qu'on sait désiré. C'est dans ce cas surtout qu'il faut consulter le goût et les besoins pour s'y conformer absolument, sous peine de faire un cadeau tout à fait inutile. On agit de même envers les subalternes.

Envers des parents plus âgés ou des supérieurs, comme il est, ou qu'il *doit* être difficile de donner quelque chose qui soit digne d'eux, ou qu'ils n'aient ou ne puissent avoir déjà, il est plus délicat d'offrir de préférence un objet préparé de ses mains : une de ses œuvres, si l'on a un talent quelconque, une broderie, etc., il n'importe ; c'est l'attention et non l'objet que l'on considère.

J'ouvre une parenthèse en faveur des œuvres faites de nos propres mains, œuvres d'art ou manuelles, quelles qu'elles soient. Elles trouvent grâce devant toutes les règles et peuvent s'offrir à tout le monde, n'importe dans quelle position on se trouve vis-à-vis de la personne à qui l'on s'adresse. Mais il est indispensable que cette œuvre soit bien faite. Les enfants seuls, et à leurs parents seulement, peuvent donner de ces imperfections qui paraissent encore des mer-

veilles d'une valeur incalculable aux yeux bienveillants et tendres qui les reçoivent.

Il y a des cadeaux qui sont blessants, qui offensent, d'autres pour lesquels on n'éprouve aucune reconnaissance, parce qu'ils sont nuisibles, malencontreux; tels sont les joujoux bruyants donnés aux enfants, que leurs mères s'empressent de leur enlever aussitôt qu'on a le dos tourné, et qui sont la cause de pleurs d'un côté, de gronderies de l'autre; les objets nécessitant de la dépense, tels que pantoufles, coussins non montés (on doit toujours donner les objets montés), et ceux trop luxueux, hors de portée.

Oui ! il y a des présents qui nuisent, surtout lorsqu'il s'agit des enfants; et je pense que quelques réflexions à propos des jouets qu'on place dans leurs mains ne seront pas hors de propos ici. On me permettra de céder la plume à M. Hippolyte Rigault, qui a publié, il y a quelques années au rez de-chaussée du journal *les Débats*, un charmant feuilleton intitulé les *Jouets d'enfants*, et où il dit beaucoup mieux que je ne saurais le faire, à peu près ce que je pense à cet égard.

« Je suis un peu de l'avis de Démocrite :

il n'y a de sérieux que ce qui ne le paraît pas...

« On croit frivoles les jouets d'enfants, parce qu'on les prend pour les plaisirs. Ce sont des plaisirs, en effet, mais ce sont aussi des moyens d'éducation ; ils aident à former l'homme ; et après tout, quoiqu'on fasse aujourd'hui de bien belles machines, l'homme est encore ce qu'on a inventé de plus intéressant.

« Il a paru, il y a quelque temps, un ouvrage où l'auteur proposait de commencer l'éducation de l'homme avant sa naissance. Cela a semblé généralement prématuré et d'une exécution difficile. Mais quand l'enfant est né, quand son âme est éclose, quand son esprit jette les premières lueurs, quand ses lèvres essayent les premières paroles, et ses pieds tremblants les premiers pas, l'éducation morale et physique doit commencer; tout le monde est d'accord là-dessus, même les peuples sauvages, qui écrasent le nez des poupons de six mois pour les rendre plus beaux, et leur serrent la tête entre deux planches pour leur allonger le crâne et les rendre plus spirituels.

« Chez les peuples civilisés, où l'éducation prend les formes, non de la torture, mais du

plaisir, les jouets peuvent avoir un rôle important et aimable, et en général on n'y songe pas assez. Les faiseurs de traités d'éducation s'estiment trop grands seigneurs pour s'occuper de ces bagatelles ; les grands esprits eux-mêmes, qui savent qu'il n'y a pas de bagatelles quand il s'agit de l'enfance, ont oublié le chapitre des joujoux ; il a échappé au Tasse, dans son *Père de Famille;* à Rabelais, dont le Gargantua, un jeune colosse, ne sait jouer qu'à la paume (ici la mémoire de Rigault est infidèle) ; à Rousseau, dont l'Émile, un petit philosophe, ne joue presque jamais.

« C est une lacune de la pédagogie.

« Les enfants méritent cependant qu'on s'occupe un peu plus de leurs plaisirs. On croit avoir tout fait quand on a inventé des jouets qui les amusent sans blesser leurs mains délicates. Ce n'est pas assez. Les babys eux-mêmes sont des personnages plus avancés qu on ne croit. Ils ont de l'esprit avant de parler; leurs yeux perçoivent déjà les formes diverses des objets, même quand ils errent sans paraître capables de se fixer ; leurs oreilles sont déjà sensibles à la différence des sons, même quand ils ont l'air de ne pas reconnaître la voix maternelle.

« Quel est le premier jouet qu'on met entre leurs mains? Un hochet. Il y en a de charmants, en ivoire, en argent, en vermeil, ciselés avec un art exquis; mais, l'avouerai-je? le plus beau hochet me révolte. Je ne me plains pas, comme Addison, qu'en donnant à l'enfant l'habitude du mouvement et de l'agitation, le hochet développe en lui les facultés actives au préjudice des facultés contemplatives. L'homme est né pour agir; il n'y a pas de mal qu'il s'y accoutume de bonne heure. Mais pourquoi, de ce bonhomme de métal, le premier ami de l'enfant, fait-on presque toujours un être difforme, bossu par devant et par derrière, avec une bouche qui se fend, un nez qui se recourbe et qui va rejoindre le menton? La première imitation de la nature qui frappe les yeux de l'enfant, c'est la figure d'un monstre. Il fait connaissance avec l'art par l'entremise du laid. Il semble qu'on se hâte de révéler la laideur à ces yeux étonnés qui viennent de s'ouvrir, comme s'ils n'avaient pas le temps, un jour venu, de la contempler.

« Je sais que je contredis ici l'opinion de Rousseau. Il prend soin de présenter à son Émile les animaux les plus laids, sous prétexte de l'aguerrir. On peut, à mon avis, aguerrir l'enfant

sans le secours des monstres. Il n'est pas besoin de le familiariser avec un crapaud pour l'empêcher de trembler devant un ramoneur.

« Ce n'est pas tout. Dans le corps de ce bonhomme cagneux et bossu, on pratique un sifflet aigu dont le son déchire l'ouïe naissante de l'enfant. C'est, dit-on, pour le divertir. Voilà la première idée qu'on lui donne de la musique. Il débute dans la vie par une fausse note ! Je suis persuadé que, chaque année, l'éducation de l'enfant par le hochet détruit en germe, dans notre pays, une foule de peintres et de musiciens.

« Montaigne regrette que, dans les collèges de son temps, qu'il appelle « de vraies geôles de jeunesse captive », on n'ait pas eu l'idée de dresser de belles statues de la Joie, de Flore et des Grâces, pour environner de bonne heure les jeunes gens des images de la beauté. Je partage les regrets de Montaigne, et je voudrais voir s'élever sous les arbres de nos lycées un peuple de statues, copiées sur les plus parfaits modèles de la sculpture antique : ce serait une réparation légitime des désastres infinis causés par le hochet.

« Je voudrais surtout qu'au lieu de ces affreux visages de magots, dont l'argent et le vermeil font ressortir la difformité, les orfèvres ne fissent

plus désormais que de jolies figures aimables et souriantes, qui éveilleraient chez l'enfant l'idée divine de la grâce.

« Qui empêche qu'à la place de ces sifflets barbares, qui faussent l'oreille, et qui nous valent plus tard tant de mauvaise musique, on n'insère adroitement dans les hochets quelques petits instruments aux sons justes et doux, qui révèlent à l'enfant les premiers secrets de l'euphonie? Quoi de plus facile, aujourd'hui que l'industrie appliquée à la musique produit des mécaniques harmonieuses d'une perfection si humiliante pour les musiciens? Quand on invente des pianos automates qui exécutent tout seuls des caprices de Liszt et des fantaisies de Thalberg, on peut faire des hochets qui apprennent la gamme aux petits enfants.

« A l'âge du hochet succède l'âge de la poupée. Il y en a de premier mérite. Ce sont de petits chefs-d'œuvre, quoiqu'elles aient toutes à peu près la même sorte de gentillesse. C'est mon grief contre elles; on dirait un troupeau de sœurs jumelles. Les poupées étrangères mêmes ont adopté la figure française : on les prendrait pour une colonie parisienne à l'étranger. Mais, françaises ou étrangères, toutes ces demoiselles

ont leurs défauts, et je veux leur dire avec égards, tout ce que j'ai sur le cœur.

« Qu'est-ce qu'une poupée, s'il vous plaît? Ce n'est pas une chose ni un objet; c'est une personne, c'est l'enfant de l'enfant. Celui-ci lui prête par l'imagination la vie, le mouvement, l'action, la responsabilité. Il la gouverne, comme il est lui-même gouverné par ses parents; il la punit ou la récompense, l'embrasse, l'exile ou l'emprisonne, selon que la poupée a bien ou mal agi; il lui impose la discipline qu'il reçoit. Rien de meilleur que ces applications spontanées de l'idée du bien et du mal, rien de plus propre à développer la conscience morale de l'enfant. C'est la moitié de l'éducation de la petite fille que cette comédie charmante de maternité jouée par elle à son profit.

« Voilà le sens philosophique de la poupée. Aussi tout ce qui rendra plus facile l'illusion volontaire de l'enfant, tout ce qui donnera plus de fondement à son affection et à son autorité maternelle, en faisant de la poupée une personne vraisemblable, tout cela sera un progrès.

« On a imaginé un mécanisme intérieur qui permet aux poupées de parler. Il y en a, du prix du 500 francs, qui appellent distinctement

leur papa. C'est faire payer cher un accès de ventriloquie. Je n'attache pas un si grand prix à ce tour de force. L'enfant se charge de faire parler la poupée mieux que tous les mécanismes possibles. L'éducation n'a pas besoin des automates de Vaucanson.

« Mais ce qui me plaît, c'est de voir aux poupées un corps moins grossier et moins rude. Je leur sais gré de s'être mises au niveau de la science, d'avoir profité des découvertes modernes et de s'être ajusté des articulations mobiles qui leur permettent d'agir, de s'asseoir, de se lever, et de s'agenouiller plus aisément que vous et moi. Quelle différence entre ces antiques poupées à ressorts, roides comme le bois dont elles étaient faites, et ces babys flexibles, souples comme le caoutchouc qui leur sert de muscles et de nerfs! Comme je félicite les poupées contemporaines d'avoir adopté décidément cette carnation plus vraie que donne la porcelaine et surtout la cire, et remplacé par de beaux yeux de verre bleus ou noirs, expressifs et tendres, ces yeux de carton bêtes et immobiles! de sourire avec des lèvres de carmin, et de dérouler sur leurs épaules une chevelure de soie, au lieu d'étaler ces couleurs brutales empâtées sur leur

visage, et ces crins épais qui blessaient le regard et le toucher!

« Je le répète, ce sont là des progrès véritables; mais ce ne sont que des progrès matériels. Que d'améliorations je rêverais encore!

« D'abord, pour les raisons d'esthétique que j'indiquais plus haut, il faut proscrire à jamais ces nourrices enluminées et lippues qui offrent aux yeux des enfants des contre-façons repoussantes de la Vénus hottentote.

« Il faut condamner à la déportation et transplanter bien vite à Libéria ces épouvantables babys noirs qui, sous le nom d'oncles Tom, seraient capables d'inspirer la négrophobie à des fils d'abolitionnistes.

« Enfin, et c'est là que j'en veux venir, il est urgent de porter une loi somptuaire contre les poupées en général, comme autrefois on en fit une à Rome contre les dames. Ce fut Caton qui se chargea de cette proposition impopulaire, et il trouva pour lui répondre une fille d'avocat, nommée Hortensia, qui avait hérité de la langue de son père. Le pauvre Caton se retira de cette campagne quelque peu meurtri. Mais qu'importe? son exemple ne me décourage pas, et je dénonce hardiment comme un danger public

le luxe des poupées. Passez la revue de ces princesses : ce n'est que velours, satin et soie, bijoux, dentelles et rubans. En les voyant, on s'écrie comme dans la *Tour de Nesle :* « Ce sont de grandes dames ! » Elles sont toutes à la mode, non à la mode d'hier, il y a longtemps qu'elles ont laissé la mode d'hier à leurs femmes de chambre, mais à la mode d'aujourd'hui. Que dis-je? les poupées ont vingt-quatre heures d'avance sur les femmes. On essaye sur elles la mode de demain.

« En vain on chercherait comme la septième merveille du monde, une poupée économe, qui portât sans rougir une robe d'indienne. En vain on demande à tous les échos une petite grisette parmi toutes ces duchesses. A peine trouve-t-on une soubrette d'opéra-comique en robe de mousseline brodée, en tablier gorge-de-pigeon.

« Je me trompe : derrière une marquise à cinq volants, j'ai découvert, modestement tapie comme une violette, une servante du Calvados, habillée en vraie Normande, et à côté d'elle un paysan breton. J'aime à voir ces costumes de nos vieilles provinces : ils apprennent aux enfants que toute la France ne porte pas des habits noirs et des robes à falbalas. En les regar-

dant, les enfants voyagent en imagination, s'accoutument à observer autour d'eux les différences de costume, puis les différences de langage, puis celles des mœurs. Ce sont là de bonnes habitudes et les habitudes déterminent peu à peu le caractère. Et puis, cette Normande et ce Breton avaient l'air de si honnêtes gens ! Il était tout endimanché, ce petit paysan, avec sa veste brune et son gilet blanc ; à cet air tranquille et content, on voyait qu'il avait travaillé toute la semaine. Et la servante ! regardez ce bonnet de coton sur sa tête, cette grosse chemise de toile grise, ce corsage et ce tablier bleus, ce jupon de laine rayé noir et blanc, ces bas gris et ces sabots. Quelle bonne et franche rusticité ! C'est là une brave fille, soyez-en sûrs, propre, laborieuse, qui a la paix de l'âme et la santé du corps, et avec qui la ferme ne chôme pas. Voilà de vraies poupées simples, aimables et utiles !

Quant à ces péronnelles qui se guindent dans leurs habits de soie, et qui ont l'air de dire à l'univers : « Regardez-moi ! » fi de leur impertinence et de leur vanité ! Croyez-vous, dites-moi, que les petites filles du XIXe siècle aient absolument besoin que, dès l'âge le plus tendre,

leur poupée leur enseigne à poser devant le genre humain? Croyez-vous que ces lèvres pincées, ces yeux en coulisse, toutes ces mines de mijaurées en grand uniforme, enseignent aux enfants le naturel et la simplicité? Croyez-vous que ces Célimènes au petit pied, qui ne connaissent pas le négligé, qui ont toujours l'air d'aller en visite ou de partir pour le bal, qui évidemment ont été au Bois ce matin et iront aux Folies ce soir, inspireront, madame, à votre petite fille le goût de la vie intérieure et des soins du ménage? Et cette mariée que j'aperçois là-bas, cette magnifique personne étincelante de diamants et noyée dans des flots de dentelles, qui fait sécher de jalousie trois poupées vieilles filles qui jaunissent à côté d'elle, pourquoi se marie-t-elle, je vous prie? Sincèrement, est-ce pour être heureuse, dans une douce médiocrité, avec un mari qu'elle aime, et pour goûter auprès de lui les délices du foyer? Non, hélas! c'est pour avoir ce petit coupé bleu, attelé de deux chevaux gris-pommelé que vous voyez d'ici piaffer dans un autre étalage. Quel exemple, ô ciel! pour votre fille, madame, et comme elle sera difficile à marier un jour, s'il ne pleut pas des millionnaires!

« C'est une chose bien entendue : la loi somptuaire que je réclame du gouvernement ne frappera pas seulement les toilettes, elle atteindra les appartements, les meubles et la vaisselle. Car les poupées se logent comme elles s'habillent : il faut de l'unité dans la vie. Faites-vous présenter chez elles : des tentures de damas, des tapis de Turquie, des étagères de bois de rose avec des chinoiseries imperceptibles, des bahuts Renaissance, des fauteuils Louis XIII, des consoles Louis XV, toute l'histoire de France est dans leurs salons. Dans leurs chambres à coucher, des rideaux de dentelles, des toilettes de Boule, où s'étalent l'ivoire, le cristal et le vermeil ; des lits... quels lits, grand Dieu ! Qui peut habiter de pareils palais? Des poupées aux camélias, rien de plus.

« Oh ! que j'aime bien mieux les chambres à 25 sous que nous envoie Nuremberg, avec de petits meubles de noyer mal faits, mal rembourrés, couverts d'une indienne qui joue la perse, avec des lits sans couvre-pieds, des rideaux de calicot blanc, et une cheminée de carton qui doit fumer, bien sûr ! Ce n'est pas magnifique, mais cela n'a-t-il pas cet air chaste et

candide que doit avoir la première chambre d'une jeune fille?

« Combien je préfère aussi ces fermes anglaises de Spurin, où du papier vert simule agréablement des prairies pleines de chiens, de moutons, de chevaux et de vaches microscopiques, qu'on dirait copiées sur les vaches de M. Courbet!

« Les ménages de fer battu, de métal anglais ou tout au plus de plaqué, voilà ce qui convient aux enfants, mieux que l'argent et le vermeil! C'est solide, c'est élégant, et à bon marché; et le bon marché des joujoux, c'est l'économie; c'est l'aumône enseignée de bonne heure aux enfants. Faites-leur donner aux pauvres la moitié du prix dont ils payeraient le matin le jouet qu'ils briseront le soir, le jouet sera moins beau, mais le pauvre aura du pain, l'enfant ne s'amusera pas moins et le bon Dieu le bénira.

« Il est donc un progrès que je voudrais voir s'accomplir, parce qu'il importe à l'éducation, c'est celui que j'appellerai le progrès moral des joujoux. Sans doute il faut qu'il y ait des jeux de pur agrément et de pure adresse, pour le délassement de l'esprit et pour l'exercice du corps. Qu'on multiplie tant qu'on voudra les

jeux de cette nature, quoiqu'il vaille mieux peut-être en inventer où l'histoire, la géographie, le dessin, l'architecture et les sciences usuelles aient un peu plus de part. Mais, de grâce, qu'on supprime sans pitié tous les jeux de hasard ; qu'on éloigne des jeux de l'enfant tous ces objets qui altèrent en lui l'idée de la beauté ; qu'on ne laisse pas inutiles en ses mains les jouets dont on peut tirer parti pour l'éducation de son esprit ou de son âme. Bannissez les joujoux de luxe et d'ostentation coûteuse, malfaisante, ridicule. L'enfant doit s'amuser de ses jouets ; tout est perdu s'il en tire vanité. Les joujoux des enfants ne doivent donner que des plaisirs, tout au plus des leçons ; ceux qui donnent des passions, il faut les laisser aux hommes.

« Pour accomplir cette réforme dans les jeux de l'enfance, je ne compte guère sur les parties les plus intéressées : sur l'enfant et sur le marchand. Ils s'entendent comme larrons en foire ; l'un veut acheter, l'autre vendre : que leur importe le reste? Je compte sur le bon sens des mères : ce sont elles qui devraient s'entendre pour promulguer la loi somptuaire que je réclamais tout à l'heure. Tout le monde y

gagnerait ; et, qui sait ? après avoir ramené leurs enfants à la simplicité, elles finiraient peut-être elles-mêmes par y revenir. »

L'art de donner est des plus multiples ; il est compliqué. L'art de recevoir est plus simple ; il ne demande qu'une qualité : la reconnaissance.

On doit toujours être reconnaissant de ce qu'on vous offre ; lors même qu'il s'agit de l'objet qu'on désire le moins ou qu'on déteste le plus, le cœur et la politesse nous dictent de la gratitude pour la bonne intention dont on fait preuve à notre égard : il y a une certaine science à savoir réprimer sa contrariété et sa mauvaise humeur pour faire bon visage à une chose déplaisante ! Mais n'est-il point juste de songer auparavant que la personne dont vient le présent se dépouille, se prive pour nous ? que ce n'est point sa faute si elle n'a pas rencontré nos goûts ou s'il n'a pas été en son pouvoir de les satisfaire ? Sa pensée, son action sont louables et entièrement en notre faveur ; il serait donc ingrat, de notre part, de ne pas éprouver de la gratitude. Si nos sentiments nous laissent froids, les lois de la société nous prescrivent de n'en rien laisser paraître, et nous devons simuler

autant de contentement que si nous en éprouvions réellement. C'est de l'hypocrisie! me dira-t-on. Mais l'hypocrisie qui dissimule les parties noires de notre âme et qui peut rendre heureux notre prochain est excusable! Eh bien, non, ce n'est même pas de l'hyprocrisie! car peut-on ne pas être heureux, si ce n'est de l'objet par lui-même, au moins de la pensée qu'on a songé à vous, qu'on s'en est occupé, qu'on a cherché à vous faire plaisir? Ne doit-on pas être heureux de posséder un souvenir quel qu'il soit de ceux qui ont eu la bonne idée de vous l'apporter? Ah! il faut qu'ils soient bien blasés, bien égoïstes ceux que ne satisfait pas la pensée que leur prochain s'occupe d'eux!

L'hypocrisie, c'est de faire bonne figure devant la personne et, en arrière, de se plaindre d'elle, de s'en moquer, de mépriser son présent. C'est là la véritable, la hideuse hypocrisie dans toute sa noirceur, sa bassesse, sa lâcheté et son ignominie!

Les parents auront le plus grand soin d'habituer leurs enfants, non pas seulement à réprimer leurs mouvements de mécontentement ou de désappointement en recevant un cadeau qui ne réalise pas leur espérance, mais encore

de leur apprendre, après l'avoir reçu, et après le départ de la personne de qui ils le tiennent, à ne pas se laisser aller à leur mauvaise humeur, ni à aller se plaindre à leurs camarades. Ils leur répéteront qu'ils doivent faire bonne figure malgré leur déception, parce que c'est déjà beaucoup qu'on veuille leur donner quelque chose, et que c'est la pensée et l'action, et non l'objet, qu'ils doivent envisager.

Mais pour cela il faut que lesp arents eux-mêmes ne donnent pas mauvais exemple, et sachent, s'ils n'ont pas eu le bonheur, eux, d'être bien élevés, oublier leur mauvaise éducation et se corriger eux-mêmes. Je conviens que cela peut être difficile, mais ce n'est pas impossible; et que ne ferait-on pas quand il s'agit de l'avenir de son enfant !

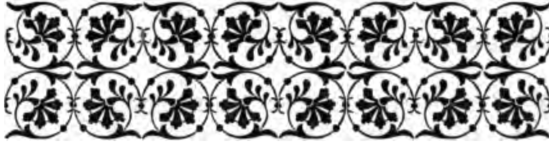
Redisons ici qu'on développe immédiatement un cadeau devant la personne qui vous l'offre, lors même que d'autres visiteurs sont présents. On l'admire, on le fait admirer et on le place dans l'endroit le plus en vue du salon. Quelle que soit sa valeur, le dernier présent arrivé est mis en avant. Si ce sont des bonbons, on en offre aux personnes présentes. Donner un objet qu'on a reçu en cadeau est une impolitesse et

pour la personne qui vous l'a donné et pour celle à qui vous l'offrez.

Il est très indiscret, lorsqu'on a fait un cadeau à quelqu'un, de s'en vanter auprès de tierces personnes; mais il est encore plus indélicat, lorsqu'on a seulement l'intention de le faire, de l'annoncer à tout venant et à la personne même, la mettant ainsi dans l'obligation de vous remercier et de porter devant tout le monde le fardeau d'une reconnaissance qu'elle ne vous doit pas encore.

Lorsqu'on a l'intention toujours très charmante et très louable de faire un cadeau à quelqu'un, il faut le faire au plus tôt, ne pas ôter la saveur de la surprise, de l'imprévu, qui double la valeur de la chose offerte.





CHAPITRE XXIV

TITRES.

On donne aux personnes les titres auxquels elles ont droit, mais sans affectation.

On peut très bien, sans qu'il y ait rien de blessant, dire : « Monsieur » ou « Madame » tout court, aux gens qui ont des titres, mais il est plus poli de les faire suivre de celui dont elles sont revêtues. Cependant, le titre de « Madame » se donne à une reine, à une impératrice ou à une princesse de sang, sans ajouter le rang après; on ne dit pas « Madame la reine »; le titre de « Monsieur » ne se donne jamais à un roi, à un empereur, à un prince royal, à un dignitaire de l'Église ou de l'armée ayant droit au titre de *Monseigneur*. Il est vrai que le frère aîné du roi reçoit le titre de « Monsieur »; c'est la seule exception.

mais le mot n'a pas la même acception.

Le titre « d'Excellence » précède celui de « Monsieur », pour les ministres, les ambassadeurs et les maréchaux, et autres hauts fonctionnaires civils; celui de « Monseigneur » ne marche qu'avec « Altesse », « Grandeur », « Éminence », « Seigneurie »; tandis que les femmes, en France, ne répondent, après « Majesté » et « Altesse », qu'au nom de « Madame », sauf à faire suivre le titre. Une femme n'est jamais une « Excellence ». En Angleterre, elle est « Grâce » ou « Seigneurie ».

On dira donc de préférence à une femme titrée : « Madame » tout court, qu'à un homme titré : « Monsieur » tout court.

Il ne faut *jamais* donner le titre de « Monsieur » à un homme qui a droit à celui de « Monseigneur ».

On n'interpelle directement une personne : « Comte, Duc, Prince, Marquise, Baronne », etc., que lorsqu'on est avec elle sur un pied d'égalité et d'intimité.

Lorsqu'on connaît peu celui ou celle à qui l'on s'adresse, et surtout si l'on est son inférieur, on doit dire : « Monsieur le comte, Madame la baronne »; mais il ne faut pas affecter d'ap-

puyer sur les titres, ni les prononcer pompeusement comme pour en faire parade! lorsque des parvenus reçoivent des gens titrés, ils ont soin de répéter à chaque instant: « Madame la baronne », etc. On doit éviter ce travers et passer au contraire sur le titre sans appuyer, comme sur une chose très naturelle, ce qu'elle est en effet.

Quoiqu'on dise, en parlant de la femme d'un maréchal ou d'un général, ou d'un préfet : « Madame la maréchale, ou la maréchale, la générale, etc. », on ne s'adresse guère à elle en lui donnant ce titre ; on dit : « Madame » , tout simplement.

En France, sauf les trois positions que je viens de citer, les femmes ne prennent pas les titres des professions de leur mari. Autrefois, on disait: « Mme la Présidente, Madame la Notairesse », cela ne se dit plus maintenant que sous forme de plaisanterie. La femme d'un médecin, d'un receveur, d'un juge, il n'importe, n'a droit à aucun titre et ne doit jamais ajouter à sa signature la profession de son mari. Cet usage est, en effet, très logique, et devrait exister aussi bien pour le préfet et pour le général, etc. Une femme devient duchesse en

épousant un duc, mais elle ne devient doctoresse que lorsqu'elle a passé ses examens à l'École de médecine; de même qu'un enfant est noble ou roturier par droit de naissance, mais ne devient avocat ou juge que par sa carrière, sans que cela puisse influencer sa progéniture. Les professions, les places ne sont pas héréditaires, comme le nom patronymique. Le talent, les qualités ou les vices le sont davantage!

On ne dit pas: « Mon général, mon capitaine, mon colonel, etc. », à moins qu'on ne soit militaire et d'un grade inférieur à celui dont est revêtue la personne à qui l'on parle. On dit: « Général, capitaine. » Les petits grades ne se donnent pas; dans le monde, on n'interpellera pas un lieutenant par le nom de son grade; l'*ordonnance* dit: « mon lieutenant ». Chacun sait qu'en parlant à un officier de grade inférieur au sien, un militaire dit: « mon cher camarade ».

Une jeune fille ne doit guère se permettre d'appeler un homme: « capitaine, baron, comte, etc. »; c'est trop familier s'il est jeune, peu respectueux s'il est vieux. Elle dira: « Monsieur » tout court, ou: « Monsieur le baron », si elle lui doit du respect.

Un médecin reçoit généralement le titre de « docteur »; à un prêtre on dit « Monsieur le curé, » s'il est curé d'une église, sinon « Monsieur l'abbé »; on ne dira pas » Monsieur le vicaire ».

Ce n'est pas un manque de respect d'appeler une religieuse « Madame » (jamais Mademoiselle), ou un religieux « Monsieur », mais il est préférable de leur donner les titres auxquels ils ont droit : « ma sœur » ou « ma mère », « mon père » ou « mon frère ». « Mon révérend », se dit par un personnage de l'ordre ; un séculier dit : « Révérend père » au supérieur; en parlant de lui, « le révérend père ».

Les jeunes filles ne portent pas de titre en France; on les appelle donc simplement « Mademoiselle », sauf les princesses de sang. Dans le « SAVOIR-VIVRE EN TOUTES LES CIRCONSTANCES DE LA VIE », j'ai déjà traité cette question, et c'est seulement pour en approfondir les détails et répondre à des demandes de renseignements qui m'ont été adressées que je l'ai reprise ici.

On ne dit plus : « Mon prince », mais « prince », simplement.

En présentant ou en annonçant des gens

titrés, on doit toujours faire précéder le titre du mot : « Monsieur » ou « Monseigneur ».

Les notaires, les avocats, et un grand nombre d'autres professions, présidents, substituts, receveurs, etc., n'ont pas de titres de par leur profession dans les relations du monde. Lorsque M. Lachaud est en robe, on dira : « Maître Lachaud », mais dans ce cas seulement; il en est ainsi d'un président de tribunal, d'un avoué, etc.

J'oubliais de faire remarquer qu'il n'est pas d'usage de dire : « Curé », ou « l'abbé », tout court, en s'adressant au prêtre même, à moins qu'on ne soit très familier avec lui, ou son supérieur, son père ou son oncle, ou encore son frère aîné.

Dans les relations du monde, on dit toujours « Monsieur l'abbé », « Monsieur le curé ».

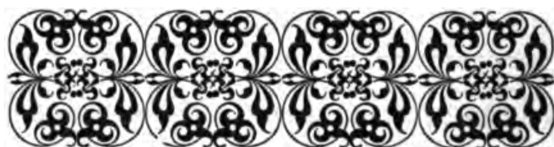
Le mot de « Monseigneur » n'est suivi du titre qu'en parlant de la personne, mais pas en s'adressant à elle. On dira en parlant d'un prélat : « Monseigneur l'archevêque », mais en s'adressant à lui, on dira : « Monseigneur » ou « Votre Grandeur », « Prince » ou « Altesse », et non « Monseigneur le prince ». Si le personnage a droit à une qualité après

« Altesse », il faut l'ajouter : « Altesse Royale » ou « Impériale ».

Il ne faut pas oublier qu'un curé est un prêtre, ou un ecclésiastique, un évêque est un prélat. On dit « un officier » jusqu'au grade de commandant, plus haut on dit « un officier supérieur ». Dans l'idée de bien des personnes, le mot « officier » représente un lieutenant.

Dans le vrai monde, entre égaux, on se donne rarement les titres dans la conversation. Ce n'est que dans les romans et les comédies, soit ignorance des coutumes par l'auteur, soit qu'il croie nécessaire de frapper davantage son public, qu'il est répété à chaque phrase : *comte*, *comtesse*, *marquis*, *marquise*, etc.





CHAPITRE XXV

LE PÈRE ET LA FILLE.

Il est rare qu'une jeune fille orpheline de mère tienne toute seule la maison de son père ; avant vingt et un ans, c'est plus que difficile, c'est impossible.

Lorsqu'un homme a le malheur de perdre sa femme avant que sa fille soit mariée, il doit la mettre aussitôt en pension, ou prendre chez lui une parente âgée. Essayer de tenir maison avec une institutrice n'est pas très respectable.

En âge de se marier, elle ne peut pas encore tenir seule la maison de son père ; en effet, celui-ci étant obligé de s'absenter pour ses affaires, la jeune fille se trouverait souvent forcément seule et dans une fausse position, soit qu'il vînt des visites ou qu'elle eût à en recevoir.

Jusqu'à ce que sa fille ait atteint l'âge de

vingt-cinq ans, le père doit donc lui donner un chaperon, qu'il ne peut mieux choisir que parmi ses parentes; l'une d'elles, restée vieille fille, conviendra parfaitement pour ces fonctions.

Ce chaperon est indispensable, et il le devient encore davantage dans le cas où la jeune fille vienne à se marier. Il est impossible à un père de s'occuper des préliminaires d'un mariage, d'assister aux entrevues, aux visites du fiancé. Des dîners sont échangés, des toilettes doivent être préparées, des conseils donnés, et un pauvre père serait fort en peine pour s'acquitter de tout cela.

Le chaperon est principalement nécessaire, lorsque le père est absent, pour le suppléer; car une jeune fille peut se présenter n'importe où sans chaperon, au bras de son père. Vont-ils rendre des visites, dîner en ville, en soirée, au bal, ils y vont tous les deux; cependant au bal, par exemple, le père a dû s'enquérir auparavant s'il y rencontrera une femme âgée de sa connaissance, la mère de quelque amie de sa fille par exemple, auprès de laquelle il puisse amener celle-ci, la faire asseoir et la laisser, pendant qu'il va faire son whist ou causer avec

ses amis. Pendant la soirée, il vient causer avec elle, la prendre pour la mener au buffet, pour la promener, etc.; mais lorsqu'elle quitte le bras de son père, ce doit être pour se trouver près du chaperon momentané qui a été choisi. Il va sans dire que le père doit être fort galant et fort empressé auprès de la mère de famille qui sert de chaperon à la fille, et se montrer très reconnaissant de ce service. Quoiqu'elle ne paraisse pas causer beaucoup de dérangement, ce n'en est pas moins une tâche fort peu agréable.

Il ne faut pas oublier d'ailleurs que nous devons estimer la valeur du service, non seulement selon la grandeur plus ou moins importante du dérangement qu'il nous semble causer, mais aussi selon la grandeur du bénéfice que nous en retirons.

Il faut bien se garder de prendre pour chaperon une femme encore jeune, ou du moins ayant des prétentions à la jeunesse, on risquerait de la blesser, ni une femme dont la réputation ne serait pas absolument à l'abri de tout soupçon, car le remède serait alors pire que le mal.

Une jeune fille peut aller aux eaux avec son père ; mais c'est une grande charge pour celui-ci

puisqu'il ne peut la quitter, la laisser seule à l'hôtel, à la musique, au salon, nulle part, s'il ne rencontre dans la même ville une famille de connaissance pour lui servir de chaperon.

Dans aucun cas, il ne la laissera sous la garde d'une famille nouvellement liée avec lui.

Toutes ces précautions paraîtront puériles, la jeune fille étant raisonnable, sérieuse, sensée ; c'est beaucoup sacrifier à la crainte du *qu'en dira-t-on*, semble-t-il.

Premièrement, ce *qu'en dira-t-on* ne peut être trop redouté, lorsqu'il s'agit de la réputation d'une femme, d'une jeune fille ; mais aussi l'importance des relations est énorme, à cause de son influence, sur les personnes de tout âge, quel que soit leur mérite, et bien davantage encore sur une jeune imagination ; trop de précautions ne sauraient être prises pour les prémunir d'une funeste influence.

Une jeune fille n'accompagne pas son père absolument partout où sa mère serait allée avec lui, mais au contraire c'est le père qui l'accompagne partout où sa mère serait allée avec elle, en visites, chez les familles amies, à la promenade, à l'église, etc.

Nous avons dit qu'une femme peut aller,

dans un cas exceptionnel, avec son mari chez un célibataire ; une jeune fille n'ira pas, même avec son père.

Une fille doit toujours montrer vis-vis de son père plutôt du respect qu'une tendresse trop démonstrative. Lorsqu'elle a dépassé douze ans, l'embrasser fréquemment comme elle ferait de sa mère, ne pas garder en sa présence une certaine retenue dans ses paroles, ses poses, ses vêtements, ne serait pas excusable par le degré de parenté. La pudeur doit toujours dominer. Le père doit lui-même se gêner beaucoup en présence de sa fille.





CHAPITRE XXVI

LES CONNAISSANCES DE VILLÉGIATURE AU RETOUR A LA VILLE.

Ainsi que j'ai déjà eu occasion de le dire, il arrive souvent qu'en villégiature, on établisse des relations en dehors de sa position sociale. La fille du châtelain s'ennuie de vivre isolée dans son opulent manoir, et en attendant l'époque où des invités élégants viendront ouvrir la chasse, elle condescend à fréquenter la fille du docteur ou de l'adjoint. Encore la princesse russe, envoyée par son médecin dans une station thermale reculée pour se soigner, isolée et ennuyée, est enchantée de prendre pour compagne la fille de l'hôtelier, ou la jeune femme d'un simple employé, là aussi pour se soigner.

Il n'y a pas grand mal à cela, si, de côté et d'autre, on apporte le tact et le discernement

convenables, si celle des deux parties qui est plus riche et plus noble que l'autre ne regarde pas cette dernière comme un jouet, et comprend assez la force de sa position pour ne pas en abuser, si la personne qui se trouve dans la position inférieure ne se berce pas de chimères, sait rester à sa place, et conserver sa dignité.

Ces connaissances, hors la position sociale, offrent la plupart du temps des inconvénients et des désagréments aux uns et aux autres; lorsque les amis opulents arrivent, et que l'on veut délaisser ceux que l'on a admis comme pure distraction d'un moment, ceux-ci ne se laissent pas toujours renvoyer ainsi; on s'en fait des ennemis mortels, car s'il y a un sentiment qui ne pardonne pas, c'est l'amour-propre blessé. Il est donc aussi dangereux pour le riche que pour le pauvre de se créer des liaisons à la légère, avec le projet de les abandonner ensuite aussi légèrement qu'on les accueillit; j'ai vu une grande dame insultée péniblement dans une promenade publique par un homme dont elle avait accueilli les avances par coquetterie et trop à la légère, à une table d'hôtel, à Nice, au commencement de la saison, alors qu'il n'y avait encore personne d'arrivé; la grande

dame étrangère s'ennuyait, elle s'était amusée des soins de ce monsieur, s'était laissé accompagner et servir par lui, en avait fait à peu près son courrier. Lorsque sa famille et ses amis arrivèrent, elle crut qu'elle pouvait, sans importance aucune, le laisser là comme un vêtement dont on est dégoûté.

Un jour qu'elle passait sur la promenade au bras d'un prince de son pays, elle donna à son ancien factotum un coup de tête tellement froid et dédaigneux, que celui-ci courut s'implanter auprès d'elle avec la témérité et la hardiesse des caractères méridionaux, et, devant le prince, lui rappela les manières aimables qu'elle avait avec lui quinze jours auparavant, alors qu'il était bon pour faire ses courses, lui chercher un appartement, lui apporter des fleurs, l'aider à tuer le temps, et il n'oublia pas les traits sanglants et spirituels dont, dans ses tête-à-tête avec lui, elle tançait les personnages, ses amis. Ce fut un scandale!

Les jeunes filles sont plus souvent victimes que les hommes des fausses amitiés; leur vengeance n'est pas autant à craindre; elles ne peuvent que se replier sur elles-mêmes et souffrir!

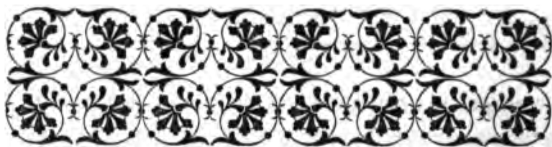
Ce n'est pas que je désapprouve les connaissances dans de belles positions, ou celles d'une position sociale moindre à la sienne, mais que l'éducation ou l'instruction égalise ; ce que je blâme ce sont les idées fausses avec lesquelles la plupart du temps on les envisage et on les cultive. Il faut avoir affaire à des esprits doués de cœur, de tact, de jugement, pour qu'ils sachent en tirer bon parti.

Il est donc bon de ne pas trop prendre au sérieux ces liaisons de villégiature, ne pas leur donner une importance dans la vie, mais en tirer le profit que l'on peut, ne pas s'en faire une source de chagrins pour plus tard, et ne pas leur donner une solidité susceptible de provoquer des efforts trop violents, lorsque, de retour à la ville, il ne pourra plus en être question.

Si, au contraire, il résulte d'une sympathie spontanée, une réelle amitié, tant mieux ; mais si l'amie pauvre a quelque dignité, ou elle devra se trouver blessée par le rôle qui lui échoit, ou elle tombera dans le travers de vouloir égaler son amie riche, et, de toute façon, se trouvera malheureuse ; aussi, quand on se retrouve à la ville, c'est un bon moment pour

rompre si on le désire ; celle des deux qui se trouve dans la position inférieure fera bien d'être la première à se tenir en arrière, et attendra qu'on la recherche. Elle évitera de faire parade devant ses amis de ses nouvelles connaissances, si peu encore solidifiées.





CHAPITRE XXVII

LES CONNAISSANCES.

Ce qu'on est convenu d'appeler vulgairement des connaissances et que l'on confond souvent avec des amis, ne ressemblent cependant en aucune façon à ceux-ci. Mais dans le monde, on emploie un mot pour l'autre, en dépit de la différence qui existe cependant. En réalité, on a peu d'amis, et beaucoup de connaissances, c'est-à-dire que l'on connaît beaucoup de monde. Ces connaissances, on n'est pas obligé de les aimer, ce sont elles qui composent les relations du monde; on n'y tient pas; il est reçu de les quitter et de les prendre sans la moindre façon.

On ne peut vivre isolé, sans connaissances ni fréquentations, et rien n'est plus difficile que d'en faire des nouvelles.

Il est urgent cependant de les renouveler.

Chaque année, on perd un certain nombre de ses relations. Les unes s'en vont, quittent la ville, et on est réduit à une correspondance suivie d'abord, puis qui finit par s'éteindre ; les autres, soit par des mariages ou pour des raisons de famille et de fortune, restreignent leurs cercles ; des peines, des maladies les empêchent de fréquenter le monde ; puis c'est la mort qui fauche, et les vieux amis, et les jeunes aussi, si bien qu'en supposant une moyenne de vingt amis, et de deux que l'on perd par an, au bout de dix ans on ne connaîtrait plus personne. Il y a même des années néfastes dans les amitiés et où un cercle se détruit tout d'un coup.

En province on est sujet plus rarement à ces désagréments, parce que les déplacements sont moins fréquents, ainsi que les changements de position. A Paris, c'est une véritable calamité ; il est rare que deux années se suivent sans qu'une société ne subisse de nombreuses modifications.

Plusieurs années après, on se retrouve il est vrai, car il est rare qu'on ne revienne pas dans la capitale après l'avoir habitée ; on se revoit avec un véritable plaisir.

On a beau ne pas aimer le monde, ne pas

vouloir du monde, il est de toute nécessité d'avoir une société, à moins que l'on ne soit entouré d'une très nombreuse famille.

C'est indispensable pour bien des motifs. Il n'est pas bon de vivre seul ou absolument entre soi, quelque plaisir que l'on y trouve, car ce plaisir-là arrivera à la satiété, sinon pour vous, au moins pour les autres, et il ne faut pas être égoïste.

L'ennui, un jour, naquit de l'uniformité.

Ensuite si l'on a des enfants, il faut penser à leur avenir et leur établir des relations, des protections, des appuis, des recommandations. Il est bon d'être connu de longue date par des personnes qui puissent répondre de vous.

Mais, en général, là n'est pas le cas; on voit toujours moins de monde qu'on n'en voudrait voir, et la difficulté gît plutôt, pour la plupart des gens, dans le moyen de faire des connaissances, afin de renouveler et d'entretenir un noyau convenable.

Dans les petites localités, et surtout autrefois, on se connaissait de génération en génération, on ne se perdait jamais de vue, et si un singulier hasard jetait de nouveaux arrivants

dans votre milieu, on était si content de la diversion qu'ils étaient entourés et bientôt admis dans l'intimité, à moins qu'ils n'en fussent bannis avec sévérité.

Maintenant que les moyens de transport ont facilité les voyages, que les Expositions et mille autres motifs ont engagé à en profiter, il se présente à peu près les mêmes cas en province qu'à Paris.

A part les personnes du monde officiel qui savent à qui faire des visites en arrivant, les industriels, les nouveaux propriétaires ne savent pas trop à qui s'adresser. Il est très rare maintenant qu'une jeune fille se marie dans sa ville natale, c'est-à-dire que son mari ne l'emmène pas loin de son pays; de même un jeune homme trouve rarement l'occasion de rester dans sa propre ville, il va s'établir à Paris ou ailleurs. Ces déplacements sont cause qu'on est entraîné à changer souvent le cercle de ses amis et par conséquent à en faire de nouveaux.

Ces changements sont cause aussi qu'on connaît très superficiellement les gens avec qui l'on se lie; on ne sait guère d'où ils viennent, ni ce qu'ils ont fait, ou du moins on le sait trop tard, car tout se sait, tout finit par se savoir et percer.

En voyage et dans les grandes villes, il faut beaucoup se méfier des nouveaux amis.

Il est peu de personnes qui pourraient se vanter que leur confiance, à cet égard, n'ait été surprise, et s'il arrive parfois des rencontres inattendues, des relations inespérées et que la meilleure amitié cimente plus tard, qui n'a éprouvé des déboires, des déceptions et même de graves désagréments causés par des liaisons faites à la légère?

Il ne faut, sous aucun prétexte, admettre chez soi ni introduire dans son intimité, des gens sur l'origine et la fortune desquels on n'a pas de renseignements certains.

Aussi, lorsque l'on fait une connaissance de rencontre, doit-on se donner réciproquement, aussitôt que l'on voit que la liaison a des chances de se continuer, les moyens de prendre des informations; certes, on ne dit pas : Allez-vous informer de moi là et là; mais on trouve moyen, dans la conversation, d'indiquer les noms de personnes qui vous connaissent, de parler de ses fonctions, de ses occupations, de ce qu'on a fait, etc.

Et il est bon d'user de ces indications pour prier quelqu'un de prendre des informations.

Ceci concerne les gens qui ne sont pas présentés ; et l'idée d'en parler à mes lectrices m'a été suggérée par un événement arrivé il y a peu de temps.

Un vol important avait été commis, il y a plusieurs années, dans une maison de banque. Un garçon de recettes, parfaitement honnête jusque-là, s'était laissé entraîner et avait disparu un jour avec deux cent mille francs, sans que la police pût jamais le retrouver. Quelques mois après, un bon bourgeois s'installait dans une pittoresque maisonnette sur les bords d'un lac de Suisse ; bientôt il était chéri et fêté de ses voisins, qui ne s'inquiétèrent pas d'où il venait, jusqu'au moment où, par suite de hasards, la police vint arrêter, cet hiver, ce propriétaire qui mangeait si tranquillement ses revenus et qui n'était autre que le garçon de recettes. Cela ne fait-il pas frémir ?

Aux eaux et à Paris, on est surtout exposé aux ménages interlopes ; c'est une véritable épidémie à laquelle on ne peut se soustraire que par la plus grande prudence.

Puis encore c'est une étrangère dont le mari voyage toujours, est toujours attendu et fait de si courtes apparitions qu'on n'a pas le

temps de l'apercevoir. Grande dame, charmante, gracieuse, bonne et aimable au possible, elle s'empare de l'amitié des jeunes filles, enthousiasme les fils, est excessivement appréciée par le mari et abuse de la confiance de la femme. Elle s'accapare de la maison où elle fait bientôt la loi... jusqu'au moment où un événement scandaleux vient l'expulser. Qui ne connaît ce type terrible qu'on ramène si souvent d'un voyage où la syrène nous a charmés à la table d'hôte ou au salon de lecture? Elle a souvent avec elle de délicieux enfants et une dame de compagnie qui contribuent à lui donner l'air respectable.

Ensuite l'*homme répandu* qui est tout: journaliste (dit-il), industriel, financier, poète; au mieux avec toutes les célébrités, il promet à madame de la présenter dans les meilleurs cercles, de la combler d'avant-scènes; il éblouit monsieur par les plus séduisantes perspectives; en passe de faire de brillantes affaires, des affaires monumentales, il remue les millions à la pelle... en parlant! mais il finit par vous emprunter cent sous quand vous l'invitez à dîner!

Sa femme, jolie et coquette, est vêtue avec la plus grande élégance et à la dernière mode;

ils reçoivent grandement, à condition que la soirée se terminera par un baccarat, et qu'on ne poussera pas l'indiscrétion jusqu'à aller demander au propriétaire si le terme est payé.

Dans les relations du monde à Paris, on n'est pas en général bien scrupuleux. Ces relations on ne les laisse pas pénétrer dans l'intimité, on les tient à distance ; aussi n'y a-t-il rien de plus indulgent et de plus discret que le monde parisien, du moment qu'on ne l'offusque pas et que l'on garde du dehors. Il ne questionne jamais, et sait fermer les yeux aux heures et dans les endroits où il est galant de ne pas voir.





CHAPITRE XXVIII

QUESTIONS D'ÉDUCATION ET DE CONVENANCE

La discrétion est une grande vertu du savoir-vivre ; on entend l'indiscrétion de plusieurs façons ; il y a l'indiscrétion de la parole, celle des yeux ; il y a l'indiscrétion malveillante, volontaire, et celle qui n'est pas malfaisante mais qui est agaçante ; il y a celle qui nuit plus à celle qui la commet qu'à la personne qui en est l'objet, et celle, au contraire, qui se rapproche de la médisance.

L'indiscrétion est donc offensive et défensive, pourrait-on dire ; elle est défensive quand on trahit une amie en livrant son secret parce qu'on vous le demande ; elle est offensive quand elle devient de l'inquisition ; la curiosité est un genre d'indiscrétion, moins grave d'apparence que celle qui se rapproche de la délation, mais qui n'en a pas souvent une moindre importance.

C'est cette indiscrétion qui fait ouvrir la porte d'une chambre brusquement et sans avertir, au moment où l'on pense que la personne qui s'y trouve se livre à une occupation qu'elle désire vous dissimuler.

Qui ne connaît cette espèce d'inquisition, précieuse quand elle vient d'une personne chère, mais pesante provenant d'un indifférent ou poussée trop loin, consistant à examiner attentivement votre figure et à vous dire : « Ah ! vous êtes pâlotte, ce matin, ma belle; êtes-vous souffrante ? vous avez les yeux rouges ! »

« Bon, vous dites-vous, elle va croire que j'ai pleuré ; cependant, ce n'est pas. Je n'ai que mal à la tête ! »

Et plus vous vous efforcez de nier, plus vous sentez que vous avez l'air embarrassée et que la personne ne vous croit pas.

Les conseils indiscrets sur la toilette, sur la santé, sur la vie sont insupportables. On s'habille comme on peut, et pas toujours comme l'on veut. Avant de critiquer ou de conseiller, il faut se demander si la personne que l'on conseille pouvait faire autrement ; elle peut avoir des motifs qu'il ne lui plaît pas d'avouer, et on

la met dans l'obligation de mentir pour dissimuler son embarras.

Comme, même pour éviter de commettre une indiscrétion, on pourrait se laisser aller à des hypothèses fausses, en se disant : « Non, il ne faut pas dire ceci, car *cela* peut en être cause »; il est préférable de prendre l'habitude de ne pas trop s'occuper des autres, à moins qu'ils ne vous le demandent.

« Que de gens se font des ennemis pour s'être montrés plus royalistes que le roi ! Trop de zèle nuit ! » (*Talleyrand.*)

Donc, ne pas insister démesurément sur un mauvais état de santé, ni s'en inquiéter non plus, en réalité ; enco moins, sur des détails d'intérieur, de famille, de fortune.

Souvent, sous le coup d'une émotion intense, on s'épanche plus qu'on ne se l'est proposé; plus tard, cette confidence faite vous gêne; alors, combien on a de gré à l'amie discrète qui paraît avoir oublié la confidence et ne fait jamais même une allusion qui puisse vous rappeler ce sujet ! En effet, si elle est véritablement discrète, elle finit par l'oublier elle-même.

Amélie confie son secret à Alice, ou celle-ci le connaît forcément ; très désireuse de tenir les

intérêts de son amie, elle le répète néanmoins à ses autres amies, Adrienne et Agathe, lesquelles s'empressent de le répéter à tout le monde, et surtout à Aglaé, l'ennemie d'Amélie, qui en fait son profit. Cependant Amélie apprend qu'Aglaé sait son secret ; comment l'a-t-elle su ? La faute en est-elle à Adrienne et à Agathe ? Non, la faute en est à Alice, et elle est aussi fautive que si elle l'eût dit elle-même à Aglaé ; elle ne doit pas en vouloir à Agathe ni à Adrienne, mais à elle seule. La faute en est aussi à Amélie, qui a eu tort d'avoir confiance dans la bavarde Alice. Que de torts les amis bavards, inconséquents, vous font ainsi !

Le sage retourne sa langue sept fois avant de parler ! On ne saurait trop méditer cette parole. Mais on peut suppléer à cet exercice, qui serait peut-être fastidieux, en faisant usage de tact et de discernement, et en prenant l'habitude de réfléchir un peu. Les personnes qui ne possèdent pas ces qualités doivent essayer de rester silencieuses.

Une institutrice, ou toute autre personne dans une position subalterne, même l'hôte d'une famille à quelque titre que ce soit, ne doit pas avoir de colloques avec les domestiques de la

maison, écouter leurs plaintes, s'ériger en juge des maîtres de la maison ; elle doit donc éviter les moindres conversations avec eux et ne leur adresser la parole que pour leur service, sans quoi les maîtres de la maison seraient en droit de supposer qu'elle cherche à faire parler la domestique, par curiosité, ou par duplicité, ou tout au moins par inconséquence.

Une jeune institutrice fit la sottise d'indiquer une place à une domestique, cependant renvoyée ; elle fut elle-même congédiée à l'instant.

La manie de se mêler de ce qui ne nous regarde pas est, à bien considérer, ce qui engendre la plupart de nos maux, ou du moins nous procure le plus d'inimitié, nous cause le plus de tort. C'est une manie intolérable et des plus fréquentes.

Les gens qui ont la manie de se mêler de ce qui ne les regarde pas, sont en général d'insupportables bavards, craints et détestés de tout le monde.

Oui, je sais bien que les bavards ne sont pas de méchantes gens, bien au contraire ; les caractères peu communicatifs sont plus sournois, mais le proverbe qui dit : « il n'est de pire en-

nemi qu'un sot ami, » ou : « un ennemi spirituel est moins à craindre qu'un ami maladroit, » n'est pas faux; il n'a pas, chose rare, même dans les proverbes, de contre-partie. Chacun sait que la sagesse des nations se dément souvent. Ainsi elle dit : « pierre qui roule n'amasse pas mousse; » puis plus loin : « boule de neige se fait en roulant, » etc.

Un bavard, aussi bon cœur qu'il ait, fait plus de mal que l'homme le plus méchant.

Le bavard est toujours un sot, et, qui pis est, un sot qui se croit de l'esprit.

Est-il rien de plus sot que cette réponse entendue sempiternellement quand vous prouvez à une personne qu'elle a trop parlé, et combien elle a nui :

« Je ne savais pas, moi, qu'il ne fallait pas le dire! Si j'avais su ! »

Rien n'est plus irritant! Dans l'ignorance, on s'abstient. C'est une déplorable habitude que de parler sans raison, de parler pour ne rien dire.

Les femmes ont la réputation de parler beaucoup trop.

Il y a bien des hommes qui possèdent aussi ce défaut, mais alors à celui de bavarder s'ajoute celui d'être blagueur. Ils parlent beaucoup pour

se vanter. Les femmes parlent pour le plaisir de remuer la langue. Il y a des femmes qui trouvent toujours, même sur les choses les plus insignifiantes, à débiter des phrases sans fin ! Que de paroles inutiles se disent ainsi ! Et que ces paroles forment un bourdonnement insupportable aux oreilles des personnes sérieuses ! Les bavardes ne sont jamais sérieuses ni distinguées, ces deux qualités demandant qu'on se possède, qu'on ne se prodigue pas, et qu'on ne dise que ce qu'il est besoin de dire, sans pour cela être morose et taciturne. Il y a un juste milieu à garder, que le tact seul peut indiquer.

Les parents ne sauraient trop s'appliquer à empêcher les enfants dès le bas âge à parler pour rien, d'abord, à savoir garder un secret, ensuite ; car il y a ces deux catégories dans la manière de bavarder ; elles ont la même source et sont aussi funestes et fastidieuses.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que les gens qui racontent les secrets des autres ou leurs propres secrets, sont fort étonnés en apprenant qu'on n'a pas tenu le secret pour eux, qu'on a rapporté leurs paroles, comme je viens de l'indiquer pour Amélie et Alice.

Néanmoins, ils sont incorrigibles ! Les leçons

les plus dures ne les apprennent pas à se taire ; ils recommencent la minute d'après à parler à tort et à travers, à des gens dont ils ont tout motif de se méfier ; et vingt-quatre heures plus tard ils s'étonnent de nouveau de n'avoir à accuser qu'eux-mêmes, après tout, de la divulgation de ce qu'ils voulaient tenir secret. S'ils ne l'avaient réellement pas dit, personne ne pourrait les accuser de l'avoir dit.

Le bavardage inutile, celui qui ne nuit pas absolument, mais est inutile, et nuit toujours, parce que tout ce qui est inutile est nuisible, fait détester la personne qui s'y adonne et la rend insupportable. Est-il donc si difficile de ne dire que ce qu'il est besoin de dire ?

C'est aussi une question de savoir-vivre que de savoir parler et se taire à propos ; c'est une question de tact et de discernement ; mais elle se trouve toute décidée lorsqu'on a l'habitude de ne pas se laisser aller à parler à tort et à travers.

Les personnes indiscrètes offensivement, c'est-à-dire curieuses, questionneuses ou mordantes, se font détester sans être méchantes. Elles croient être très spirituelles, en lançant des traits plus ou moins flatteurs à une amie sur sa coiffure,

par exemple, la nuance de ses cheveux ou de ses belles nattes, qu'elles supposeront être le côté faible de la personne. Dans tous les cas, elles ne se feront pas aimer ; on pardonne difficilement les allusions personnelles.

Il y a encore une indiscrétion qui se pardonne difficilement, c'est celle qui pousse à reprendre d'une faute ou d'un défaut. Il faut être bien intime, bien sûr du caractère d'une amie pour se permettre de la faire apercevoir d'une faute. Il est possible que cette susceptibilité soit ridicule et mal fondée ; je le reconnais, et je suis persuadée que toutes mes lectrices s'écrient à l'unanimité :

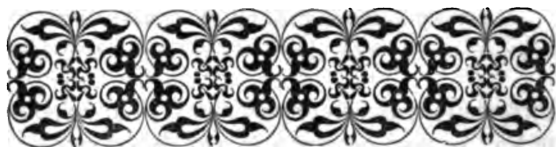
« Oh ! je ne suis pas comme cela ! je ne demande pas mieux qu'on me fasse apercevoir de mes travers, qu'on me signale mes défauts et encore davantage les petites fautes, par exemple, de langage, de piano, que sais-je ! »

Eh ! bien, malgré ces protestations, tout en reconnaissant même la véracité de l'observation faite (ce qui est rare, parce qu'il y a, à peu près dans tout, matière à diverses appréciations), en reconnaissant son utilité, il reste une petite amertume contre la personne qui l'a faite, aussi délicatement qu'elle soit faite ; — mais voilà les

protestations qui recommencent ! — « Au contraire, je suis pénétrée de reconnaissance....» Soit ! je persiste à dire qu'il en reste une légère amertume sans même qu'on s'en rende compte, tout en étant très satisfait d'être mis à même de se corriger ; et on ne doit s'acquitter de cette mission qu'avec beaucoup de délicatesse, et jamais de descendants à ascendants.

Un enfant qui possédera une instruction plus grande que ses parents se gardera bien de reprendre ceux-ci quand ils feront une faute grammaticale, je suppose, ou autre faute, à moins qu'ils ne l'exigent absolument, et encore ne le fera-t-il qu'avec beaucoup de réserve et de respect.





CHAPITRE XXIX

PETIT MANUEL DE CONVERSATION.

J'AI déjà dit combien il était difficile d'indiquer ce que l'on doit dire, selon les circonstances ; néanmoins mes lectrices insistent pour que je continue. Il y a une foule de cas, où l'on est obligé à être banal et à dire des lieux communs.

La personne la plus spirituelle peut paraître sotte et ne rien trouver à dire, lorsqu'elle est émue ou préoccupée. Bien des personnes qui ont la réputation d'être très aimables ont des phrases toutes stéréotypées, à peu près les mêmes, qu'elles répètent. Pour ma part, je pourrais citer un homme qui jouit d'une réputation d'esprit universelle : la première fois que je causai avec lui, il me dit une ou deux phrases excessivement spirituelles, véritables jets d'artifice ; j'en étais enchantée ; l'ayant revu une

année après, il me redit exactement les mêmes paroles, me racontant la même histoire, me répétant le même trait d'esprit ; enfin, à plus d'une année d'intervalle, encore nouvelle rencontre, nouvelle conversation, même compliment, même anecdote, même saillie spirituelle !

Il y a cependant des personnes qui arrivent par ce moyen de phrases stéréotypées à passer pour avoir beaucoup d'esprit ; en tous cas, elles devraient posséder le discernement de distribuer leurs phrases à propos. L'improvisation, la présence d'esprit est de beaucoup préférable à l'emploi des banalités ; néanmoins, dans bien des cas, les dites banalités sont obligatoires. Ainsi, répondre à une personne qui vous est présentée : Je suis enchantée d'avoir fait votre connaissance, est une banalité qui n'engage absolument à rien ; une phrase plus neuve, plus gracieuse, plus expressive, doit être réservée à des personnes auprès desquelles on tient a exprimer davantage.

Il est une circonstance d'actualité où bien des personnes sont embarrassées de savoir que dire, c'est le jour d'un mariage, à la sacristie ou au salon ; la mariée, le marié et leurs parents sont obligés de répondre à tant de félicitations qu'il

devient difficile de sortir des banalités et même d'en trouver.

Quelques jeunes mariées sauvent la situation en ne disant rien; un sourire, une larme, voilà toute leur éloquence, et elles obtiennent un succès de premier ordre. Je ne déconseille pas ce procédé, quand on a dix-huit ans, de beaux yeux bien expressifs, des fossettes gracieuses, et que la timidité est encore un charmant apanage. L'émotion est, d'ailleurs, un excellent prétexte, et la maman d'une mariée peut aussi beaucoup exprimer dans un regard humide, une poignée de main, un soupir oppressé.

Bien des mariées sont spirituelles, ainsi que leur famille, et elles n'en sont pas pour cela moins charmantes. On peut être timide et émue; il y a des devoirs mondains qu'il faut néanmoins remplir. Les présentations sont obligatoires; la mariée, si elle est très jeune, ne présente pas beaucoup son mari, sauf à ses amies; c'est le père et la mère qui présentent leur gendre : le gendre, à son tour, présente à sa femme ses amis et amies. Il s'agit de trouver un mot aimable et approprié à chaque personne, et d'étouffer l'émotion ou l'appréhension bien naturelle dans une telle solennité.

Les amis félicitent : — « Laissez-moi vous apporter mes meilleurs souhaits et mes félicitations. » — « Combien vous êtes aimable d'être venu, répondent généralement les parents ! je vais vous présenter mon gendre, » ou « à ma belle-fille ». — « Anna, M. un tel, un de mes bons amis, que je recommande à votre amitié ! » dit le mari. — « Madame, je suis bien heureux d'être admis à vous présenter mes hommages en un tel jour ; c'est pour moi le meilleur garant que vous voudrez bien me conserver un bon souvenir. »— « Les amis de la famille de mon mari ont un double titre à être bien accueillis par moi, Monsieur. » — Ou s'il s'agit d'une dame âgée : « J'espère que vous voudrez bien reporter un peu sur moi de la bienveillance dont vous honorez mon mari. » — Encore : « J'ai déjà entendu beaucoup parler de vous par M..., et il me tardait beaucoup de vous connaître. » — Si la personne présentée est connue pour avoir un talent, celui qui la présente ne manque pas de le rappeler par quelques mots, et celui qui l'accueille en fait de même mention.

Le jeune marié répond aux amies de sa femme — « Jeanne ou Marthe m'a fort vanté Mlle X... ; je serais très heureux que vous voulussiez bien

lui conserver votre amitié, et je ferai tout mon possible pour vous rendre notre maison agréable ; ou « et je vous prie de vouloir bien me compter comme un ami de plus ».

— Je prends note de votre bonne promesse, Monsieur, et je suis bien contente de voir à mon amie un mari tel que vous.

Il est de rigueur, après les présentations, si l'on se retrouve auprès de la personne qui vous a présenté, soit la mariée, soit le marié, soit leurs parents, de les complimenter selon la circonstance. — « Je vous félicite de tout mon cœur, votre gendre est charmant ; » la réponse obligatoire et banale est : « N'est-ce pas ? un cœur d'or ! » — « Vous épousez une jeune fille charmante ; je n'ai jamais vu une mariée aussi ravissante. » — « Aussi bonne que jolie, » répond le mari d'un air convaincu, quoiqu'il pense plus souvent à la dot qu'aux beaux yeux.

Il peut s'établir aussi un petit dialogue sur l'émotion de la séparation qui va avoir lieu, sur les occupations et les fatigues qui ont précédé ce grand jour, et qui vont prendre fin, séries complètes de banalités et de phrases toutes faites que les époux et leurs familles répètent d'un air distrait inséparable des préoccupations souvent

futiles mais importantes cependant : robe de voyage qui n'est pas arrivée, gants craqués, bottes trop serrées, épingle qui entre dans le corps et que l'on ne peut retirer, etc. Que de supplices ces petites vétilles nous imposent ! C'est à quoi l'on ne pense pas assez : ce sont des banalités aussi ! mais les banalités sont la menue monnaie de la vie.

*

Il n'est jamais très poli, et cela indique une idée de taquinerie que d'insister sur la bonne santé de quelqu'un. Lorsqu'on vous dit : « Vraiment, vous avez de la santé à revendre ! » le compliment est-il sincère ou non, vous répondez, en riant, s'il est exact : « Mais oui, grâce à Dieu ! » sinon : « Pas autant que vous croyez, chacun a ses maux ! » Ce qui est vrai, malgré les meilleures mines. Si vous êtes très rouge, et que vous pensiez que la personne vous dit ces paroles pour vous taquiner, pour impliquer que votre santé est vulgaire, peu intéressante, dame ! il faut prendre votre parti de ce léger inconvénient, et montrer par votre bonne humeur que vous n'êtes pas accessible à ces petitesses d'esprit.

C'est très drôle, mais il y a de ces compliments qui sont presque des injures, précisément parce qu'ils traitent d'une chose réelle !

Il y a mille circonstances où il est parfaitement reçu de dire : « Quelle belle santé ! » Mais alors que cette santé est par trop exubérante, il est préférable de ne pas insister ! C'est une affaire de tact.

*

Au sujet d'une danse qu'elle a déjà accordée, et pour laquelle on vient l'inviter de nouveau, une jeune fille répond indifféremment, et selon le degré de familiarité qui peut exister avec le jeune homme qui l'invite. (Dans les sauteries, entre amis, plus de laisser-aller est permis, on est moins formel) : « Je suis déjà engagée, merci, monsieur ! » « C'est déjà promis ! je regrette ! » « Trop tard ! inscrite ! » Cette dernière phrase pour un cousin ou un jeune ami avec lequel on peut se permettre une petite coquetterie, en lui montrant ses tablettes.

*

Il est tout à fait impoli de dire, surtout à une personne plus âgée ou bien à votre supérieur : « Vous avez tort de faire cela ». C'est aussi d'une

mauvaise habitude d'avoir l'air de dicter aux gens ce qu'ils ont à faire, à moins qu'on ne soit leur supérieur ou qu'ils ne vous en prient instamment. Ces deux lapsus à la politesse proviennent en général d'un caractère dominateur, qui veut mettre son *veto* partout. Cela peut résulter aussi de mauvaises habitudes. Je connais une personne qui ne manque jamais d'entrer dans de longues explications, qu'elle accompagne d'un « Comprenez-vous? vous comprenez-bien, n'est-ce pas ? vous allez faire comme ceci, puis comme cela, et vous direz : Monsieur, je suis charmé, etc., etc. ». Cette abondance de paroles blessantes provient de ce que cette personne vit, je crois, avec des personnes très obtuses, et elle prend tellement l'habitude de tout expliquer et de tout dire, qu'elle s'oublie ensuite avec les autres.

On ne doit jamais paraître croire que la personne ignore quoi que ce soit en matière d'érudition, et vouloir lui apprendre par exemple que les Romains faisaient telle ou telle chose, qu'en Angleterre on suit telle coutume; la plupart du temps la personne à qui l'on parle le sait mieux que vous. On doit paraître croire qu'elle sait, et, en tout cas, s'en

informer ou attendre qu'elle vous questionne.

*

On ne dit pas « un juif », mais « un israélite » pour désigner une personne de cette secte ; de même qu'on ne dit pas « un huguenot », mais « un protestant ».

*

Une femme ne doit jamais demander à un homme de ses relations, d'où il vient, où il va, où il a passé sa soirée, ni lui dire où elle se propose d'aller.

*

Il est du plus mauvais goût d'employer le pronom *je* quand on est en famille, ou qu'on dépend de quelqu'un. Dans les maisons de commerce il est d'usage, même lorsqu'il n'y a pas d'associé, de dire « nous ». Partout où il y a communauté quelconque, il est plus poli, pour les autres membres, d'employer le pronon *nous*. Le *je* a un ton tellement autoritaire, arbitraire, personnel, qu'il est désobligeant de l'employer; cette habitude dénote un caractère peu aimable, et laisse à penser que les rapports ne peuven être très agréables. Ainsi un mari qui dira dans le monde : « Je ne donnerai pas de bal cet hiver », ou : « Je veux que mes enfants soient

élevés au collège, » prendra là un ton très blessant pour sa femme, car il est évident que sa femme doit être de moitié dans ses intentions. De même une femme ne dira pas *je* dans des cas semblables, mais par exemple : « Nous avons loué une campagne. » « Nous donnons à dîner, » etc. ; il n'y a que dans les cas absolument personnels, « J'ai acheté une robe », « Je suis sortie », etc., où elle agit seule, qu'elle dira *je*.

Un employé, un associé même ne dira pas : «Je verrai, je réfléchirai ;» mais : «Nous verrons,» et : «Nous avons fait cela», etc.

Une jeune fille ou un enfant qui traite du *je* est révoltant et ridicule.

Qu'est-ce qui ne connaît pas le proverbe : « Le roi dit : Nous voulons » ?

*

La critique.

— « Quoique je sois arrivée à un âge qui me donne le droit de croire que je possède quelque expérience et quelque habitude du monde, je n'ai jamais pu m'habituer aux conversations banales qui dégénèrent souvent entre femmes en mots piquants.

« Parler pour ne rien dire m'a toujours paru une charge, mais parler pour blesser son prochain, qu'il soit présent ou absent, est entièrement hors de mon pouvoir.

« Aussi dans ces longues réunions féminines, qui ont lieu en province, pendant lesquelles on tortille un petit ouvrage entre ses mains pour avoir un motif à rester en place (sans quoi, on aurait trop envie de s'en aller, probablement), je me borne, pour la plupart du temps, au rôle de spectatrice, qui me permet d'observer. »

Ainsi me parlait dernièrement une vieille amie.

« Je hais la flatterie basse et adulatrice, continua-t-elle, mais, il faut bien l'avouer, dire au nez des gens tout ce que l'on pense, ne serait pas de la franchise, mais souvent de la cruauté, et presque toujours l'inspiration de l'égoïsme, de la jalousie ou de l'injustice.

— Il ne faut dire que la vérité, mais non toute la vérité! lui répondis-je. C'est-à-dire, il ne faut pas dire une chose fausse; mais en matière purement abstraite, sait-on bien où est la vérité? Par exemple, vous écoutez une amie exécuter un morceau de piano. Votre appréciation personnelle est qu'elle ne l'inter-

prête pas aussi bien que vous, ou qu'une autre personne. Mais est-ce bien la vérité ? Peut-être votre voisin trouve cette interprétation supérieure ; c'est une affaire de goût. De même, lorsque vous trouvez telle toilette plus ou moins réussie, tel visage plus ou moins joli. Donc, vous n'êtes nullement forcée, par amour de la vérité, de faire connaître votre appréciation et de l'ériger en *vérité*. Dans ce cas, c'est tout au plus de la *sincérité* de votre part de répondre si l'on vous questionne.

Les relations sociales seraient insupportables si la politesse, l'indulgence, la mansuétude n'y présidaient. Je l'ai déjà expliqué, je crois, ce n'est pas par hypocrisie ou platitude que l'on évite de dire une dure vérité ou d'émettre une opinion défavorable, mais par charité et par indulgence.

Entre femmes principalement, on trouve souvent, dans une prétendue franchise, le moyen d'affliger une rivale. L'autre ne veut pas rester en arrière et réplique. Il s'ensuit de ces coups de langue qui finissent par rendre une telle société tout à fait importune à une âme bonne et généreuse, qui se voit attaquée sans savoir pourquoi et ne sait riposter.

Il ne faut pas se dissimuler que la personne

qui abuse du droit de critique se fait vite détester. Mais y a-t-il encore rien de plus inique qu'une personne qui critique sciemment à tort, par jalousie ou rivalité?

Dire crûment à quelqu'un ses travers, c'est impoli; mais, après tout, « qui a la gale se gratte, » dit le proverbe espagnol; cependant, dans une conversation de gens bien élevés, il faut éviter de laisser échapper ces indélicatesses de la conversation.

Il est inouï combien les femmes savent s'envoyer de légers coups d'épingle! Et l'on sait qu'il n'y a rien de tel pour irriter le système nerveux, aussi bien que le sang et la peau, que les piqûres répétées!

— J'ai eu l'occasion bien souvent d'être témoin de choses de ce genre; surtout quand ma nièce venait me voir, me racontait encore ma vieille amie.

On attaquait une nouvelle arrivante : une Parisienne, toute naïve, habituée aux bons offices de jolies et aimables femmes qui ne la jalousaient pas; c'était piquant à étudier et je n'y manquais pas. Le principal était qu'elle ne vînt pas à s'en apercevoir, afin de ne pas gâter sa bonne nature. Cette jeune femme, blonde de

cheveux, blanche de peau, aux épaules potelées, eut pour ennemies acharnées toutes les femmes brunes, jaunes et maigres de la ville. Elle jouit d'une santé inaltérable, grâce à Dieu, d'une de ces santés... laquelle pour ne pas s'étaler sur ses joues ne lui a jamais permis de connaître ce qu'est un mal de dent ou une douleur d'estomac.

— Vous devriez mener votre femme aux bains de mer, entendis-je dire charitablement au nouveau marié une maman dont la fille scrofuleuse et étique va régulièrement chaque été promener sa toux sur la plage. L'air de la mer brunirait sa peau (jamais au point de celle de sa fille, pensai-je) et enforcirait son sang. Votre Berthe a l'air d'un fromage à la crème! Elle est tout à fait lymphatique! concluait-elle d'un air méprisant.

Puis je l'entendis insinuer à une de ses amies qu'il était impossible d'avoir un teint aussi transparent que celui de Berthe, sans posséder de ces infirmités que les rois de France avaient autrefois le privilège de guérir! Eh bien, devant cette calomnie, je ne me sentais aucune force de me venger; cependant je l'aurais pu, et certaines autres mères que je connais ne se seraient pas fait faute de lui donner une prompte riposte

à propos du teint bilieux et de la poitrine étroite de sa fille. Jamais je n'en aurais eu le courage; d'ailleurs, je ne l'aurais pas plus convaincue qu'elle ne m'a convaincue moi-même que ma nièce se portait mal et était lymphatique; seulement, elle m'aurait détestée... et je préfère être aimée que détestée! Malheureusement, il est rare qu'on parvienne à l'être de gens qui vous jalousent.

— Où achetez-vous donc vos fards, Berthe? Je n'ai jamais vu un blanc aussi naturel et du noir au bord des yeux aussi bien mis!... Maman ne veut pas que je me maquille! Elle dit que ce n'est pas comme il faut!

— Mais je ne me maquille pas! répond tout offensée ma pauvre nièce qui sait à peine ce que veut dire ce mot, et donne la meillenre preuve d'ailleurs de ce qu'elle affirme par la coloration qui monte subitement à son visage.

— Oh! vous ne me ferez pas croire que vous avez les cils et les sourcils noirs naturellement avec les yeux bleus, les cheveux blonds et la peau blanche! Maman dit que c'est impossible! D'abord ça se voit bien, allez, que vous vous mettez du noir! Mais ça vous rend le regard joliment beau! Je voudrais bien l'avoir ainsi!

— Mais vous êtes absurde ! tenez, je vais me débarbouiller devant vous. C'est naturel ! et moi je trouve ça très laid !

Et Berthe m'arrive tout en pleurs, après le départ de son amie :

— Tante ! Julie croit que je me maquille ! Que mes sourcils ne sont pas noirs naturellement !

J'ai grand'peine à me retenir de lui dire ce que je pense de la malveillance de son amie.

La malveillance était patente, car, aurait-elle cru que Berthe se maquillait, il était peu poli de le lui dire et de le lui soutenir. Le bon ton, le savoir-vivre, la plus simple politesse exige de ne pas signaler leurs travers à vos interlocuteurs, et aussi de ne pas leur donner un démenti.

Cette jeune femme avait reçu de fort beaux diamants que son fiancé tenait de sa mère, ma pauvre sœur, et qu'il avait fait remonter avec beaucoup de goût. Nouvelle mariée, elle était pressée de s'en parer, et au premier bal elle en parsema ses cheveux.

— On ne me dupe pas, moi, ma chère belle ! lui dit en la croisant dans une contre-danse la femme du receveur, qui portait une parure

d'imitation de corail; ces cailloux du Rhin sont bien beaux, mais ils jouent trop le diamant!

Berthe resta abasourdie; elle se contenta de répondre avec un sourire narquois :

— On voit que vous vous y connaissez!

Les mères et les filles qui faisaient tapisserie murmuraient sur les banquettes :

— Cette petite Berthe! Elle se pare de tout ce qu'elle a! Quelle vanité! Tant de bijoux! Elle a donc peur qu'on croie qu'elle n'en a pas?

Elle avait rendu ses visites de noces avec une robe de velours garnie de dentelle. Ses bonnes amies, qui n'avaient ni l'une ni l'autre, saisirent la première occasion pour dire devant elle :

—Comme le velours est passé de mode! C'est affreux, une robe de velours! l'a-t-on assez traîné dans la boue, ce velours? Aussi on n'en voit plus à une femme qui se respecte! Parlez-moi de ces robes de moire antique, elles se portent toujours, ainsi que nos anciennes guipures! Foin de toutes les nouveautés! Il n'y a de beau que l'ancien... et ce que nous avons, auraient-elles ajouté, si elles avaient osé.

Lorsque Berthe avait fait son entrée dans le monde, à son premier bal, elle était apparue

avec une simple robe de tulle blanc, garnie d'effilés mousseux, et relevée par une ceinture de satin blanc. Pas une fleur, pas un bijou, ses beaux cheveux blonds cendrés, sa jeunesse si fraîche et sa beauté gracieuse suffisaient pour la parer et la faire ressembler à une perle fine, perdue au milieu de toutes ces pierreries, plus ou moins fausses, de couleurs douteuses, auxquelles ressemblaient ses compagnes.

Ce fut un tolle général.

— Quelle affectation ! pas un bijou ! C'est ridicule ; elle veut se distinguer, faire autrement que les autres !

Chacun est ainsi fait ; il trouve toujours à critiquer dans les autres, tandis qu'il se pâme devant ce qui est à lui.

Mais en jetant un coup d'œil sur le commencement de ce chapitre, je m'aperçois que la conversation de ma vieille amie m'a entraînée passablement loin de la ligne que me traçait mon titre ! Je n'ai cité jusqu'à présent que des conversations inspirées par jalousie, croirait-on. Non, c'est une erreur ; plutôt par égoïsme, et manque de tact. Mais il faut ranger encore davantage dans la catégorie de ces dernières celles où échappent, à notre insu, des apprécia-

tions blessantes pour nos auditeurs. Par exemple, se moquer d'une profession, sans savoir qu'une personne présente l'a embrassée, insulter à une position dans laquelle tout le monde peut se trouver, c'est ce que l'on appelle vulgairement parler de voleurs dans la maison du volé.

Je connais une jeune femme qui se permet d'écrire; elle le fait sous un pseudonyme très caché; il lui arrive parfois de dire à des jeunes gens fort assidus autour d'elle dans le monde ce qu'elle pense, d'ailleurs, des femmes auteurs, en général, et encore davantage ce qu'elle sait qu'on en pense.

—Une femme auteur est bien ridicule, n'est-ce pas? elle a souvent les ongles en deuil, etc.

Neuf fois sur dix, le jeune homme *s'emballe* (argot des jeunes boudinés) et s'écrie qu'il n'y a rien de plus ridicule en effet; et il continue en se moquant, sans trop savoir de quoi au juste, car, dans tous les métiers, il y a des gens ridicules et d'autres qui ne le sont pas. Elle rencontre de temps à autre, rarement, un homme d'esprit, ayant acquis de l'expérience dans l'usage du monde, qui ne donne pas dans le piège, non parce qu'il s'en doute, mais sim-

plement parce qu'il sait et connaît le peu de justesse des préjugés et des banalités de la conversation.

Aussi est-ce une grande preuve de sottise et de vulgarité que de se laisser entraîner à répéter, comme un perroquet, les opinions des autres !

Dans une conversation générale, on ne saurait apporter trop de soin à ce qu'on dit. Et, à moins d'être dans la société d'amis très intimes, avec lesquels on peut s'épancher et dont on connaît les côtés vulnérables, il est plus sûr de se tenir dans des considérations générales et de parler de sujets indifférents ; en tout cas, éviter d'énoncer une opinion trop positive, sauf sur ce qui est véritablement mal.

*

Les bavards.

Il paraîtrait peut-être plus rationnel à bien des personnes que je mette en tête les *bavardes*, car il est avéré que les femmes jacassent en général bien plus que les hommes. Mais le qualificatif a deux significations, dont l'une concerne davantage le sexe masculin, et je propose de dire, comme l'on dit vulgairement, leur fait aussi bien à l'un qu'à l'autre sexe.

On appelle peut-être improprement bavards, comme synonyme de vantards, les gens qui veulent paraître ce qu'ils ne sont pas, se vantent, se gonflent, comme la grenouille de la fable, pour n'enfanter qu'une souris. Les femmes sont rarement bavardes dans cette acception; elles ont un certain jugement, un certain bon sens qui manque à quelques hommes, et elles comprennent combien l'exagération est ridicule, parce qu'elle ne cause guère d'illusion. L'homme bavard, ou plutôt vantard, est d'ordinaire un homme de grande intelligence, et lorsqu'il se laisse aller à raconter des choses qui ne sont pas, il dit la plupart du temps ce qu'il pense, ce qu'il sent, croyant que ç'a été, ou que ça sera; il dit ce qu'il voit dans son imagination, en anticipant sur les faits. Il est d'ordinaire merveilleux à entendre, tellement il a de conviction et déploie d'imagination; mais il est bien dangereux, car, tout en étant de parfaite bonne foi, il peut vous entraîner bien loin.

L'adjectif bavard, pris dans le sens de parler beaucoup tout simplement, s'applique au sexe féminin, et c'est bien un des défauts les plus désagréables, quoiqu'il soit bien commun.

Il y a des femmes qui ont la manie, l'habi-

tude, je crois, de parler sans cesse, racontant tout ce qui les concerne et plus encore ce qui concerne leurs amis. Elles ne s'arrêtent jamais et sont d'un égoïsme charmant ; chaque parole que l'on veut dire leur semble autant de leur bien qu'on leur enlève. Pour les esprits observateurs, elles sont très amusantes à écouter, mais elles sont parfois bien fatigantes.

J'ai cherché dans les dictionnaires la signification qu'on donne à ce mot de bavard, et je l'ai trouvée bien écourtée. *Bavard*, nous dit Littré, est celui qui parle sans mesure ni discrétion ; il y a cependant bien des personnes qui parlent sans discrétion mais avec mesure, ce sont les curieux et les indiscrets, et il y en a d'autres qui bavardent sans mesure mais avec discrétion, c'est-à-dire qui savent fort bien garder leur secret, et parler sans rien dire, par manière et habitude.

Parler beaucoup et avec volubilité dénote une éducation vulgaire et est fatigant pour l'entourage. Il y a des femmes qui ont un tel besoin de parler, qu'elles disent tout haut ce qu'elles font, même lorsqu'elles sont seules.

Ce défaut de bavarder, dans les deux acceptions que j'ai définies plus haut, peut certai-

nement être dans la nature et le caractère, mais, comme bien d'autres, il peut être corrigé et modifié par l'éducation, comme il peut au contraire être excité et accru par l'exemple et l'habitude.

C'est donc aux parents qu'il appartient de réprimer ce défaut chez les enfants, dès le bas âge, en ne leur permettant pas de parler pour ne rien dire, et en ne laissant pas passer des exagérations; il est vrai, pour cela, qu'ils doivent s'abstenir de leur en donner l'exemple. Souvent une mère, fatiguée du bourdonnement de sa petite fille, l'enverra avec sa bonne au lieu de lui enseigner à rester silencieuse; d'autres fois, elle encouragera son fils à se vanter et à augmenter ses récits, vis-à-vis de ses camarades ou de ses professeurs, afin de se grandir à leurs yeux, au lieu d'apprendre à l'enfant à opposer plutôt le dédain du silence que la lutte dans l'exagération.

— Il a dit cela... il fallait lui répondre que toi, tu pouvais faire cela! etc.

Mais la bavardise dans ce sens est tellement adhérente aux dispositions naturelles (elle est, la plupart du temps, un défaut de famille), qu'il est très difficile d'en corriger un enfant.

Il n'en est pas de même de trop parler; en s'y prenant à temps, il n'est pas impossible d'obtenir un bon résultat; au contraire, on excite beaucoup les enfants à parler, et c'est un grand tort; cette facilité leur vient toujours assez vite, et celle de *penser* est bien plus utile, ses résultats seront bien meilleurs.

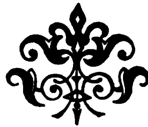
Trop parler offre toute espèce de désagréments; elle enlève tout prestige, et même la beauté de la figure, que l'on déforme par les contorsions continuelles de la bouche; elle rend vulgaire; les hommes détestent, non sans raison, les femmes bavardes; ce défaut dévoile l'égoïsme et conduit facilement au mensonge, sans qu'on s'en doute; c'est une pente glissante: lorsqu'on n'a plus rien à dire, on invente.

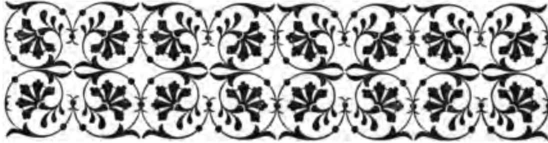
Les personnes qui parlent beaucoup sont enclines à l'ignorance : car, causant toujours, elles n'écoutent jamais, et elles n'apprennent rien de leurs interlocuteurs. Leur conversation est un monologue sans profit pour elles, et très fastidieux pour ceux devant lesquels il est débité.

Ensuite, elles finissent toujours par laisser échapper ce qu'elles feraient mieux de taire. Leurs ruses sont nouées de fil blanc; elles les

dévoilent elles-mêmes, et tombent très facilement dans les pièges qu'on peut leur tendre. Elles perdent beaucoup de temps inutilement à dire des choses insignifiantes et inutiles.

Dans le fond, et si l'on veut remonter à la source, l'un comme l'autre des deux défauts réunis sous le qualificatif de « bavard » provient du manque de jugement ; savoir s'arrêter, comprendre la mesure qui ne doit pas être dépassée pour rester dans les limites du bon sens, ces limites qui varient selon les ciconstances toujours nouvelles que l'on rencontre dans les destinées si diverses, ne peuvent être déterminées ni enseignées; savoir se taire, savoir parler à propos, savoir dire la vérité, ou ne pas la dire *toute*, être à la fois expansif et réservé, communicatif et discret, tout cela s'apprend en apprenant à bien penser, à bien juger, à apprécier sainement, et par la réflexion et le sentiment plutôt que par l'imagination et par l'érudition.





CHAPITRE XXX

L'ACCUEIL.

Il est inouï, quel rôle l'*accueil* joue dans l'opinion! une personne qui a l'abord froid, raide, compassé, ou vulgaire et ridicule, a bien du mal à effacer la mauvaise impression qu'on en reçoit.

Au contraire, cet abord est-il cordial, empressé, gracieux : il s'empare de vous pour toujours.

Il faut bien se garder de croire jouer la grandeur en prenant un air rogue, et montrer de la noblesse en faisant un maigre accueil à quelque pauvre hère, devant des amis plus haut placés que lui sur l'échelle de la fortune et même de la naissance; on témoignerait d'un mauvais cœur, de sentiments bas, d'idées étroites.

En entrant dans un salon, en s'abordant, on doit montrer un certain épanchement de joie,

même avec les personnes les plus indifférentes, du moment qu'on entretient avec elles des relations du monde.

Pendant que les maîtres de la maison font mine d'aller au devant des arrivants, leur tendent les mains, les installent aux meilleures places, ceux-ci répondent à leurs avances avec effusion. Si l'égalité doit être rompue à cet égard, c'est de l'hôte que les prévenances doivent venir, car en venant chez lui on lui prouve le désir de le voir, et il faut qu'il s'en montre reconnaissant.

Après avoir échangé les salutations, on se demande réciproquement des nouvelles de sa santé ; on s'informe de celui des membres de la famille que l'on connaît, ou même sans le connaître, dont on a entendu parler. Il arrive souvent, en effet, que l'on est en relations, par exemple, avec un jeune ménage, sans connaître les pères ni les mères, mais comme on en entend parler souvent, on doit s'y intéresser à cause de leurs enfants et, par conséquent, s'en informer, avec moins d'empressement cependant que si on les connaissait; en prenant congé, on ne leur envoie pas ses compliments, comme on le fait pour les personnes de con-

naissance, ainsi que nous allons le dire tout à l'heure.

Après ces informations, on présente les nouveaux arrivés aux personnes présentes, s'il y a lieu, puis on reprend la conversation interrompue.

Si les nouveaux arrivés connaissent des visiteurs se trouvant dans le salon, ils doivent bien observer de ne les saluer et de ne leur parler qu'après avoir fait leurs politesses aux maîtres de la maison, et aux femmes avant de s'adresser aux hommes.

C'est, en général, l'arrivant qui, le premier, demande des nouvelles à l'autre, quoiqu'il n'y ait pas de règles positives à cet égard ; cependant il est censé venir chercher des nouvelles. En revanche, on lui demande en premier lieu des nouvelles de ses parents. Lorsqu'une personne étrangère au pays et avec laquelle on est liée arrive dans une ville, pour un court séjour, on s'informe de la façon dont elle a fait son voyage, puis de la santé de sa famille qu'elle a laissée. C'est alors qu'elle présente les compliments dont les membres de cette famille doivent l'avoir chargée, et qu'elle s'informe, à son tour, de la santé des vôtres. Elles ne pourrait pas

présenter les compliments des absents, si on ne s'informait pas de leurs nouvelles.

Lorsque, au contraire, une personne a été simplement faire un voyage, et qu'elle est de retour, c'est elle qui s'informe la première de la santé de tous.

Quand on prend congé, on ne doit pas oublier, pour les absents, la formule : « Rappelez-moi au souvenir de M. X***, je vous prie », ou si c'est un homme qui parle, et qu'il s'agisse d'une femme : « Veuillez présenter mes hommages à Mme*** », ou encore, en langage familier : « Bien des choses aimables à X*** » etc. Les formules varient à l'infini ; on ne doit pas les oublier non plus dans les lettres.

Lorsqu'on prend congé, c'est l'hôte qui, le premier, fait ses recommandations au visiteur qui le quitte ; celui-ci les lui retourne pour les siens.

Ces échanges de politesse, quoique pouvant paraître puérils, et être omis quelquefois bien innocemment, sont indispensables au maintien des bons rapports. Si on les secouait, ce qu'on ferait bien vite, pour peu qu'il fût permis d'y ajouter moins d'importance, les relations de société seraient bientôt dépourvues de toute délicatesse, de toute bienséance.

Après les premiers compliments échangés debout, on engage son visiteur à s'asseoir, en lui présentant un siège. On ne doit pas permettre qu'il se le procure lui-même, à moins qu'on ait affaire à un jeune homme.

Il ne convient pas de s'asseoir avant que son visiteur soit assis lui-même. C'est lui qui se lève le premier lorsqu'il juge devoir mettre un terme à sa visite; l'hôte, au contraire, reste assis, ne paraît se décider que difficilement à se lever, afin d'essayer de retenir son visiteur. Il se lève, enfin, comme à regret, pour l'accompagner.

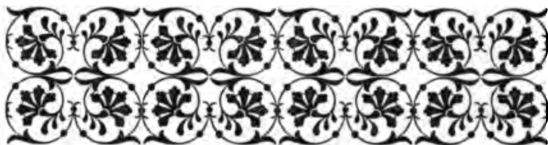
Quelque désir qu'on ait de voir partir ses visiteurs, la politesse exige de ne pas les laisser s'éloigner sans prononcer la formule : « Hé quoi ! vous voulez déjà me quitter ! Restez donc encore un peu ! »

Mais que de fois ces paroles ne sont prononcées que du bout des lèvres ! Le visiteur doit savoir comprendre si le ton est sincère et accéder ou non à l'invitation.

J'ai donné ailleurs, à part ce que je viens de dire, les règles qui régissent les visites d'un homme à une femme; et j'ai indiqué ce qui concerne l'un et l'autre.

Ainsi, une femme ne reconduit jamais un homme à la porte, lorsqu'il s'en va, et ne se lève pas lorsqu'il entre, à moins qu'il ne soit un personnage d'un âge avancé et d'un rang très élevé.





CONCLUSION

DE LA NOUVELLE ÉDITION.

Et maintenant que j'achève la lecture des épreuves de cette nouvelle édition, je me dis, comme je l'ai déjà écrit dès la première page : Non, ce n'est pas fini! J'ai limé, rectifié mon livre, je me suis étendue davantage sur divers détails, j'ai corrigé ceux que les années avaient pu modifier, mais il reste encore à dire!

Le format d'un livre nous limite forcément; il serait peu commode s'il était trop volumineux; c'est pourquoi je m'arrête, mais pour recommencer un troisième volume qui ne sera pas le moins utile, tellement il est vrai que plus on scrute une idée moins on en trouve le fond.

Le troisième tome du *Nouveau Savoir-Vivre universel*, qui est intitulé : *Usages et Coutumes de chaque profession*, est tout aussi pratique que le premier tome, le *Savoir-Vivre dans toutes les*

circonstances de la vie; moins quintessencié que la *Science du Monde,* s'adressant moins à une partie spéciale de la société, son utilité sera pour ainsi dire palpable, et je crois qu'au delà il y aura peu à faire.

Je ne puis terminer sans dire un mot des plagiats qui se sont produits et se produisent encore tous les jours. Je pourrais citer tel écrivain, qu'on aurait pu croire posséder assez à lui pour ne pas avoir besoin d'emprunter aux autres, qui en ce moment, suivant mon volume par chapitre et même par alinéa, s'empare de mon idée, en ayant soin de retourner quelques mots, et s'en coiffe avec orgueil dans un petit journal! Cet écrivain est *auteur,* assure-t-on; voyant sa manière de procéder à mon égard, j'en doute, car il procède probablement de même pour ses autres ouvrages. Mais je me console de ces imitations, en pensant qu'il vaut mieux enrichir qu'emprunter, et, après tout, ne regrettons pas les miettes de notre table, puisque nous sommes assez riches pour trouver en nous de quoi nous alimenter à nouveau! Plaignons plutôt les pauvres dépourvus qui sont obligés de venir *chiper* çà et là les bribes de nos idées. *Bien mal acquis ne profite jamais!*

L. D'ALQ.

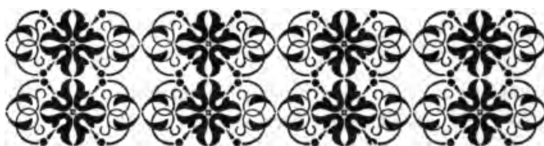


TABLE DES MATIERES



Paris. — Imp. F. Levé, 17, rue Cassette.

